1901

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 659.
Sala Grande
Scansia J. Palchetto Stip 2
N.° d'ord. 6

Palat. XX 53

OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME III.

MANCINI NIVERNOIS,
Né en 1716.

Desmarest Grave d'après Nature par J.ph. St. Aubin en 1796.

580815

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE,

EN VERS

ET EN PROSE.

TOME PREMIER.

.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.
M. DCC. XCVI.

TABLE.

Trois Lettres sur l'Usage de l'Esprit. 1
1.re Lettre. *De l'Usage de l'Esprit dans la Société* 4
2.e Lettre. *De l'Usage de l'Esprit dans la Solitude* 24
3.e Lettre. *De l'Usage de l'Esprit dans les Affaires* 50
Lettre morale sur la Manière de se conduire avec ses Ennemis 95
Sur l'Etat de Courtisan 127
Quatre Dialogues entre des Anciens et des Modernes 179
1.er Dialogue. *Cicéron et Fontenelle* 186
2.e Dialogue. *Alcibiade et le Duc de Guise (Henri)* 181
3.e Dialogue. *Pline le jeune et M.me de Sévigné* 202
4.e Dialogue. *Périclès et le Cardinal Mazarin* 210
Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J. B. Rousseau. 233

Réflexions sur Alexandre, et Charles XII roi de Suède.....275
Réflexions sur Alexandre.....ibid.
Réflexions sur Charles XII.....304
Quelques Vies de Troubadours, tirées des Manuscrits de M. de Sainte-Palaye.....321
Guillaume Balaon.....325
Guillaume de Saint-Didier.....336
Guillaume de la Tour.....342
Raymond de Miraval.....347
Richard de Barbesieu.....359

TROIS LETTRES

SUR

L'USAGE DE L'ESPRIT.

1754.

TROIS LETTRES

SUR

L'USAGE DE L'ESPRIT.

1754.

Καὶ εἰπὲ, ὡς δικαίοτατον φαίνεται σοι μόνον ἁπλῶς, καὶ αἰδημόνως, καὶ ἀνυποκρίτως.

Quod justissimum videbitur, loquitor; placidè duntaxat, modestè, citraque dissimulationem.

MARC. AUREL. lib. viij. 5.

LETTRES

SUR

L'USAGE DE L'ESPRIT.

PREMIERE LETTRE.

Vous me demandez, Monsieur, quel usage un homme de votre âge et de votre naissance doit faire de son esprit. J'aime bien cette question de la part d'un jeune homme, j'aime à vous voir embarrassé de votre esprit; cela signifie que vous sentez qu'il est important de s'en bien servir, et facile d'en abuser. Vous en avez plus que moi, et il n'y a pas de quoi vous enorgueillir; mais j'ai plus d'expérience que vous, et je ne saurais non plus en tirer vanité: car j'en ai acquis la plus grande partie par mes fautes. Je vais vous transmettre avec simplicité ce que l'âge et les réflexions m'ont appris; et vous trouverez ici ce que je crois qu'on doit faire, parceque je voudrais l'avoir fait.

Je diviserai cet essai en trois parties : la première, de l'usage de l'esprit dans la société ; la seconde, de l'usage de l'esprit dans la solitude ; la troisième, de l'usage de l'esprit dans les affaires ; et il me semble que toute la vie d'un homme du monde est renfermée dans ces trois situations. Ne vous attendez pas à trouver ici tout ce qu'il y aurait à dire sur cette matière : je vous donne le peu que j'ai, et vous ne sauriez en exiger davantage ; mais ce peu deviendra chez vous ce que devient dans un excellent fonds une petite quantité de semence qui produit une abondante récolte.

De l'Usage de l'Esprit dans la Société.

Pour fixer l'usage à faire de nos lumières, quand nous sommes dans la société, il faut voir pourquoi nous y sommes. Il est évident que le but de la société est d'augmenter la masse de bonheur dont nous sommes susceptibles. Les hommes se sont rassemblés pour que chaque individu trouvât sa sécurité particulière dans la réunion de tous ; et sur cette base s'élevèrent par degrés les droits respectifs qui lient les hommes et qui maintiennent la société. En réfléchissant

sur nos besoins et sur l'intérêt que nous avons à pouvoir les satisfaire sans obstacle, nous avons conçu l'idée de ce qu'on appelle droit naturel : c'est l'expression du droit que chacun a reçu de la nature, droit qui consiste à chercher notre bonheur sans nuire à celui de nos semblables ; et cette connaissance est le premier fruit de la réflexion des hommes rassemblés. Bientôt après on a fixé l'observance de ces lois appelées naturelles par des lois positives, par des sanctions écrites. La police et la législation sont nées, et ce sont les fruits de la culture de l'esprit. Enfin les hommes s'éclairant de plus en plus sur leurs intérêts, ont aperçu que l'influence des lois ne pouvant pas s'étendre à toutes les nuances des actions humaines, ne suffisait pas pour donner à la société le perfectionnement nécessaire. Ils ont voulu que le commerce mutuel d'égards et de respect pour les droits de chacun, s'étendît par les mœurs à toutes les circonstances possibles ; et ce fut l'ouvrage de ce qu'on appelle la politesse, qui est le fruit du raffinement des idées par une longue culture de l'esprit. Ainsi le droit naturel, le droit positif et la politesse, ont une origine et une essence commune : leur essence est la justice, et c'est une espèce de trinité mo-

rale dont les objets sont inséparables par leur nature. La religion et les lois nous enseignent les devoirs imposés par le droit naturel et par le droit positif. La réflexion et l'attention portées sur l'observation fine de toutes les convenances, nous procurent l'acquisition de la politesse ; et nous devons employer toutes nos lumières à fonder et à perfectionner en nous cette importante acquisition.

Je ne parle ici que de cette politesse des mœurs qui est la vraie, l'importante, la nécessaire. Il y a une autre politesse, je veux dire celle des manières ; et il est bon de l'acquérir aussi, parce-qu'elle sert bien d'accompagnement à celle des mœurs, qu'elle l'annonce et la suppose. Le malheur des sociétés humaines parvenues à un grand perfectionnement de police, est que souvent cette politesse extérieure, qui ne devrait être que le signe des vertus de l'ame, n'en est que le supplément ou l'annonce trompeuse ; et que les hommes s'étudiant seulement à paraître ce qu'ils ne sont pas, ne s'embarrassent ni de devenir ni même de savoir ce qu'ils doivent être. Cela n'arrive que trop souvent dans les états qui parviennent à un certain degré d'accroissement, de réputation et de raffinement. Les Grecs et les

Romains sont de grands exemples en cette matière, et l'histoire de leurs mœurs doit servir de préservatif aux nations modernes. J'ai souvent été frappé d'une chose fort petite en elle-même, mais qui m'a paru mériter attention, parce qu'elle marque bien ce passage trop souvent imperceptible de la politesse des mœurs à leur décadence. Le terme d'*élégant*, dans la langue des Romains, se prenait en mauvaise part du temps de Térence, et même du temps de Cicéron, signifiant alors ce que nous exprimons aujourd'hui par *recherché*, et emportant une idée d'excès soit dans la parure, soit dans la dépense, soit dans le style. C'est qu'alors on retenait encore quelque chose de l'ancienne simplicité romaine; mais cinquante ou soixante ans après, le même terme ne se prend plus qu'en bonne part; et chez Tacite, Sénèque et Pline il signifie toujours ce que nous entendons en français par le même mot qui exprime chez nous une certaine bienséance de choses, accompagnée de goût et d'agrément. L'acception du mot changea, parceque les mœurs avaient changé; et l'élégance qui était condamnée dans le siècle des vertus, devint une vertu dans le siècle de la corruption. Un homme d'esprit qui veut faire un bon usage

de ses lumières discernera ces nuances, et il acquerra la vraie politesse dont il sentira le prix et la nécessité.

Deux choses ressemblent à la politesse et y tiennent de près : c'est la prévenance et la flatterie. La prévenance n'en est même qu'une extension honnête, qui sied bien surtout aux personnes d'un rang élevé : car ces sortes de personnes ne sauraient être tout-à-fait polies si elles ne sont prévenantes, parce que tous les hommages, tous les respects venant les chercher et leur étant payés comme une dette, sans qu'on ose exiger d'eux de s'acquitter à leur tour, ils ne peuvent rentrer dans les voies de l'humanité sans descendre un peu de leur place, ils ne peuvent remplir les devoirs de la politesse et de la société sans aller au devant par la prévenance.

La flatterie est une autre extension de la politesse, mais une extension abusive et intéressée. Ce vice a de tout temps infesté les cours. Il naît de la relation de dépendance qu'il y a de l'inférieur au supérieur ; c'est l'arme du faible vis-à-vis du puissant ; et c'est avec cette arme qu'on sait faire servir à ses intérêts particuliers la force d'autrui. Ainsi les rois, et après eux les grands en proportion de leur autorité, sont et seront

toujours entourés de flatteurs. Il ne faut pas s'en étonner; ils ont trop à donner pour ne pas exciter la cupidité humaine, qui n'a de ressource que la flatterie, quand la rapine est réprimée par des lois. Mais malheur à une nation chez qui la flatterie deviendrait une qualité nationale, chez qui la société deviendrait un commerce, un échange de flatteries mutuelles, chez qui enfin la flatterie prendrait la place de la politesse ! Le monde alors ne serait plus qu'une école de mensonge; la conversation ne serait plus qu'un mélange de fadeurs et de faussetés; et ce serait là un grand signe d'abâtardissement. L'élévation dans les sentiments deviendrait bien rare avec de telles mœurs; l'estime serait peu recherchée, parcequ'on en prodiguerait les témoignages; l'apparence tiendrait lieu de la réalité, les prétentions tiendraient lieu de mérite; et ce qu'il y a de pis, le vice étant aussi bien accueilli que la vertu, ne craindrait plus de se montrer, et l'impudence même ne serait pas flétrie.

Il est donc important de s'appliquer à démêler exactement ce que c'est que la vraie politesse qui se borne à louer dans autrui ce qui est louable, à le servir, à l'aider, à le secourir dans ce qui est légitime; à témoigner dans le maintien, dans les

discours, dans le silence même, une disposition de bienveillance constante, sincère et universelle. C'est principalement dans la conversation que se manifeste cet esprit de justice et de bienfaisance qui constitue la vrai politesse ; et celui qui la possède, cette politesse du cœur, compagne et signe extérieur de la vertu, possédera naturellement aussi l'esprit de la conversation sans lequel on n'est point aimable.

La conversation étant une communication de nos pensées, un épanchement de nos sentiments, est un des plus doux fruits de l'union des hommes en société. Elle ne doit servir qu'à rendre cette union plus délicieuse, et l'on peut appliquer ici ce que dit un ancien [1] à propos de l'éloquence : La nature ne nous a pas accordé avec une prédilection si distinguée, la faculté de parler, pour qu'elle devînt l'ennemie de la vérité, de la vertu et des bonnes mœurs. C'est ce qui arriverait si les hommes s'entretenaient ensemble pour médire à l'envi des absents, ou même les calomnier, pour se contrarier réciproquement en présence, pour se corrompre mutuellement par des propos indécents, pour se tendre malignement des piéges, ou se repro-

[1] Quintil. lib. 12.

cher aigrement des erreurs. Ce serait rentrer dans l'état de guerre ; et il vaudrait mieux pour nous, comme dit Quintilien [2] ; être né privé de la parole et de la raison, que de pervertir ces beaux dons par un usage si pernicieux. La vérité de cette réflexion se fera aisément sentir à tout homme qui pense, et il concevra que la conversation doit être douce, modeste et innocente. Mais il ne suffit pas qu'elle ne soit pas un mal, il faut qu'elle soit un plaisir ; il faut que chacun contribue à la rendre agréable : c'est comme un subside que chaque individu doit à la société, en proportion de ses facultés. Tout le monde est tenu d'y apporter le desir de plaire et de s'instruire. Ceux qui ont de quoi éclairer, de quoi amuser les autres, sont tenus d'apporter leurs lumières, leurs talents, leurs graces à la masse commune ; mais personne n'y doit apporter ses défauts : c'est pour s'enrichir mutuellement par la communication de leurs bonnes qualités respectives, ce n'est pas pour commercer de leurs défauts que les hommes s'assemblent. Ainsi l'amour-propre, la vanité, l'orgueil, la présomption, la suffisance, l'opiniâtreté, l'animosité, l'aigreur, ne doivent jamais paraître

[2] Ibid.

dans la conversation; ainsi doivent en être bannis, l'esprit, l'air et le ton avantageux, dogmatique, décidant, disputeur ou frivole, en même temps qu'on y admet une noble et honnête confiance, une instruction douce, une assertion modeste, une discussion tranquille et polie, une légérété décente.

Tels sont les ingrédients qui composent ce qu'on appelle, ou du moins ce qu'on doit appeler le ton de la bonne compagnie, le bon ton. On a tant abusé de cette expression dans un certain monde, qu'on a mis le public en droit de s'en moquer. Ce qu'était l'urbanité romaine, ce qu'était l'élégance attique, voilà le bon ton en France. Il doit être le résultat d'un beau naturel et d'une bonne éducation. Il doit déceler de la délicatesse et de la noblesse dans les sentiments, de la grace et de la finesse dans l'esprit, de la modestie et de l'aménité dans le caractère. Si ce n'est pas cela, si on le fait consister dans des formules de mode, dans un jargon qui décèle de la présomption et de la frivolité, on est à juste titre, et très légitimement, ridicule aux yeux des gens sensés.

Il y a des défauts plus ou moins insupportables dans la conversation. La frivolité, par exem-

ple, qui n'est qu'un abus et un excès de la légéreté, est plus pardonnable que l'orgueil. On ne doit pas dans la conversation occuper les autres de soi, on doit s'occuper des autres. Car si on va trouver les hommes pour les mécontenter, pour les humilier, on leur devient odieux. Nous apprenons aux enfants qu'il est impertinent de traverser un cercle pour aller prendre la première place, et qu'il ne faut même accepter qu'avec des témoignages de modestie celle qu'on nous force de prendre, à moins qu'elle ne soit la dernière. Cette attention à régler sur des convenances de discrétion et de politesse notre place matérielle dans la compagnie de nos semblables, est la figure de l'attention que nous devons avoir à ne pas nous assigner à leurs yeux une supériorité de talents ou de lumières qui est encore bien plus choquante que celle des rangs. La supériorité du rang n'est qu'un avantage de la fortune ; elle est convenue, reconnue, et par conséquent ne blesse personne. En France, tout le monde cède la première place à un prince du sang, mais on ne lui cède pas le premier mérite; il a droit à la préséance du siège, il a droit au respect de tous ceux qui l'entourent, mais il n'a pas droit à leur assentiment, à leur admi-

ration. Les hommes sont restés dans l'état de l'égalité naturelle, en tout ce à quoi les lois et conventions de la société n'ont pas formellement dérogé pour l'utilité commune : ainsi la conversation, qui n'est qu'un commerce de pensées et de sentiments, doit être libre, parceque les opinions, les sentiments, sont libres, et qu'aucune loi n'en a éteint ni pu éteindre la liberté. Il est donc contre la nature des choses, contre le droit commun, qu'un individu s'attribue dans la conversation une espèce d'empire, qu'il y dogmatise avec un ton d'autorité, qu'il contraigne l'attention de ses semblables, et qu'il prétende la captiver. Cette tyrannie est insoutenable ; celui qui veut l'exercer se rend odieux, et il mérite de l'être parcequ'il est injuste. L'homme frivole qui n'apporte dans la conversation que de cette espèce d'agrément volatil dont l'existence est une suite et une preuve de la décadence des mœurs et du goût, cet homme qui, sans savoir rien dire à personne, sait dire des riens à tout le monde, est quelquefois ridicule, souvent ennuyeux, et du moins toujours insipide pour les gens sensés ; mais il n'est point révoltant, et même notre amour-propre trouve souvent son compte avec lui, à moins qu'à la frivolité il ne

joigne la suffisance, l'esprit avantageux et décisif: mélange qui n'est pas tout-à-fait sans exemple. Il est aisé de sentir combien ces défauts rendent un homme à charge; et en général un homme d'esprit n'a besoin que d'un médiocre emploi de ses lumières pour apercevoir ce qu'il faut éviter dans la conversation. Il est facile aussi de discerner quelles sont les qualités qui la rendent aimable. On voit du premier coup-d'œil que c'est la flexibilité, la douceur, la modestie, la sensibilité, le savoir, la gaieté; mais il est difficile de saisir bien juste le système qu'il faut se faire pour n'employer qu'à propos ces bonnes qualités; ce qui est fort important: car tout ce qui est déplacé perd de son prix, manque son effet, et produit même presque toujours l'effet contraire. Cette étude demande beaucoup de finesse, et elle est digne de toute l'attention d'un homme d'esprit.

Il me paraît que les qualités ci-dessus établies, comme nécessaires pour la conversation, sont de deux genres différents, et doivent s'employer avec une différente économie. La flexibilité, la douceur et la modestie n'opèrent point par elles-mêmes l'agrément de la conversation, parceque leur nature est de n'être pas agissantes; mais

elles sont la base nécessaire de toute conversation agréable, parce qu'elles écartent trois défauts entièrement incompatibles avec l'esprit de société : la roideur dans l'esprit, la dureté, l'orgueil. Ces défauts doivent être bannis pour jamais de la conversation ; et par conséquent les qualités qui leur sont opposées doivent y être permanentes, et n'en sauraient disparaître un seul instant.

Il n'en est pas de même de la sensibilité, du savoir et de la gaieté. Ces trois qualités sont actives, et leur nature est de produire, d'opérer un effet, de fournir des matériaux à la conversation ; c'est pour cela même qu'elles ne doivent être employées qu'avec choix et discrétion : car tout effet n'est pas bon à produire en tout lieu ; toute espèce de matériaux n'est pas bonne à employer dans toute espèce de fabrique. Vitruve [1] dit avec raison, qu'il faut différencier les matériaux selon le climat où on bâtit, selon la nature du bâtiment qu'on élève, selon le goût et les facultés de ceux pour qui on travaille. C'est ainsi que doivent s'économiser dans la conversation, les qualités qui la vivifient : on n'y doit employer dans chaque lieu, dans chaque circonstance,

[1] Livre j.

que celles qui conviennent à la circonstance et au lieu : car la conversation doit paraître un assemblage de parties similaires ; mais elle n'en jouit pas moins d'une liberté suffisante, parcequ'il y a un certain art d'allier les choses qui diffèrent dans le genre ; et c'est là le grand art de la conversation. C'est par-là qu'on peut quelquefois laisser percer avec grace et avec succès la plaisanterie au milieu d'un entretien sérieux ; c'est par-là qu'on peut montrer sans hors de propos, de la solidité et même de l'approfondissement, au milieu du badinage le plus enjoué. Cet art est assez difficile à acquérir et à employer ; aussi l'esprit parfait de la conversation n'est-il le partage que de ceux qui savent ployer à propos leur esprit à diverses formes, comme le caméléon se teint successivement de toutes les couleurs dont il est voisin. Il faut tendre à ce but, il faut s'approcher le plus qu'on peut de ce modèle ; il faut tâcher de se rompre à toutes les manières d'être qui peuvent convenir aux diverses relations où on se rencontre dans le flux et le reflux de la société. Sans cela on doit s'attendre à manquer la bienveillance, et même l'indulgence des hommes. Si le voyageur dédaigne de se conformer aux coutumes, aux mœurs, à l'habille-

ment du pays où il arrive, s'il veut y étaler, y affecter les usages de sa patrie, il sera toujours regardé comme un étranger, comme un ennemi même; et les meilleures choses qu'il voudrait introduire seront rejetées avec dédain, par cela seul qu'elles viendront de sa part. Si au contraire il témoigne de l'estime et du respect pour les mœurs du peuple chez lequel il se trouve transplanté, s'il paraît s'y plier, s'il s'efforce de se naturaliser, on le chérit, on l'adopte, on se prévient en faveur de ce qu'il peut proposer; on agrée, on reçoit avec empressement de sa part quelques innovations utiles ou agréables. Voilà un juste emblême de ce qui se passe dans la conversation. Chaque société d'hommes réunis pour s'entretenir ensemble, forme une espèce de corps de nation qui a ses usages, ses goûts, ses manières que tout voyageur doit respecter, et auxquels il doit se conformer, s'il veut être reçu avec plaisir et acquérir la confiance. C'est faute de cette attention nécessaire, que tant de gens aimables dans un quartier, paraissent insupportables dans un autre. Il n'y a point de langue universelle; et quand on n'en parle qu'une, il faut ne pas sortir du pays où elle est connue.

Il ne m'appartient pas de donner des leçons

d'un art aussi difficile que celui de la conversation ; je n'ai le dessein que de constater l'importance et la difficulté de cette acquisition, et j'ai simplement prétendu en dire assez pour faire sentir combien cette étude est digne de l'emploi de toutes nos lumières. J'ai voulu établir que l'esprit de politesse et l'esprit de la conversation étant nécessaires au maintien et à l'agrément de la société, chacun, en proportion de ses vues et de ses talents, doit travailler à les acquérir.

Il y a une branche particulière de l'esprit de conversation, qui peut faire une classe à part, et qui en faisait une principale parmi nous il y a cinquante ans; c'est l'esprit de la table. J'en parlerai légérement, parceque la table n'est plus guère à la mode aujourd'hui. Elle l'était chez nos pères, qui, semblables en cela aux Grecs et aux Romains, la regardaient comme un des plus doux charmes de la société. Se trompaient-ils ? et la franchise, la liberté, la gaieté que la table exige et qu'elle inspire, ne sont-ils pas de bons garants du plaisir qu'elle est capable de procurer? Mais l'usage de ces qualités charmantes doit avoir des bornes. L'excès de la franchise et de la liberté produisent les excès honteux et ridicules

du repas d'Aristœnète, que décrit Lucien ; [1] ce repas où tant de philosophes et de gens de lettres rassemblés devinrent une cohue de Lapithes grossiers et féroces, qui semblaient ne connaître ni retenue ni honnêteté. La table est le règne de la liberté et de la plaisanterie ; mais elles ne doivent pas régner comme les tyrans ; elles ne doivent régner que selon les lois, et respecter toujours celles de la politesse et de la décence. Voilà ce qui rend le vrai esprit de la table si rare, c'est qu'il demande à la fois beaucoup de naturel avec beaucoup d'attention, beaucoup de franchise avec beaucoup de discrétion, de la liberté avec de la réserve, de la gaieté avec de la mesure. Il n'appartient pas à tout le monde de rassembler tant de qualités qui paraissent respectivement s'exclure ; et cette heureuse union ne peut être le fruit que d'un beau naturel, perfectionné par de fines observations. Il faut s'être formé une telle habitude de toutes les bienséances, qu'on soit devenu incapable de s'en écarter par premier mouvement, et dans les circonstances où l'on n'a ni le temps ni la faculté de faire usage de la réflexion : car l'ivresse même d'un honnête homme, doit être décente et polie ; et

[1] Dans le dialogue intitulé Συμπόσιον, le Repas.

le convive à qui le vin fait perdre la politesse, n'est plus qu'une brute ; comme le guerrier qui perd le sang-froid dans le carnage, devient une bête féroce. C'est peut-être la difficulté de jouir des agréments de la table sans en rencontrer les inconvénients, qui l'a fait passer de mode parmi nous ; je doute que ce soit un gain pour les mœurs, et c'est sûrement une perte pour le plaisir de la société.

J'aime à voir les anciens traiter cet objet et y porter leur étude favorite, l'étude des mœurs. J'aime à voir les deux plus beaux génies de la Grèce [1], les deux plus dignes élèves de Socrate, nous tracer la peinture de ces soupers délicieux où se réunissaient l'érudition et les graces, la philosophie et la volupté. Les Grecs, et bientôt après les Romains leurs imitateurs, savaient allier à table ces matières hétérogènes. Ecoutons le célèbre Varron nous donner là-dessus des préceptes qui sans doute, étant d'usage commun de son temps, nous marquent jusqu'à quel point la société était perfectionnée chez ces belles nations qui seront à jamais l'honneur de l'humanité. Il veut des convives qui sachent parler bien, parler assez, ne point parler trop ; et ban-

[1] Platon et Xénophon.

nissant de la table toute recherche ou discussion laborieuse sur des matières difficiles ou obscures, il n'y admet que des entretiens agréables qui joignent de l'attrait à l'utilité, et qui respirent l'aménité et les graces. Si le savoir, si les talents, si les connaissances acquises se produisent à table, si on y fait quelques lectures, il demande un grand discernement dans le choix, une grande réserve dans l'usage de ces trésors, qui, dit-il, [1] ne doivent paraître à table que comme un agrément qu'on a voulu qui n'y manquât point, et non pas comme une superfluité qui y serait de trop.

Telle est la législation de la table, formée par les plus beaux esprits de l'antiquité. Celle de la conversation, prise en général, est fondée sur les mêmes principes, mais elle a plus d'étendue. Au fond, toutes les fois que les hommes se rassemblent pour jouir sous une forme quelconque du doux plaisir de la sociabilité, la politesse, les attentions qu'elle inspire, les sentiments qu'elle annonce, les vertus dont elle est le signe, voilà ce qu'ils doivent avoir constamment dans le cœur, dans l'esprit et dans les manières. Quand un honnête homme qui veut régler et perfectionner à

[1] Varron in Aul. Gell. cap. 22, lib. j.

tous égards l'emploi de son esprit se sera assuré de cette importante acquisition, il me semble qu'il aura fait le meilleur usage possible de ses lumières, considérées dans leur relation avec la société.

SECONDE LETTRE.

De l'Usage de l'Esprit dans la Solitude.

1758.

Il y a longtemps qu'on a dit qu'il ne suffit pas de savoir vivre avec les autres hommes, et qu'il n'est pas moins important de savoir vivre avec soi-même. Le plus malheureux de tous les hommes est peut-être celui qui, n'ayant pour ainsi dire qu'une existence précaire et d'emprunt, n'agit, ne pense, ne sent que par quelque impression étrangère; semblable en cela à ces corps inanimés qui doivent tout leur mouvement au choc des autres corps. Ces sortes de personnes tombent dans le néant dès qu'elles se trouvent hors du tourbillon du monde, et la solitude est une vraie mort pour elles. Au contraire, elle est délicieuse pour ceux qui savent en faire un bon usage; et quelques philosophes ont prétendu même que la plus flatteuse satisfaction étant attachée à l'exercice de la faculté de penser et de connaître, les moments de solitude sont les plus doux moments de la vie

d'un homme d'esprit, puisque ce n'est que dans ces moments de silence qu'il peut jouir de ses idées en pleine et entière liberté. Cela serait vrai, si nous étions nés pour nous suffire complétement à nous-mêmes, et si notre nature ne nous portait pas avec un attrait invincible à la sociabilité; mais la solitude ne saurait être pour nous un état permanent, sans devenir un état violent. Nous sommes par rapport à la solitude et à la société, comme sont certains animaux amphibies par rapport aux deux éléments dont la nature leur a accordé l'usage. Ces sortes de poissons viennent souvent à terre respirer un air plus subtil et chercher des nourritures plus substantielles; mais ils ne peuvent y demeurer longtemps, et ils retournent bientôt à l'élément qui leur est le plus analogue. C'est ainsi que les bons esprits, les hommes qui savent être de bonne compagnie pour eux-mêmes aussi bien que pour les autres, s'accommodent volontiers de la solitude, et la recherchent même souvent pour y renouveler leurs forces, mais sans perdre de vue la société qui est la destination essentielle de l'humanité. Cette réflexion fournit un précepte important qui doit, ce me semble, diriger l'usage qu'un honnête homme doit faire de son esprit

dans la solitude. C'est que le bien de la société doit toujours être le but de ses idées et de ses réflexions; c'est que dans l'emploi de ses loisirs et des facultés de son ame, il doit toujours avoir pour objet de se rendre meilleur, et de plus en plus utile et agréable dans la société. Voilà à quoi doivent se rapporter toutes ses lectures, toutes ses méditations, toutes ses compositions.

Ces trois appuis de la solitude sont les trois armes de l'homme contre l'ennui. Il faut savoir les employer toutes trois, non-seulement avec dextérité, mais avec économie, les manier toutes trois familièrement, les distribuer, les mélanger de manière qu'elles se prêtent mutuellement de la force l'une à l'autre, comme les grands capitaines savent allier, mêler et soutenir l'une par l'autre les trois armes des combats. Celles-ci doivent être disposées selon la nature et la situation des terrains où il faut combattre; et c'est ainsi qu'un homme sage et éclairé doit faire usage des trois armes morales de la solitude. C'est en le proportionnant, en le réglant sur la nature de son esprit, et sur la situation, sur l'état dans lequel il se trouve placé ou par la naissance ou par la fortune. Car la lecture, la méditation, la composition, ne conviennent pas

à tous indistinctement, ni au même degré, ni dans le même ordre de choses; et à cet égard l'homme d'esprit, pour ne pas s'égarer, a besoin de bien connaître deux choses, ses devoirs et ses forces. Tout homme a un état, une place dans la société ; et cette place, cet état ont des devoirs qu'il faut remplir : ainsi l'objet principal de chacun doit être d'acquérir par l'étude toutes les connaissances qui peuvent le conduire à la meilleure pratique possible des devoirs de son état. Cette règle essentielle assure le succès, la considération, la réputation de l'homme sage qui la suit; et en ne la suivant pas on se rend toujours ridicule, souvent nuisible, et quelquefois tous les deux ensemble.

Le roi Jacques I.er avait de l'esprit, de la vertu, de l'amour pour le travail. Henri IV son contemporain était moins laborieux, peut-être moins vertueux; du moins il avait plus de faiblesses, et beaucoup moins d'étude et de lumières acquises. Henri cependant est et sera à jamais le modèle des rois, parcequ'il s'occupa de ce qui devait l'occuper, il connut ce qu'il devait connaître, il fit ce qu'il devait faire; et Jacques ne sachant pas combiner les facultés de son ame avec les devoirs de son état, se rendit un roi méprisable en se

rendant un écrivain célèbre. Il fut un des plus grands théologiens, une des plus éloquentes plumes de son temps; il approfondit ce qu'il devait ignorer, il écrivit contre les docteurs catholiques; il fit des traités de controverse, et il ne sut pas régner; il laissa dépouiller son malheureux gendre, il fit perdre à l'Angleterre la considération qu'une femme lui avait acquise, il sema le germe de tous les malheurs de sa famille. Il aimait la retraite et la solitude, mais il en faisait un mauvais usage; il aimait la lecture et l'étude, mais il ne lisait et il n'étudiait pas conformément aux convenances de sa situation.

Il n'y a que deux bonnes manières de lire et d'étudier, et toutes les deux doivent être employées par un homme d'esprit. Il faut étudier comme homme, pour s'instruire de ce qui intéresse l'humanité, et surtout pour prendre et pour fortifier par l'étude de l'histoire et de la morale les sentiments de bienveillance et de fraternité universelles; ensuite, pour puiser dans l'étude des sciences utiles l'instruction qui est leur objet d'utilité; enfin, pour acquérir par l'étude et la culture des arts agréables, cette pureté, cette justesse de goût qui donne aux esprits, s'il est permis de parler ainsi, une certaine

grace, une certaine bienséance qui complette le mérite d'un galant homme. Il faut aussi étudier comme un certain homme, c'est-à-dire, comme un individu qui tient à un certain ordre de choses, auquel convient un certain ordre d'idées et de connaissances. J'ai déja dit que les genres d'études doivent se différencier selon les différentes situations où on se trouve placé, et ce n'est pas là ce que je veux répéter ici ; je veux dire que le même genre, le même objet doivent être étudiés diversement par les différentes classes de citoyens.

L'étude est comme le dessin ; l'un et l'autre doivent donner différents produits selon la place d'où l'objet s'envisage. Le même morceau d'architecture, vu de profil ou de face, de haut en bas ou de bas en haut par plusieurs dessinateurs posés pour le voir de la sorte, offre à chacun d'eux différents points de vue, différentes parties à faire sentir. Ainsi dans l'étude, et spécialement dans celle de l'histoire qui est l'étude universelle, faite pour enseigner tout à tous, la perspective change selon la place, c'est-à-dire, selon l'état, selon la profession du lecteur. Prenons pour exemple l'histoire du XVI.e siècle, et supposons qu'elle soit lue par un homme d'état, par un homme de

guerre, par un homme de loi, par un homme de finance, par un homme de lettres, par un philosophe. Le politique étudiera à Rome et à Venise: il étudiera encore sous Charles-Quint, sous Élizabeth, sous Henri IV et ses ministres; le militaire, sous Gaston, Montluc et Coligny; sous Gonsalve et Pescaire, sous le duc de Parme et Henri IV; le magistrat, sous le chancelier de l'Hôpital; le financier, sous Sully et sous Sixte-Quint: l'homme de lettres s'attachera aux bons esprits de la cour de Léon X: le philosophe s'arrêtera à Erasme et à Bacon. Ainsi chaque ordre de citoyens doit avoir son système d'étude; et voilà ce qu'il est essentiel à un homme d'esprit d'observer dans ses lectures et dans ses méditations.

Cette importante méthode est quelquefois difficile à pratiquer pour la jeunesse, plus aisément entraînée par une curiosité insatiable, que fixée par la réflexion des bienséances. Les jeunes gens ont une certaine effervescence dans les idées comme dans les esprits animaux, et il est juste de pardonner quelques écarts à cette surabondance de vie qui les anime presque jusqu'au délire. Il est même peut-être bon de leur laisser faire quelques excursions hors des limites qu'ils

se prescriront un jour, comme il est bon de les faire voyager en différents pays ; mais qu'ils sachent et qu'ils se disent souvent à eux-mêmes dans le silence de la solitude, que tout voyageur qui ne voyage que pour changer de place est un fou ; et que celui qui, sans de fortes et légitimes raisons, abandonne sa patrie pour s'établir dans une terre étrangère, est un ingrat, un homme mal né. Or, la patrie morale d'un homme qui exerce son esprit sur différentes matières, c'est la matière qui ressortit à sa profession, c'est le cercle d'idées et de connaissances que sa profession trace autour de lui ; c'est là qu'il faut toujours revenir, chargé, si l'on veut, ou pour mieux dire si l'on peut, des trésors de tout l'univers, mais se gardant bien d'affecter des parures étrangères.

Un homme qui, sachant plusieurs langues parfaitement, saurait mal sa langue naturelle ou dédaignerait de la parler, serait tout à-la-fois odieux et ridicule ; mais celui qui sait bien sa langue, est estimable de s'être donné la peine d'acquérir l'usage des autres. Je me suis peut-être trop arrêté sur un point qui paraît demander peu de discussion, tant il porte aux yeux de la raison les caractères de l'évidence ; mais c'est

qu'il me semble que c'est un défaut assez ordinaire dans notre siècle, et peut-être dans notre nation plus qu'ailleurs, d'ambitionner la sorte de réputation qui n'est pas faite pour nous, et de négliger celle que nous devrions ambitionner. Nous devons donc combiner soigneusement nos études avec nos devoirs, et nous ne devons pas avec moins d'attention les régler selon nos forces, c'est-à-dire, selon la nature et la portée de notre esprit.

Les esprits ne sont ni égaux ni semblables entre eux non plus que les corps; ou, si l'on veut supposer une égalité [1] primitive et de nature entre les esprits, cette hypothèse n'est qu'un système idéal et stérile : car notre ame étant asservie pour l'exercice de ses facultés au mécanisme de l'organisation, elle doit nécessairement suivre dans chaque individu la condition de ce mécanisme. Cette vérité me paraît de la nature de celles qu'on appelle évidentes, quoiqu'elle ne soit peut-être pas de celles qui peuvent se démontrer en rigueur. Adoptons donc pour principe dans nos études, que chaque homme a une tournure d'esprit qui est la sienne, et qui n'est pas celle d'un autre; que chacune de ces tour-

[1] C'est une assertion d'Helvétius.

nures diverses donne lieu à l'emploi de diverses facultés, et qu'ainsi chaque individu, pour espérer quelque succès, doit étudier en conformité de cette modalité qui lui est propre.

Cette règle de conduite dans l'usage à faire de notre esprit doit se combiner avec la précédente: celle qui dérive de l'obligation où nous sommes d'appliquer nos facultés à la plus parfaite observance possible de nos devoirs. Or chaque homme naît sous l'empire légitime de deux sortes de devoirs, ceux de nature et ceux de situation. Les premiers, communs aux hommes de tous les temps et de tous les pays, ont l'humanité même pour objet; ils consistent dans la conciliation de nos intérêts avec ceux de nos frères, dans la pratique de la bienfaisance et de la justice. Pour pratiquer ces vertus, pour écarter leurs contraires, il faut les connaître; et de-là résulte l'étude nécessaire de la morale et du droit naturel. Les devoirs de situation ne sont communs qu'entre les hommes qui font partie de la même société politique, qui sont citoyens de la même patrie : par-là ils ont à vivre sous les mêmes lois et ils doivent tendre au même but, c'est-à-dire, au meilleur maintien et au plus grand avantage de la société dont ils sont mem-

bres. Il faut donc qu'ils connaissent et la constitution et les décrets de leur patrie, d'où résulte l'étude nécessaire de l'histoire nationale et du droit positif. Mais ce n'est pas tout : les nations doivent être considérées dans l'univers où elles sont distribuées par la providence, comme autant de familles qui ont une patrie commune et des intérêts communs, en même temps qu'elles ont aussi leurs domaines et leurs intérêts particuliers. Nous devons donc encore nous appliquer à connaître les relations de notre patrie avec les autres états, les rapports de notre famille avec les autres familles, d'où résulte l'étude nécessaire du droit public qui lie les nations entre elles.

Ainsi c'est une obligation véritable pour chaque individu en tant qu'homme ; et en tant qu'homme faisant partie d'une certaine réunion de ses semblables, d'appliquer son esprit à l'étude de la morale et du droit naturel, à l'étude de l'histoire et du droit national, à l'étude de l'histoire générale et du droit public. Tous les esprits sont susceptibles jusqu'à un certain point de ces genres d'application ; mais tous ne sont pas propres à les approfondir. Aussi n'est-on pas obligé d'être un Xénophon, un Cicéron,

un Machiavel, un Montesquieu. Il en est de ces sortes de connaissances comme de celle de la langue de notre pays : il nous est permis de n'être pas grammairiens comme Vaugelas et Dumarsais ; mais il ne nous est pas permis d'ignorer les règles usuelles du français.

L'étude des langues, aussi bien que celle de la morale et des lois, demande de la métaphysique et de la logique ; mais il est essentiel que toutes deux soient de bon aloi, et il faut bien prendre garde de s'y tromper. On a souvent appelé métaphysique, l'art très frivole et très nuisible de réaliser des abstractions, de définir des suppositions gratuites, de les établir avec audace comme une base solide, et d'élever dessus un vaste et brillant édifice de chimères. On a souvent appelé logique, l'art très dangereux d'ignorer, d'obscurcir, d'attaquer la vérité avec méthode, de s'égarer par des conséquences bien enchaînées à des principes non examinés, d'éblouir, de tromper les esprits par tout l'extérieur de la raison, en n'employant que les prestiges du raisonnement.

A Dieu ne plaise que tels soient les guides des idées et de la raison d'un homme de bon esprit et de bonne foi! Sa seule métaphysique sera de

n'admettre que des idées claires et vérifiées telles par un mûr examen : sa seule logique sera de n'établir que des principes ou évidents par eux-mêmes ou éprouvés par une démonstration suffisante, et de n'en tirer que des conséquences prochaines et légitimes. Par-là il évitera les écueils dont on doit se garantir dans l'étude et dans la méditation. Sa pénétration ne sera pas de la subtilité, son savoir ne sera pas de la pédanterie ; sa tête sera meublée avec ordre et sans confusion.

Il y a quelque difficulté à meubler une maison avec goût et avec sagesse, évitant également l'ostentation et l'incurie, l'élégance trop recherchée et la négligence indécente. Il est encore beaucoup plus difficile de meubler sa tête convenablement, par un choix bien entendu d'acquisitions utiles et honorables. Un homme d'esprit n'est pas de ceux qui lisent uniquement pour lire, mais quelquefois il est de ceux qui lisent pour avoir lu, et qui, par un sentiment de vanité tout-à-fait frivole, amassent de tous côtés, et reçoivent de toutes mains des matériaux pour charger leur mémoire. Cette espèce d'ambition toujours vicieuse, s'exerçait laborieusement dans le siècle passé en étudiant une foule

d'auteurs originaux ; dans notre siècle, assez philosophe pour ne pas sacrifier la paresse à la vanité, elle s'exerce en feuilletant des recueils d'extraits, espèce d'ouvrages qui ne devraient pas s'écrire en langue vulgaire : leur nature étant d'être utiles à ceux qui savent, et nuisibles pour ceux qui veulent apprendre. L'envie de briller par une sorte d'universalité de connaissances, et l'amour excessif de la variété, sont les motifs de cette inquiétude puérile qui fait passer ainsi rapidement de lectures en lectures ; et ce serait faire un bien mauvais usage de la solitude que de s'occuper de la sorte. C'est, dit fort bien Sénèque, une fantaisie de malade que cet appétit de changer de lectures. Il est bon, pour étendre ses idées, de promener sa curiosité sur différents objets, de faire connaissance avec différents genres, d'enrichir sa mémoire de différentes dépouilles. C'est ainsi qu'on amasse un trésor dont ensuite l'esprit d'ordre et l'esprit d'analogie nous enseignent à jouir ; mais pour en jouir, il faut restreindre avec économie les bornes de la variété dont nous avons besoin dans nos lectures, soit pour nous enrichir, soit pour nous délasser.

On a dit que la lecture doit ressembler au

travail des abeilles : cela est vrai ; mais non pas au libertinage des papillons. Ceux-ci voltigent sans cesse de fleur en fleur, les suçant toutes sans choix et sans profit : les autres ne s'attachent qu'à certaines fleurs qu'elles choisissent par un discernement fin et sûr ; et, après en avoir extrait la plus pure substance, elles se l'approprient, et en forment ensuite une matière qui n'est aucune de ces fleurs, mais qui est le résultat de toutes. C'est ce procédé qu'il faut suivre et imiter dans l'étude. Les livres sont nos fleurs et l'aliment de notre ame. Il faut en choisir un certain nombre parmi les meilleurs et les plus analogues à notre goût, se fixer à ceux-là, et y revenir toujours après quelques écarts qu'on peut se permettre ; comme on revient à son château, après avoir passé quelques heures à la chasse ou à la promenade. L'esprit a sans doute besoin de promenade, c'est-à-dire, d'amusement, de délassement. Ce serait le diriger bien mal que de vouloir le tenir dans l'esclavage, et ce serait aussi mal le connaître que de vouloir lui prescrire tels et tels objets d'amusement. Qu'il se promène où il lui plaît, qu'il s'amuse comme il lui plaît, et en toute liberté ; mais il est essentiel de distinguer avec soin entre ce

à quoi on s'amuse, et ce à quoi on s'adonne. On peut s'amuser à tout, c'est fort bien fait; mais si on prétend s'adonner à tout, on ne réussira à rien : *Non omnia possumus omnes* [1]. Il y a longtemps que Virgile nous a donné cet avis, et nous pouvons sans honte le recevoir de lui. Quelques exceptions en très petit nombre dans tous les siècles, et dont la plupart ne seraient pas incontestables, ne doivent pas nous empêcher de regarder comme un axiome de droit littéraire, qu'il faut se borner à un genre pour l'approfondir, qu'il faut l'approfondir pour y réussir; et comme, dans un pays étranger où l'on arrive, on ne se livre pas indifféremment et au hasard à tous les habitants pour apprendre les usages et pour régler sa conduite; de même, dans le genre auquel on veut s'adonner, on ne doit pas suivre aveuglément tous les écrivains qui en ont traité: on doit choisir les meilleurs esprits, s'y arrêter, s'y attacher, s'en nourrir, en extraire le suc, et, s'il est permis de parler ainsi, les transfigurer en soi pour parvenir à leur ressembler; non par un artifice servile, comme la copie ressemble à l'original; mais par une similitude naturelle, comme le fils ressemble

[1] Tous ne peuvent pas tout.

à son père. C'est ainsi qu'on acquiert du savoir, qu'on multiplie ses lumières, qu'on devient meilleur; c'est ainsi que la lecture occupe dignement et utilement les loisirs et la solitude d'un homme d'esprit.

L'espèce de régime que je viens de conseiller pour la lecture, est applicable aussi à la méditation, et même la suppose. J'avoue que je ne crois pas qu'un homme d'esprit puisse beaucoup lire sans méditer : ce ne serait en vérité pas la peine; et une lecture non accompagnée de réflexion, serait précisément l'ouvrage des Danaïdes.

»Que la méditation accompagne donc toujours la lecture; et, s'il se peut, que l'une et l'autre soient inséparables. Malheureusement on médite quelquefois sans lire, et c'est même là ce qu'on appelle communément méditer. C'est l'occupation souvent favorite et trop souvent exclusive, des philosophes spéculatifs, des métaphysiciens, des politiques; mais, outre que toutes les têtes ne sont pas organisées pour cette sorte de contention sans appui, j'avoue que je ne la regarde que comme une ressource contre l'ennui, et non pas comme une nourriture salutaire à l'ame et un moyen de perfectionnement. On ne s'ennuie

pas plus en méditant de la sorte, qu'on ne s'ennuie en rêvant, mais souvent aussi on n'y profite pas davantage. La méditation est une plante semblable à la vigne, qui ne saurait fructifier si elle n'est unie à quelque appui solide. Lorsque l'étai de la lecture, ou celui de l'observation qui est une espèce de lecture, manque à la méditation; celle-ci qui ne peut exister solitairement, a recours à l'imagination, s'y attache, s'étend et s'égare avec elle. Ce serait faire un bien mauvais usage de la faculté de penser, que de l'employer de la sorte; nous ne devons nous recueillir et nous occuper que pour acquérir des vertus, des vérités et des agréments. Si on veut passer son temps à faire des châteaux en Espagne, il suffit de prendre un peu d'opium avant de se coucher.

Quand on a lu avec choix et avec persévérance, quand on a médité sur ses lectures avec une attention judicieuse, quand on en a rédigé les fruits avec ordre, on a fait tout ce que la raison exige d'un homme d'esprit dans les temps où il est livré à lui-même, et on est en état de faire davantage. C'est alors qu'on peut se laisser aller sans péril au charme de la composition, ce dernier appui de la solitude, qui la rend déli-

cieuse, au point de faire quelquefois oublier la société. C'est une espèce de création qui satisfait à tous égards notre amour-propre, en justifiant à nos yeux l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et en nous préparant des droits à l'estime des autres. D'ailleurs tout le monde lit, tout le monde réfléchit, mais tout le monde ne compose pas ; et on croit acquérir en composant, une espèce de prééminence dont l'attrait n'échappe pas à l'amour-propre. Enfin il y a dans la composition, un objet plus noble et véritablement digne de l'humanité : celui de se rendre utile à ses semblables. Le premier de ces motifs, celui qui a pour but l'estime d'autrui et la nôtre propre, est un motif louable qu'il faut croire commun à tous ceux qui écrivent. Le second, qui n'envisage que la vanité secrète d'une supériorité qu'on veut s'arroger, est tout-à-fait vicieux, et il faut souhaiter qu'il soit rare, à plus forte raison s'en défendre soi-même. Le troisième, dont la perspective est l'avantage de l'humanité, est on ne peut pas plus respectable ; c'est celui qui inspire ou qui pare les philosophes : vraiment digne de toute notre vénération, quand il règne avec modestie dans le ton de leurs ouvrages. Il faut remarquer que les différences

de valeur entre les motifs qui nous portent à composer, se retrouvent entre les compositions mêmes, abstraction faite de l'exécution : car il pourrait se faire qu'un grand traité de morale mal fait, ne valût pas une épigramme ingénieuse; mais en supposant l'égalité d'exécution dans les divers ouvrages, l'inégalité de leur prix respectif résulte de leur objet; et ils ont droit à notre indulgence, à notre estime, à nos hommages, en proportion de leur rapport, plus ou moins direct, plus ou moins essentiel avec l'utilité publique. Heureux ceux que leur goût et leur talent portent à ces sortes d'ouvrages qui méritent la préférence sur tout autre!

Il faut avoir le talent du genre dans lequel on compose, et il ne faut composer que dans le genre dont on a le talent; mais il y a des genres voisins, c'est-à-dire, qui tiennent l'un à l'autre par quelque qualité également applicable à tous deux, quoiqu'ils aient d'ailleurs de grandes divergences. C'est ainsi qu'il y a dans la mélodie harmonique, des tons amis qui se succèdent et s'entrelacent sans effort et avec succès, parcequ'ils se touchent et s'appellent réciproquement par des notes communes. Or on peut sans présomption s'exercer en différents genres, lors-

qu'ils se tiennent par des qualités principales, et lorsqu'on possède ces qualités ; mais il faut être bien sûr de ce qu'on possède, il faut connaître et apprécier bien juste les facultés de son esprit ; et comme on n'a dans cette appréciation d'autre juge que soi, comme on tient soi-même la balance, on doit s'en défier, et un homme sage y supposera toujours quelques grains de faux poids introduits par l'amour-propre.

Si on ne se livre à la composition qu'avec cette précaution modeste, on se garantira d'un écueil marqué par une foule de naufrages. Il n'y a rien d'aussi rare qu'un homme de génie ; et cependant la plupart des compositeurs se croient des hommes de génie. C'est qu'on se croit du génie quand on n'a que de la facilité. Or l'homme de génie a toujours le travail facile ; mais il s'en faut bien que celui qui a le travail facile soit toujours homme de génie. La présomption et la paresse sont les motifs secrets qui portent les auteurs à s'attribuer du génie. L'impulsion du génie est au dessus des règles, elle n'a pas besoin d'étude ; elle supplée à l'ordre, à la méthode, ou les emploie sans les chercher ; elle n'emprunte rien, n'imite rien, se suffit à elle-même, et ressemble à l'action du Créateur. Ainsi,

cette faculté supérieure à toutes les autres, et pouvant se passer de toutes les autres, flatte notre vanité par sa prééminence, et satisfait notre paresse par sa commodité : aussi, la manie des gens d'esprit est de se croire du génie ; comme celle des sots est de se croire du bon sens, qui n'est pas plus commun parmi eux que le génie parmi les gens d'esprit.

Un homme sage qui voudra faire un bon usage de ses lumières vis-à-vis de lui-même, se préservera de ces illusions, et aura toujours devant les yeux ce précepte d'Apollon : *Connais-toi bien.* Quand on se voit tel qu'on est, on juge équitablement ses forces, on se détermine convenablement dans le choix des genres où on doit s'exercer, et il ne reste plus qu'à s'y bien prendre pour que l'exécution réponde à l'intention.

Ce serait sortir de notre sujet, et ce serait connaître moi-même bien mal mes forces, que de prétendre traiter ici de la manière de composer. Cette matière a été traitée par de grands maîtres que les bons esprits doivent prendre pour guides, et après lesquels je n'aurais pas la témérité d'élever la voix : je me permettrai seulement quelques observations générales qui conviennent également, je crois, et à tous les com-

positeurs, et à tous les genres de composition.

Ne mettre la plume à la main qu'après avoir complettement embrassé, par l'entendement, toute sa matière; rédiger dans l'ordre le plus simple et le plus clair toutes ses idées et ses productions; n'admettre rien que de naturel, soit pour l'expression, soit pour les pensées; composer lentement, corriger beaucoup; être pour soi-même un critique délicat et sévère, un juge impartial et difficile : voilà, ce me semble, les lois principales qu'un écrivain quelconque doit se prescrire; et il n'est pas inutile d'observer brièvement pourquoi ces lois sont essentielles.

Il doit y avoir dans toutes les compositions, de quelque genre qu'elles soient, un certain ensemble, ou pour mieux dire, une vraie unité d'intérêt, comme dans les pièces dramatiques. Il y a deux sortes d'intérêt : celui de sentiment et celui de curiosité; et il n'y a aucun genre, sans en excepter les mathématiques, qui ne soit susceptible de l'un de ces deux intérêts; il n'y a aucun genre où il ne soit nécessaire d'exciter et de soutenir cet effet, et il ne saurait être produit que par l'unité. C'est ainsi que dans les tableaux, de quelque genre qu'ils puissent être, tous les objets doivent être soumis à un seul et

unique point de vue, toutes les actions doivent être subordonnées à celle qui constitue le sujet, tous les accessoires doivent conduire l'œil à l'objet principal qui est le centre de l'unité. Pour remplir ces conditions essentielles, le peintre ne doit prendre le pinceau qu'après avoir crayonné tout son sujet, ordonné tous les plans, disposé tous les groupes, distribué tous les effets d'ombre et de lumière. Ainsi Racine, ce grand peintre du cœur humain, ne faisait le premier vers d'une tragédie qu'après en avoir arrêté le plan, fixé les événements et les caractères, après avoir marqué la place et déterminé la modalité de toutes les scènes. Ainsi, dans un genre bien différent, le sublime Newton a, pendant tant d'années, digéré dans le silence son bel ouvrage des Principes, renfermant et contenant en lui-même tous les germes de son admirable théorie, s'abstenant d'en rédiger le développement par hypothèse, et attendant avec patience le complément des résultats de calculs et d'observations qui la constatent.

Telle doit être la méthode de tout écrivain, en quelque genre qu'il compose; et cette méthode le conduira naturellement à ranger ses idées dans le meilleur ordre possible. L'archi-

tecte qui embrasse à la fois toutes les dimensions de l'emplacement où il travaille, tous les détails de l'édifice qu'il entreprend, tous les différens objets d'utilité, de commodité, d'ornement, auxquels il doit satisfaire, ordonnera aisément toutes ses distributions de manière qu'il régnera une juste proportion entre les diverses parties, qu'elles s'enchaîneront l'une à l'autre, et se feront mutuellement valoir par une belle et sage correspondance.

Il serait aisé de pousser plus loin la comparaison entre l'art d'écrire et les arts qui tiennent au dessin ; et par exemple on trouverait que dans ceux-ci le vice des contrastes outrés, des positions bizarres et forcées, vient des mêmes causes et produit les mêmes effets que dans les ouvrages d'esprit, celui des tours recherchés, des pensées singulières, des expressions affectées. La source de ces défauts est un amour-propre mal entendu, qui cherche à attirer l'attention plutôt qu'à mériter l'estime ; leur effet est de surprendre d'abord, d'éblouir peut-être quelque temps, et de finir par choquer. Malheureux l'artiste et l'écrivain à qui un goût corrompu ou trop peu exercé fait prendre ces défauts pour des beautés ! Rien n'est beau que le vrai, et par conséquent

rien n'est beau que le simple et le naturel ; cette vérité a de tout temps été sentie par ceux mêmes qui s'en écartaient ; et nous voyons Ovide, Pétrone, Sénèque et Pline le jeune parmi les anciens, Voiture parmi les modernes, et même le cavalier Marin, s'élever contre l'affectation, et donner des préceptes de simplicité. C'est à peu près comme, dans les siècles les plus corrompus, on s'est toujours plu à rappeler, à peindre, à exalter les mœurs de l'âge d'or. Aussi ne doute-t-on pas que l'innocence ne soit préférable à la corruption du cœur, et il y a la même proportion entre le naturel et l'affectation dans l'esprit.

Tant d'écueils à éviter, tant de conditions à remplir en composant, exigent beaucoup de réflexions de la part du compositeur, et par conséquent demandent qu'il compose lentement, qu'il examine ses productions, qu'il les critique avec sévérité. C'est peindre pour l'éternité, disait Zeuxis, que d'être longtemps à faire un tableau ; et Quintilien dit fort bien ; qu'en écrivant vîte on n'apprend pas à bien écrire ; mais qu'en écrivant bien, on acquiert la facilité d'écrire vîte. Quelques personnes semblent croire qu'il y a du danger et de l'inconvénient à composer avec

cette circonspection ; que la lenteur entraîne la langueur ; que les corrections éteignent le feu de la pensée, et que le premier trait, la première intention de l'auteur, disparaissent sous la lime. On serait de meilleure foi, si on avouait qu'on manque de patience ; qu'on est pressé de faire, parcequ'on est pressé d'avoir fait et impatient de jouir ; qu'on se satisfait aisément soi-même, qu'on est en même temps paresseux et vif, qu'on est actif sans être laborieux.

Ce dangereux mélange de qualités se rencontre quelquefois avec beaucoup d'esprit ; et ceux qui les rassemblent composeront, comme Ennius, avec cette impétuosité, cette précipitation, cette exubérance qui laisse peu d'exercice au goût ; et qui mêle dans un ouvrage les beautés et les fautes, la lumière et les ténèbres. Ces sortes de personnes composeront avec feu, avec facilité, avec fécondité ; elles auront toutes les apparences du génie ; peut-être même en auront-elles quelquefois la réalité, et elles seront du moins très-portées à se l'attribuer. Elles ne sauront ni s'arrêter, ni revenir sur elles-mêmes, et elles seront incapables de cet esprit de révision désintéressée avec lequel un auteur se juge comme ses lecteurs le jugeront. Celui qui sait

n'avoir pas pour lui-même plus d'indulgence qu'il n'a droit d'en espérer d'autrui ; celui qui sait examiner ses productions, comme le jardinier soigneux examine ses arbres pour en retrancher les branches inutiles ou nuisibles ; celui qui, tendant toujours à la perfection sans se flatter jamais de l'avoir atteinte, se contente difficilement, efface volontiers, et est moins sensible à la peine de retoucher, qu'à l'espérance de mieux faire : voilà l'homme qui, toutes choses égales d'ailleurs, tirera de ses talents le meilleur parti possible.

Il ne faudrait pourtant pas pousser jusqu'à des scrupules minutieux la sévérité qu'on doit exercer sur soi-même ; mais, à dire vrai, notre siècle a peu besoin qu'on le prémunisse contre ce défaut, et je me contenterai de rappeler ce que dit là-dessus Quintilien, qui ne décide pas quel est le plus blâmable, de l'homme qui s'applaudit de tout ce qu'il fait, ou de celui à qui rien de ce qu'il fait ne peut plaire. Il y a un milieu à tenir entre ces deux excès : il ne faut s'exagérer ni ses vertus ni ses défauts ; mais il faut voir les uns et les autres, il faut se garantir du dégoût et de l'engoûment ; il ne faut pas être chicaneur, mais il faut être difficile.

Quand on ne se livrera au plaisir de composer qu'à toutes ces conditions, et après s'être préalablement enrichi par des lectures bien faites, et nourri par des méditations bien appuyées, il me semble qu'on aura fait de son esprit le meilleur usage qu'on en puisse faire dans la solitude, dont on aura évité tous les écueils et saisi tous les avantages : surtout si on a le bonheur de pouvoir concourir, par ses études et par ses productions, au bien de l'humanité et de la société.

TROISIEME LETTRE.

De l'Usage de l'Esprit dans les Affaires.

1767.

La vie serait trop douce, si on pouvait la partager toute entière entre la société et la solitude, entre l'étude et l'amusement. Mais les hommes ayant des propriétés, ont eu conséquence des discussions entre eux, et c'est ce qu'on appelle des affaires. Il y en a de deux sortes : les particulières, c'est-à-dire, les discussions personnelles de chaque individu pour ses propres intérêts ; et les publiques, c'est-à-dire, le maniement des intérêts de l'état considéré lui-même comme un individu par rapport aux autres états. Chacun de ces deux genres d'affaires se divise lui-même en deux classes. Il y a pour les particuliers des affaires d'administration qui consistent à gouverner, à régir ses biens ; et il y a aussi des affaires de contention dans lesquelles il faut réclamer la protection des lois, et dont le jugement appartient aux tribunaux. Il y a de même pour l'état, des affaires d'administration

au dedans, et des affaires de négociation au dehors. Ces divisions naturelles présentent différents ordres de choses qui donnent lieu à l'exercice de différentes facultés ou qualités de l'esprit, et c'est ce qu'il est utile de considérer en détail. Commençons par les affaires particulières, parcequ'elles intéressent tout le monde : car tout le monde en a ; et dans notre pays tout le monde n'est ni admis ni appelé au maniement des affaires publiques.

Les particulières sont, comme nous l'avons dit, ou économiques ou contentieuses. Les économiques, si on voulait les faire selon les préceptes de quelques spéculateurs, demanderaient un homme tout entier, prendraient la totalité de son temps, occuperaient toutes les facultés de son ame, et ne lui permettraient aucun autre emploi de ses lumières. Il est peut-être bon que quelques citoyens s'engagent dans cette carrière ; et il y faut être attiré par une vocation particulière qui n'est le partage que d'un petit nombre d'hommes. Laissons à ceux-là le soin de dogmatiser sur cette matière, et contentons-nous de parler à ceux qui doivent se contenter de gouverner leurs biens avec sagesse : tel est le devoir de tout propriétaire, et

surtout de tout père de famille; et pour s'en bien acquitter il faut connaître le mieux qu'il est possible : 1.° la nature des biens et les améliorations dont ils sont susceptibles; 2.° la nature, l'importance, l'étendue des droits soit honorifiques soit utiles, et le degré de ténacité avec lequel il convient de les faire valoir; 3.° enfin le caractère, les mœurs, le talent des personnes à qui on donne sa confiance pour la manutention des domaines ou pour la conservation des droits. L'acquisition de ces connaissances qui forment les devoirs de tout propriétaire, demande un esprit d'ordre, un esprit de réflexion, un esprit de combinaison; et à dire vrai, ce qu'il y faut employer seulement, c'est cette partie de l'esprit qu'on appelle le jugement. Il faut aller doucement, mais de suite; il faut demander ce qu'on ne sait pas, comparer les diverses instructions qu'on reçoit, en ranger les résultats par ordre dans sa tête, et attendre les circonstances propres à faire usage des principes qu'on se sera faits en connaissance de cause. Avec cela on peut avoir la conscience en repos, et s'assurer qu'on régira sagement ses affaires économiques. C'est à peu près avec l'emploi des mêmes facultés de l'esprit qu'on se tirera également bien des affaires contentieuses;

mais cependant il y faut quelque chose de plus.

Il faut avoir une teinture de la jurisprudence générale du royaume, et surtout de la jurisprudence particulière aux lieux où sont situés les biens qu'on a soit à défendre, soit à réclamer. Cette connaissance s'acquiert comme toutes les autres; ce sont des faits à apprendre et à ranger méthodiquement dans la mémoire. Ce qu'il faut apporter à cette étude, c'est de l'ordre, de la justesse et de la précision. L'ordre et la précision, servant à la clarté des idées, sont d'une utilité infinie dans la poursuite des affaires: la justesse d'esprit y est de première nécessité, parceque c'est d'elle que dépend la justice du cœur, c'est-à-dire, le parti bon ou mauvais, juste ou injuste, qu'on prend lorsqu'on se détermine à commencer un procès. J'ai dit qu'il suffisait d'avoir une teinture générale des lois pour être en état de gouverner ses affaires; mais pour suivre telle affaire en particulier, pour la suivre avec honneur et avec succès, il faut l'approfondir entièrement; il faut en connaître toute la portée, avoir travaillé la cause dans toutes ses parties, et la savoir mieux que l'avocat qui doit la plaider: car il est nécessaire de le diriger lui-même. Les avocats éclairés sont bons, sont

nécessaires à consulter ; c'est une mine ouverte et riche d'où on tire de grands trésors. En discourant ou en écrivant sur une matière, ils fournissent une infinité de principes, de faits parallèles, de connaissances accessoires, dont il y a beaucoup à profiter ; mais, accoutumés à faire des lois ce que l'artiste fait des métaux lorsqu'il les rend ductiles et malléables, ils sont sujets à s'en permettre des applications forcées, à les regarder comme un sujet sur lequel leur industrie a droit de s'exercer arbitrairement. Accoutumés à accumuler les moyens et les exemples, ils ne distinguent pas toujours assez entre la probabilité et l'évidence ; ils confondent quelquefois le spécieux avec le solide. Accoutumés à voir le succès tromper souvent leur espérance, ils en concluent trop qu'il n'y a d'affaire bonne ou mauvaise, qu'après l'arrêt. C'est qu'ils font comme ont fait tous les philosophes anciens, et comme font encore trop les modernes : ils commencent par bâtir le système d'une cause, et puis ils y font cadrer à force d'esprit les lois, les coutumes, la jurisprudence. Ils font usage de leur imagination, de leur fécondité d'idées, de leur souplesse d'esprit ; et ce ne doit pas être là le procédé d'un homme du monde, d'un

propriétaire qui a une affaire à suivre. Ce n'est pas le point de vue apparent qu'il en doit saisir, c'est le point de vue vrai ; et pour cela il faut rapprocher de la loi, toutes les circonstances, tous les rapports de l'affaire, comparer froidement l'affaire et la loi, approfondir la discussion jusqu'à l'évidence, et ne se déterminer qu'après l'évidence bien reconnue. Tout cela est sans doute l'emploi de ce qu'on appelle le jugement ; mais il y faut un jugement exquis, accompagné d'une grande sagacité, et dont l'exercice demande beaucoup d'ordre, de justesse et de précision. Je ne parle pas de l'impartialité, du désintéressement qu'on doit apporter dans ses propres affaires : ce sont des qualités du cœur, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Nous ne nous occupons que des qualités de l'esprit ; et il me semble que nous avons suffisamment éclairci quelles sont celles qu'il convient d'employer dans le maniement des affaires particulières, soit économiques, soit contentieuses. Cherchons à présent l'usage de l'esprit qui convient dans les affaires publiques, soit extérieures, soit intérieures.

Les extérieures sont les négociations, c'est-à-dire, le maniement des intérêts de l'état, com-

binés avec ceux des états voisins. J'ai quelque expérience de ce métier, et je sais combien il est difficile. On s'y rend propre par des études préalables sur l'histoire politique, sur les mœurs, la position géographique, le commerce, les facultés des nations dont les intérêts peuvent croiser ou favoriser les nôtres. Cette étude est un travail sérieux; et les qualités qu'on y doit employer, sont l'esprit d'application, d'ordre et d'attention. Il y faut aussi l'esprit de discernement; car il y a un choix à faire dans les matériaux qui servent à cette étude. Par exemple, les dépêches du cardinal d'Ossat, celles du président Jeannin, celles de Walsingham, celles du chevalier Temple, et celles du maréchal d'Estrades, ont une égale réputation; il s'en faut bien cependant qu'elles doivent également servir de modèle. Celles du maréchal d'Estrades sont bien écrites, mais un peu vagues et superficielles. Celles de Walsingham n'ont pas ce défaut; mais on y voit trop peu de candeur dans la conduite. Celles de d'Ossat, de Jeannin et de Temple, montrent à la fois un esprit sage et profond autant que délié, qui voit et fait voir toutes les faces d'une affaire: aussi bien qu'une ame droite, noble, honnête et courageuse, qui

ne déguise, qui ne pallie rien, et qui sait employer la dextérité sans intrigues et sans artifices. Voilà les modèles qu'il faut choisir et étudier; car la bonne foi n'est pas moins nécessaire aux négociateurs que l'habileté. Les affaires, et ceux qui les font, ne réussissent que par la confiance, et la confiance ne s'accorde qu'à la droiture et à la vertu. On n'a pas toujours eu cette idée des négociations et des négociateurs: ceux-ci même ont souvent contribué par leur conduite à l'établissement du préjugé contraire. On commence à en revenir; c'est à eux à l'effacer tout-à-fait; et ils doivent songer que si la duplicité, la mauvaise foi, devaient être regardées comme permises dans leur métier, c'est un métier qu'un homme d'honneur ne devrait pas faire.

A cette étude il serait bon de joindre aussi celle des langues. L'italien, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, suffisent pour n'être tout-à-fait étranger dans aucun pays de l'Europe; et plus un négociateur se rendra ces langues familières, plus il s'en trouvera bien. Quand on parle, et du moins quand on entend le langage des pays où l'on a tant de mesures à garder, tant d'instructions à prendre, tant d'obser-

vations à faire, on a infiniment moins de peine et infiniment plus de facilité pour le succès.

Il y a deux sortes de succès pour un négociateur : celui de la personne, et celui des affaires. Le premier sert à l'autre ; et quand un honnête amour-propre n'y inviterait pas, il serait toujours nécessaire de l'acquérir. Si la personne plaît, ses propositions sont mieux écoutées, ses refus choquent moins, ses projets n'inspirent point de défiance, sa conduite est interprétée sans malice, et jugée favorablement. Il arrive tout le contraire si la personne déplaît : ses idées sont mal accueillies, ses démarches sont guettées avec le desir de les critiquer ; il trouve des difficultés à chaque pas, à chaque parole ; et avec les meilleures intentions du monde, avec les idées les plus saines, avec les plans les plus justes, il a souvent le malheur de ne réussir à rien.

Il faut réussir à tout ; il faut réussir personnellement et ministériellement auprès de la nation et auprès du gouvernement. Quand on peut atteindre à la fois ces deux objets, on a parfaitement rempli son devoir ; mais quelquefois ils sont difficiles à réunir ensemble. Il y a des pays où l'opinion des gouvernés et celle des

gouvernants ne s'accordent pas. Un ministre auprès du roi Jacques en 1688, ou quarante ans plus tôt auprès du malheureux Charles Ier, pouvait-il faire son devoir, et se concilier en même temps l'affection des partisans du prince d'Orange, ou des fanatiques de Cromvel? Un ministre chargé de négocier une paix, ou de proposer une guerre que le public n'approuve pas, peut-il se rendre agréable à tout le monde? Un ministre chargé de veiller sur toutes les démarches d'une cour pour les contrarier constamment dans la plupart des occasions, peut-il obtenir la bienveillance d'un ministère qui attend des contradictions de sa part? Oui, jusqu'à un certain point. Les hommes sont justes dans le fond de leur conscience, quoiqu'ils ne le soient pas dans leurs actions; ils sont raisonnables dans leur intérieur, quoiqu'ils s'écartent de la raison dans leurs prétentions. On sait que le négociateur doit avant tout suivre ses instructions, remplir les vues de sa cour par tous moyens honnêtes : on le mésestimerait s'il ne le faisait pas, quand même ce serait par complaisance pour ceux avec qui il négocie. On l'estimera d'être fidèle à son premier devoir, quand même il se trouvera par-là obligé d'être contrariant, incommode, fati-

guant ou même redoutable. Voyez le cardinal d'Ossat dans Rome toute espagnole, ministre non reconnu d'un prince excommunié, veillant en même temps au maintien des libertés gallicanes, plus que jamais alors suspectes et odieuses au Saint-Siège, et défendant les justes intérêts de son roi contre tous les préjugés qu'une politique insidieuse avait fait adopter à la religion. Voyez aussi le président Jeannin à La Haye dans une position différente, mais non moins épineuse, où sa besogne et ses projets n'étaient presque du goût de personne. Il s'agissait de moyenner un accommodement entre l'Espagne et les Insurgens des Pays-bas, qui guerroyaient contre elle depuis si longtemps avec les secours de la France et de l'Angleterre [1]. Outre cela, les parties belligérantes, fatiguées d'une longue guerre, étaient pourtant bien loin d'apporter des facilités à l'ouvrage de la pacification. L'Espagne ne s'y prêtait qu'avec répugnance, ne répondait qu'avec lenteur et ambiguité, retardait la marche de la négociation par toutes sortes d'artifices, et ne songeait qu'à brouiller les médiateurs

[1] Ces deux puissances étaient médiatrices, mais avec des plans et des intérêts différents : il fallait faire prévaloir ceux de la France, et il ne fallait pourtant pas se séparer de l'Angleterre.

ensemble pour s'attirer la faveur de l'un des deux, et par-là se rendre la continuation de la guerre moins onéreuse. Les Hollandais, déchirés par des factions dont les chefs étaient également accrédités, ne s'accordaient point sur l'objet de la négociation. Le prince d'Orange et son parti nombreux voulaient la guerre. Les citoyens vraiment patriotes, avec Barnevelt à leur tête, voulaient la paix. C'était aussi ce que voulait Henri IV; mais bientôt, reconnaissant l'impossibilité d'une paix absolue, il cessa d'y tendre, et se borna à moyenner une trève à longues années. L'Angleterre variait fréquemment dans ses plans, s'attachant tantôt à un parti tantôt à un autre, quelquefois même favorisant la politique espagnole, et n'étant jamais fixe que dans le dessein très conforme à son intérêt et à sa gloire, de s'attirer la principale considération au préjudice de celle de la France. Telles étaient les circonstances infiniment difficiles où se trouvèrent à peu près dans le même temps les deux plus grands négociateurs que la France ait eus; d'Ossat auprès du Saint-Siége, et Jeannin auprès des Provinces-unies. Ils s'en démêlèrent, non sans peine, comme on peut croire, mais avec un plein succès; ils acquirent, ils conser-

vèrent l'estime, la confiance même universelle. L'esprit de parti, l'esprit de chicanne, la politique artificieuse et les préjugés de toute espèce, ne tinrent pas contre l'aménité de leurs mœurs, la sagesse de leur conduite, la solidité de leurs idées, la circonspection de leurs démarches. Voilà de beaux exemples à suivre; mais quel usage faut-il faire de son esprit pour parvenir à un but si difficile à atteindre?

On traite des affaires, et on les traite avec des hommes. Il faut donc savoir dans toutes leurs branches les affaires qu'on traite, et connaître dans toutes les nuances de leur caractère les hommes avec qui l'on traite: car, si on n'a pas approfondi les affaires, on met de l'empressement et de l'importance, ou de la négligence et de la légéreté, là où il n'en faut pas; et si on n'a pas approfondi les hommes, on ne sait par où les prendre, et à tout moment l'on court risque de les affermir dans leurs idées au lieu de les attirer aux siennes. Il y a des positions où l'étude des hommes et des affaires est plus difficile qu'en d'autres, parcequ'elle est plus compliquée: c'est quand on négocie auprès d'une république ou auprès d'un gouvernement mixte. Là, il ne suffit pas de persuader un ou deux individus comme

dans les pays où le maniement des affaires est concentré dans la personne d'un roi ou d'un ministre : il s'agit de traiter avec une multitude également instruite, également accréditée, mais différemment affectée, chacun selon son caractère, et selon ses vues particulières qu'il est en droit de suivre avec hauteur et même avec opiniâtreté. Il faut donc parler à chacun sur le ton qui lui convient, lui présenter les objets sous le point de vue qui peut cadrer avec ses idées, employer dans la discussion les raisonnements qui peuvent le toucher. Ainsi à chaque instant on est obligé de changer de batteries, de varier ses dispositions, de se transformer, pour ainsi dire, en un personnage nouveau. Aussi, à dire vrai, le métier des négociations ne saurait être celui de tout le monde, parcequ'il n'est pas commun de rassembler tout ce qu'il exige. Ne pas se régler sur ses propres mouvements dans les mesures qu'on prend ni dans les discours qu'on tient, mais sur le caractère des gens avec qui on négocie; ne jamais perdre de temps et ne jamais rien précipiter; n'avoir l'air ni embarrassé ni soucieux, et ne pas affecter non plus un excès de désinvolture qui ressemble à la présomption; allier toujours la politesse avec la fermeté; ne met-

tre jamais d'aigreur dans la dispute, lors même qu'on croit devoir y montrer de la chaleur; et je dis montrer, (car il ne faut pas en laisser paraître toutes les fois qu'on en ressent); se défendre de toute apparence de hauteur quand on a le bonheur de traiter avec supériorité; et ne pas croire qu'il convienne de montrer de l'humilité quand on se trouve malheureusement dans des circonstances où, au lieu de donner la loi, on doit la recevoir: tels sont les principes invariables de l'art des négociations, telles sont les règles constantes dont le négociateur ne doit jamais s'écarter. Il est aisé de voir que pour les suivre, il faut toujours marcher la sonde à la main. Un esprit d'attention, d'observation, de calcul; un discernement fin et sûr, pour ne se pas tromper dans le choix de ses moyens; une apercevance prompte des obstacles et des ressources; l'abondance des idées dirigées par un jugement froid et sain; la flexibilité et la souplesse de l'esprit, jointes à la ténacité des principes: telles sont les facultés que le négociateur doit cultiver et employer, s'il veut être digne de son emploi, et justifier la confiance que ses commettants doivent lui donner.

Elle est nécessaire cette confiance, et il est

même à desirer pour le bien des affaires qu'elle ne soit ni restreinte ni partagée. Sans elle le négociateur dépourvu de sécurité, et toujours dans la crainte de se compromettre, ne fait que tâtonner, varier et croiser ses voies, si on peut emprunter cette expression d'un cerf aux abois. Il ne fait rien, ou il ne fait que de fausses démarches : il ne s'accrédite pas dans la cour où il est, et il ne sert pas celle d'où il vient. Malheureusement, cette confiance entière peu de négociateurs savent la mériter, et peu de cours savent la donner : on ne l'accorde même qu'avec une sorte de répugnance à ceux qui la méritent le mieux. Cette matière mérite d'être un peu approfondie, et il faut observer qu'il y a deux sortes de confiance : l'une, qui fait qu'on ne cache rien à son représentant, et qu'on ne se sert que de lui dans la poursuite des desseins qu'on a : l'autre, qui fait qu'on se dirige d'après ses observations et ses conseils ; qu'on s'en rapporte à lui, non seulement pour l'exécution, mais aussi pour le plan, le système et l'objet de la négociation. La première ne devrait jamais manquer au négociateur qui, sans elle, est toujours inutile, et souvent nuisible. La seconde est rare à obtenir, peut-être même à mériter ; mais on

peut dire que, bien placée, elle est aussi utile à ceux qui l'accordent, qu'à celui qui l'obtient. La négociation de Jeannin auprès des Provinces-Unies, en offre un bel exemple. Henri IV ne doutait pas de la capacité de Jeannin ; mais il avait confiance dans la sienne propre, d'après laquelle il avait dressé un plan que le ministre, arrivé sur les lieux, et bien informé de toutes les circonstances, trouva inexécutable. Le roi qui savait ses affaires et qui connaissait bien l'état de son royaume, voulait qu'on fît un traité de paix définitif, parcequ'il avait besoin de se voir sans ennemis, pour pouvoir se livrer sans obstacle au rétablissement de la France épuisée. Il voulait la paix ; et pour y déterminer les Hollandais, il voulait cesser de leur fournir les secours pécuniaires dont ils ne pouvaient se passer. On peut croire que son caractère porté à l'économie le fortifiait dans ce plan, qui d'ailleurs était bien conforme aux convenances de la France, et il en ordonna positivement l'exécution. Mais elle était impossible, et on ne pouvait même la poursuivre qu'avec le plus grand danger. L'Espagne n'était pas encore assez abattue pour vouloir céder irrévocablement certains articles. La Hollande n'était pas en état de se passer de secours

d'argent ; et les lui refuser, c'était la forcer ou de se jeter entre les bras de quelque autre puissance qui nous aurait supplées, ou la mettre aux pieds de l'Espagne. Jeannin ne s'y trompa pas ; il vit tout ce qu'il fallait voir, et il le fit voir au roi dans ses admirables dépêches. Le roi, contrarié dans son opinion et dans son goût, en sut d'abord mauvais gré à son ministre ; celui-ci ne se découragea point, et renouvela ses représentations ; le roi en fut touché et parut s'y rendre, mais bientôt il revint à ses premières idées. Jeannin n'abandonna pas les siennes, il insista ; et le roi céda enfin tout-à-fait à la force et à l'évidence des raisons de son ministre. Henri, avec cette noble bonne foi que l'amour-propre mal entendu rend trop rare dans les hommes, et surtout dans les princes, reconnut qu'il s'était trompé, et que son ministre avait vu mieux que lui. Il fit plus que de le reconnaître ; il en convint, suivit les vues de son ministre, et le remercia de l'avoir éclairé. Cet exemple est remarquable, pour deux choses. On y voit un prince qui avoue son tort ; et on y voit aussi, qu'en servant les meilleurs princes, les princes les plus appliqués et les plus éclairés, on se trouve quelquefois dans des crises bien embarrassantes. Il faut admirer

dans la correspondance du président Jeannin, avec quelle habileté il se tira d'un pas si dangereux. Car on ne dispute pas avec son roi comme avec son égal, on ne le contredit pas sans ménagement, on n'argumente pas sèchement contre lui; et cependant on serait coupable de ne pas lui montrer la vérité dans toute sa force. En pareille circonstance, les facultés qu'on appelle finesse et délicatesse sont nécessaires à employer, et l'homme d'esprit saura les joindre à la justesse et à la solidité.

Il en est de même lorsque, dans une cour étrangère, c'est le prince lui-même qui est son ministre des affaires étrangères, et avec qui on doit conférer, discuter, négocier : c'est une forme dans laquelle les ministres mal-adroits ont beaucoup de désavantage. Dans les uns, le respect se tourne en crainte, et la circonspection devient de la pusillanimité : dans les autres, le courage et la hardiesse dégénèrent en insolence. On cède ou on choque; on se fait mépriser ou haïr; on manque également le but, et il n'y a plus à y revenir. Mais si le négociateur sait unir l'aménité à l'énergie, s'il est aussi inépuisable en tournures qu'inébranlable dans son système, il se trouve heureux de traiter avec le roi sans in-

termédiaire, parceque le roi une fois persuadé, tout est fait. On sent aisément combien une pareille position exige l'usage des formes les plus réservées, les plus délicates ; et je ne m'arrêterai pas sur cet objet.

Je crois avoir parcouru les diverses situations d'un négociateur, et indiqué l'usage qu'il y doit faire de ses lumières et de ses talents. Ce négociateur exercé au dehors pendant longtemps, peut devenir le directeur des négociations dans sa patrie ; et alors il se trouve placé sur un plus grand théâtre, il est constamment l'homme sur qui toute l'Europe a les yeux, et il doit tenir les siens ouverts sur toutes les parties du monde à la fois. Il doit observer tout, et s'observer lui-même plus attentivement que jamais ; il doit se livrer à l'étude la plus vigilante des hommes, tant de ceux qu'il peut employer, que de ceux avec qui il traite. Il doit savoir la géographie de tous les pays ; il doit connaître le génie de tous les peuples, le gouvernement de tous les états, le caractère de tous ceux qui les gouvernent ; et enfin il doit avoir nettement dans la tête, le tableau des intérêts respectifs et des vues de toutes les puissances, grandes ou petites. C'est un tableau mouvant dont il doit suivre et observer

tous les mouvements, pour les diriger, s'il est possible, vers un but favorable à sa patrie. Voilà ses devoirs, et ils sont grands; mais pour les remplir il n'a pas besoin de faire un autre usage de son esprit, que celui qu'exige le métier d'un négociateur partiel. Il a plus de peine, il a plus de travail, il doit méditer davantage; il doit embrasser, combiner plus d'objets; il lui faut une vigilance plus active, un coup-d'œil plus vaste; il se sert plus continuement de ses instruments, mais c'est des mêmes qu'il se sert: ainsi je ne vois rien de nouveau à lui dire; et il ne reste qu'à examiner de quelle manière l'esprit doit s'employer, lorsqu'on est chargé de l'administration intérieure des affaires publiques.

Elle ne peut avoir qu'un but, et c'est le bonheur public; bonheur qui se compose de la somme des bonheurs particuliers. Il faut que chaque individu soit heureux autant qu'il peut l'être dans sa situation, c'est-à-dire, qu'il jouisse d'une honnête liberté, d'une honnête aisance, et qu'il en jouisse avec sécurité: car toute jouissance accompagnée de l'inquiétude de la perdre, produit un état d'anxiété fort éloigné du bonheur. Dans cet état, ceux qui jouissent le plus, craignant de ne pas toujours jouir, vivent dans la

défiance, et trouvent l'ordre des choses mauvais. Ils aspirent sans cesse à des changements; et de-là l'esprit de murmure et d'innovation qui annonce et prépare des troubles. N'oublions pas qu'un état réunit et gouverne différents ordres de citoyens qui, outre le droit commun au bonheur et à la sécurité, ont un droit particulier d'être heureux d'une certaine manière, c'est-à-dire, qu'il faut que leur situation soit celle dans laquelle ils sont accoutumés de longue main à faire consister le bonheur, et qu'ils ne craignent jamais de la voir altérer. Quand les choses vont de la sorte, tout est bien; et par conséquent le devoir des administrateurs est d'entretenir cet état.

Ils ne peuvent y parvenir que par une connaissance profonde du génie de la nation, des droits, des priviléges, des intérêts de tous les ordres, de tous les corps qui la composent, et par un soin vigilant et infatigable d'en maintenir l'intégrité. Ceci demande une étude sérieuse, et il y faut apporter l'esprit d'application et d'observation. C'est avec cet emploi de l'esprit qu'on se forme un tact fin et sûr, un jugement exquis; et ce n'est qu'avec ces instruments qu'on peut réussir dans une étude aussi importante, où les

moindres erreurs tirent à des conséquences infinies. Dans les états anciennement formés, cela n'est pas si difficile qu'on peut le croire: il n'y a qu'à suivre la route battue depuis longtemps, corriger les abus que le temps n'aura pas manqué d'introduire dans une vieille organisation; mais non pas tendre à une organisation nouvelle qui décomposerait la machine, pour lui donner une meilleure composition. Le bon, en pareille matière, est ce qui convient à chacun; le meilleur est ce qui convient le mieux; et ce meilleur se trouvera toujours dans la conservation des anciennes formes, parceque celles-là se sont tournées en préjugés, que l'éducation et la tradition renouvellent incessamment. Qu'on ne m'accuse pas de favoriser ici la paresse des administrateurs, de faciliter l'administration, en lui conseillant de laisser subsister ses vices. J'en exige sans doute la réforme, mais je demande qu'on y procède, comme un médecin habile et sage se conduit en traitant des corps dont l'âge a nécessairement altéré la constitution: qu'il la rajeunisse, qu'il la ressucite, s'il est possible; mais qu'il ne vise pas à la transformer en une autre, s'il ne veut pas tuer le malade. On a voulu tenter cette transmutation chimérique des humeurs par celle

du sang, par la tranfusion d'un sang étranger, et le corps n'a jamais resisté à l'opération. Je demande qu'on guérisse les maladies du vieux corps politique par un régime et des remèdes appropriés qui conviennent non seulement au mal, mais au tempérament : car ils ne peuvent réussir, s'ils ne conviennent pas à tous les deux ensemble. Cette méthode est bien loin de favoriser l'inaction d'un administrateur. Il lui serait au contraire beaucoup plus commode de n'avoir dans ses spéculations, d'autre règle que son imagination, de former seul et sans contradiction, dans son cabinet, un système d'organisation nouvelle, comme Descartes a formé un système du monde physique. Il ne faut pour cela que des idées, et cette faculté de combinaison qui donne de la cohérence aux idées. On projette aisément sur le papier les plus grands changements, les plus grandes innovations, et le papier n'oppose aucuns abstacles. Il est bien plus facile de composer des livres que de gouverner des hommes ; de faire le plan d'une administration nouvelle, que de maintenir une vieille administration sans s'écarter des formes qui la constituent, et sans laisser subsister les abus qui s'y sont introduits. Il y faut une infatigable vigilance sur soi-même,

pour se garantir de tout enthousiasme; une étude sérieuse et profonde, pour ne pas confondre les prétentions avec les droits, les abus avec les usages; un esprit d'ordre inébranlable, pour mettre chacun à sa place: il y faut le jugement le plus sûr et le plus exquis, pour devenir infaillible autant qu'il est permis à l'humanité de l'être : il y faut enfin le tact le plus fin, et le plus exercé par une observation constante, pour démêler l'opinion publique, en suivre les variations, s'y conformer quand elle est juste, ne la jamais heurter avec violence, et ne la contrarier jamais qu'avec des précautions infinies.

On ne gouverne les hommes que par l'opinion: tout le monde le sait, tout le monde en convient; mais ce principe si universellement reconnu dans la spéculation, est souvent abandonné dans la pratique. Si les Stuart l'avaient suivi, on peut croire qu'ils seraient encore sur le trône. Ils n'ont regardé qu'à leurs droits, en les modelant sur ceux de leurs prédécesseurs. Ils ont dit: Avant nous on faisait ceci, nous pouvons donc le faire. Ils n'ont pas regardé à l'opinion publique; ils n'ont pas vu que le changement de religion avait amené de nouvelles doctrines et de nouveaux préjugés; que l'esprit d'examen introduit par la

réforme avait affaibli le respect de l'autorité et l'habitude de l'obéissance ; que de ces dispositions était né l'enthousiasme de la liberté prêt à se tourner en fanatisme. Ils n'ont pas fait un pas sans s'égarer ; et avec des intentions très-droites, et plusieurs très-bonnes qualités, ils ont opéré en Angleterre leur propre ruine et celle de la royauté.

Charles-Quint offre aux souverains un tout autre exemple. Il gouvernait des peuples dont les habitudes, les mœurs, les préjugés, les coutumes, différaient infiniment. Il sut se conformer, se plier, s'astreindre à ces différences ; et il réussit. Il fut obéi avec religion en Espagne, il fut servi avec amour par les Flamands ; il ne choqua, il ne brisa rien, et il fit partout ce qu'il avait à faire. Son fils prit une autre route ; il se vit bientôt obligé à employer les moyens les plus odieux, et ces moyens le conduisirent à la perte d'une portion considérable de ses états. Ce n'est ni les Stuart ni Philippe II, que l'homme d'état doit prendre pour modèle dans l'usage de l'autorité. Ils avaient des lumières, ils en firent un mauvais usage. Ils heurtèrent de front l'opinion publique, et ils se brisèrent à cet écueil.

L'opinion publique n'est pas toujours raison-

nable, parceque la multitude se décide et se passionne souvent sans être suffisamment instruite. L'administrateur, en pareille circonstance, doit user de toutes les ressources que l'adresse et la flexibilité de l'esprit peuvent fournir. On diminue de voiles, quand le vent est contraire; on les arrange de façon à prendre ce qu'on peut de vent favorable; on court des bordées, et on perd du temps pour ne pas perdre le vaisseau. La comparaison est à peu près juste; mais les marins que le vent contrarie, n'ont pas en leur pouvoir les mêmes moyens que les ministres qui luttent contre l'opinion. Les hommes n'ont aucune faculté pour changer, pour diriger le vent; ils en ont pour agir sur l'opinion, et c'est l'art d'un habile administrateur. Il serait hors de mon sujet, et plus encore au dessus de ma capacité, d'indiquer les mesures à prendre, la route à suivre pour y parvenir : il me suffit d'avertir que c'est à quoi l'homme d'état doit tendre et travailler incessamment. Diriger l'opinion, et se la rendre favorable, parceque rien ne prospère qu'à l'aide de l'opinion : tel doit être son principal ouvrage; et c'est à cela qu'il doit employer toutes ses lumières, tous ses talents, tout son esprit, tout son génie. Il ne man-

quera pas de moyens, soit cachés soit publics, et il trouvera des exemples frappants dans les deux genres.

Qu'il étudie les procédés adroits et patients du prince d'Orange, préparant les esprits à la révolution qui le plaça sans coup férir sur le trône d'Angleterre ; qu'il observe la marche noble et touchante de Louis XIV, lorsqu'accablé, mais non pas découragé par les revers dans la guerre de la succession d'Espagne, il fit connaître à ses peuples sa généreuse résolution de périr les armes à la main, plutôt que d'abandonner la juste cause de son royaume et de sa famille. Ce prince, qui mérite à tant d'égards le nom de grand, avait su, dans les belles années de sa vie et de son règne, maîtriser l'opinion de ses peuples, en leur inspirant de l'enthousiasme pour sa personne et pour sa gloire. Quand cette espèce de fanatisme céda aux adversités redoublées, il sut le remplacer par le juste attendrissement qu'excita son courageux désespoir. Il ranima la confiance de ses sujets abattus et humiliés. On supporta tout, on ne murmura de rien, parcequ'on fut touché des malheurs du prince ; et on oublia qu'il les avait mérités en partie.

Il les méritait en effet par les mauvais choix

qu'il avait faits depuis quelques années. Les grands hommes qui avaient si bien servi l'état en tout genre durant quarante ans, étaient remplacés par des pigmées. Le prince avait cru qu'il les éleverait jusqu'à sa mesure en les approchant de lui; et ils l'abaissèrent jusqu'à la leur. L'Europe le crut perdu; mais il se retrouva au plus fort de la tempête, et se préserva du naufrage, à force d'élévation d'ame et de magnanimité. On me pardonnera cette courte digression en faveur de mon respect pour la mémoire d'un grand roi à qui on n'a pas toujours rendu assez de justice; et d'ailleurs, elle rentre naturellement dans mon sujet, en présentant la haute importance des choix à faire dans les coopérateurs à l'administration.

Ces choix, bons ou mauvais, font la destinée bonne ou mauvaise des états. Il semble qu'il devrait être fort aisé de ne s'y pas tromper; mais l'ambition et l'intrigue, qui environnent sans cesse un administrateur, sont si habiles à l'entourer d'artifices et de prestiges! La flatterie, la calomnie, l'hypocrisie, l'enferment dans une circonvallation d'artifices et de mensonges que la vérité ne saurait pénétrer. Sa seule ressource est d'écouter la voix publique; mais il ne la peut

entendre que de loin, affaiblie par la distance, et presque étouffée par les cris de l'envie et de l'intrigue qui parlent de plus près. Il n'est donc pas moins difficile qu'essentiel à l'administrateur de bien placer sa confiance; et il doit employer sans cesse à ce travail important toutes les lumières, toutes les ressources de son esprit. Heureusement il est le maître d'éprouver les hommes que le hasard ou l'intérêt et l'ambition lui adressent perpétuellement; il peut les entretenir avec adresse sur les objets de l'administration, pour démêler leurs principes sans leur communiquer les siens. Cette communication serait fort dangereuse, et lui ferait manquer son but: car les candidats ne manqueraient pas de conformer leur langage aux principes qu'on leur aurait découverts, et ainsi l'interrogatoire ne produirait qu'illusion. Mais, dans des entretiens conduits avec réserve et dirigés avec dextérité, le répondant qu'on fait parler ne pourra guères en imposer: on connaîtra s'il a des principes, ou s'il n'en a pas; si ses vues sont saines, ou si elles ne le sont pas: on connaîtra même assez bien son caractère par la nature des moyens, des mesures, des démarches qu'il proposera; car il est impossible que la vérité ne lui échappe dans cette sorte d'é-

preuve. Elle doit être suivie d'une autre. On lui demandera des plans par écrit, pour juger s'il a de l'ordre dans les idées, de la netteté dans la rédaction; et après tous ces essais dont on pèsera scrupuleusement les résulats, on se décidera sans imprudence. Ce ne sont pas encore toutes les ressources d'un administrateur. Il est vertueux sans doute; et il a par conséquent des amis particuliers qui lui ressemblent : ces amis répandus dans la société, s'emploieront pour lui à la recherche des réputations; ils lui feront connaître l'opinion publique sur les personnes; ils lui indiqueront les sujets estimés, et il n'aura plus qu'à s'assurer de leurs talents. L'esprit de réserve, d'attention, de vigilance, de l'adresse sans fausseté, de la dextérité sans duplicité, un jugement exact et froid, voilà ce qu'il doit mettre en usage pour cet objet.

Il me reste à traiter un point auquel on ne fait souvent qu'une attention superficielle ou momentanée, et qui en demande une sérieuse et non interrompue. C'est de considérer l'administrateur dans la fonction si fréquente pour lui de répondre à des demandes, soit verbales, soit par écrit. Son maintien quand il écoute, ses discours quand il parle, son style quand

il écrit, rien n'est indifférent. Dans ses audiences, il doit se regarder comme un acteur qui sera sifflé, si tous ses mouvements et tous ses tons ne s'accordent pas à l'esprit de son rôle : dans ses lettres, comme un écrivain qu'attend et guette la critique prête à le ridiculiser et à l'avilir. Deux choses lui sont nécessaires à obtenir, considération et bienveillance : il est perdu sans cela ; et ces deux choses ne s'obtiennent que par la dignité sans hauteur et l'aménité sans faiblesse. Qu'il ne se fasse jamais voir sous une autre forme ; qu'il ne refuse rien, sans donner avec honnêteté les motifs qui nécessitent le refus ; qu'il n'accorde rien, sans savoir positivement qu'il le doit et qu'il le peut ; qu'il ne donne même aucune espérance, sans être intérieurement certain qu'elle ne sera pas trompée par l'événement.

La pédanterie est la dignité des sots, et les esprits légers mettent la facilité à la place de l'aménité. Il faut éviter également ces deux écueils. Jamais de frivolité qui avilit, jamais de morgue qui rebute, jamais d'aigreur, jamais de plaisanterie dans la discussion. La bonne plaisanterie peut donner la réputation d'homme d'esprit, mais la meilleure ne s'accorde guères avec la

dignité qui attire la considération : l'aigreur est incompatible avec l'aménité qui attire la bienveillance. Un administrateur contrarié, ou seulement fatigué, ce qui arrive souvent, est sujet à prendre et à montrer de l'humeur ; et c'est de quoi on doit soigneusement se garantir. L'humeur est haïssable, parcequ'elle manque à tous les égards ; et elle est méprisable, parcequ'elle décèle le peu d'empire qu'on a sur soi-même. Que l'administrateur possède donc et montre une égalité soutenue et imperturbable. Il n'appartient qu'au caractère, et peut-être au tempérament, de la lui donner réellement ; mais il appartient à la raison de lui en donner l'apparence. C'est l'ouvrage d'un homme qui se sera pénétré par de sérieuses réflexions, des convenances de sa position, et qui s'y sera exercé avec une application non interrompue. Celui qui ne peut réprimer son caractère, celui dont le caractère l'emporte sur les lumières et sur la raison, ne saurait occuper avec succès une première place. Il doit la refuser quand on l'y appelle, s'il se connaît avant d'y être appelé ; il doit en sortir, s'il ne se connaît qu'après y être entré.

Le métier d'administrateur est plus difficile à certains égards que celui de négociateur, parce-

qu'il embrasse plus d'objets; mais il offre aussi des facilités que l'autre ne saurait avoir. Le négociateur est bien plus dépendant des hommes, de leurs passions et de leurs caprices. L'administrateur ordonne, et c'est un grand embarras que d'avoir à ordonner; mais le négociateur qui ne peut que proposer, en a de plus grands encore. Il a souvent bien de la peine à persuader en plein midi qu'il est jour; il lui arrive même quelquefois de ne pouvoir pas y réussir. Il voit la vérité, il la montre dans toute son évidence, il sait la revêtir des couleurs les plus frappantes; et il trouve tous les yeux fermés par l'ignorance, le préjugé et l'entêtement. A l'un il faut un génie plus vaste, à l'autre un esprit plus souple, à tous deux une étude approfondie des hommes et des affaires; une fécondité inépuisable d'idées, pour ne jamais manquer de ressources; une parfaite maturité de jugement, pour ne se tromper ni dans la conception et la rédaction des plans, ni dans le choix et l'emploi des moyens; enfin une vigilance infatigable sur soi-même, sur son maintien, sur ses paroles, et jusque sur son silence. Heureux les empires où il se forme de pareils hommes! malheureux ceux où il y en a disette! Car le monde politique va son train;

les gouvernements ne peuvent se dispenser d'agir; toutes les places sont nécessairement remplies, tous les emplois exercés; et les états prospèrent ou périclitent, selon que la besogne est bien ou mal faite.

Je n'ai point parlé ici des devoirs particuliers qu'imposent aux magistrats, aux ecclésiastiques, aux militaires, les fonctions relatives et particulières à leur état, ni des qualités de l'esprit dont ces devoirs et ces fonctions demandent l'usage. Tout est dit sur cela aux magistrats, dans les préceptes de M. Talon et de M. Daguesseau: tout est dit aux ecclésiastiques, dans les écrits et la conduite de Bossuet, de Fénélon et de Fleury. D'ailleurs, je n'ai pas la prétention de vouloir instruire le public: je donne des conseils à un jeune homme qui me les demande, et il n'est ni ecclésiastique ni magistrat; mais, comme il est militaire, il me convient de ne pas laisser cet article à l'écart. J'en parlerai peu, tant par la nature de la chose, que parceque j'ai peu de droit d'en parler, n'ayant étudié le métier que pendant douze années de ma vie; mais je dirai le peu que mon étude et mes observations m'ont appris.

Ecartons d'abord une erreur dangereuse et

accréditée. On croit et on dit trop communément, qu'un homme de guerre peut se passer d'esprit. On va même quelquefois jusqu'à avancer qu'un homme d'esprit n'est pas propre à faire un homme de guerre. C'est comme on dit aussi très-souvent dans un monde frivole, qu'il ne faut point d'esprit pour être géomètre. Ceux qui parlent ainsi de la géométrie ne sont certainement pas géomètres, et ceux qui parlent ainsi de l'art de la guerre ne sont certainement pas gens d'esprit. Il est vrai que pour apprendre les élémens de la géométrie et ceux de la guerre, pour savoir les Elémens d'Euclide et les Ordonnances du service, il ne faut que de l'application; mais qu'est-ce que l'application, si ce n'est l'emploi d'une faculté de l'esprit? et quelle est la chose qu'on applique à une étude, si cette chose n'est pas de l'esprit? D'ailleurs, si on ne veut pas se borner aux purs élémens, on entre dans une carrière bien vaste, où il faut toutes les ressources de l'esprit et du génie même pour ne pas s'égarer. Ouvrons l'histoire, et nous y verrons que depuis Cyrus jusqu'au roi de Prusse, il n'y a pas eu un grand capitaine qui ne fût homme de génie et d'esprit. La science de la guerre est, comme toutes les autres, le résultat des obser-

vations, les découvertes du génie. Elle se perfectionne par le développement progressif de la pensée, de la réflexion de ceux qui la cultivent; et plus elle est perfectionnée, plus son étude exige de talent et d'esprit. Au point où nous la voyons parvenue aujourd'hui, elle en demande beaucoup dans les personnes revêtues du commandement, elle en demandera encore plus si elle se perfectionne encore, et il ne faudra pas s'étonner désormais de la rareté des hommes supérieurs en ce genre.

La grande difficulté d'y exceller, consiste en ce qu'il demande un exercice prompt et simultané de qualités presque contraires; du courage avec de la prudence, de la hardiesse avec de la circonspection, de la décision dans l'esprit avec de la maturité dans le jugement; de la confiance en soi-même, dans ses idées, dans ses moyens, dans ses ressources, accompagnée de la connaissance approfondie de tous les dangers, et d'une disposition constante à ne rejeter aucun conseil. Il ne suffit pas de bien savoir ce qu'on doit et ce qu'on peut tenter, il faut savoir encore par quels mouvements et en combien de temps on peut l'exécuter. Il faut prévoir, il faut deviner tout ce qu'on peut craindre dans ses manœu-

vres, tout ce qu'on peut opposer avec succès à celles de l'ennemi; et souvent c'est avec le coup d'œil le plus rapide qu'il faut voir tous ces objets, et qu'il faut les voir distinctement.

Ce qu'on appelle le talent, qu'on regarde comme une espèce d'instinct, et qui est en effet une direction spontanée que la nature nous donne vers l'usage de certaines facultés de l'ame, est ici l'agent principal et nécessaire; mais les facultés qu'il doit mettre en œuvre doivent être développées, exercées, cultivées; et c'est à cela que l'homme de guerre doit employer tout son esprit.

Je n'en dirai pas davantage, Monsieur, et me voici à la fin de la tâche que m'a imposée la confiance dont vous m'honorez. J'ai détaillé, autant que ma faible capacité a pu me le permettre, les qualités de l'esprit dont il convient de faire usage, et celles aussi qu'il convient de proscrire dans les diverses situations de la vie d'un homme comme vous, soit pour réussir dans la société, soit pour se rendre la solitude utile et agréable, soit pour se bien conduire dans les affaires tant particulières que publiques. Il ne me reste plus rien à dire dans cet essai, parceque j'ai dit tout le peu que je sais. Je n'ai

certainement pas tout dit, et certainement encore je n'ai pas dit aussi bien qu'il le faudrait. D'autres diront plus, et mieux. Je le souhaite sincèrement ; et je crois qu'on ne saurait trop s'exercer, par l'observation et la réflexion, au maniement de cet instrument universel qui sert à tout, et qui peut nuire à tout. On ne peut trop apprendre à faire un bon usage de l'esprit, parceque, semblable à ces remèdes puissants qui sont des agents de vie ou de mort, il est souverainement utile quand on le dirige bien, et souverainement dangereux quand on l'emploie mal.

LETTRE MORALE

SUR LA

MANIÈRE DE SE CONDUIRE

AVEC SES ENNEMIS.

1758.

LETTRE MORALE

SUR LA MANIERE DE SE CONDUIRE AVEC SES ENNEMIS.

Vous me donnez une grande preuve de votre amitié, Monsieur; mais en même temps vous imposez à la mienne un devoir bien difficile à remplir. Vous avez des ennemis, dites-vous, et vous me demandez comment vous devez vous conduire avec eux. C'est une matière bien délicate et toute neuve. Aussi je me reconnais très incapable de vous satisfaire pleinement, et cependant je ne veux pas vous refuser. Contentez-vous, s'il vous plaît, des réflexions que la raison et l'honnêteté m'ont inspirées, des observations que l'expérience et l'usage du monde m'ont fournies. Je vais les rassembler, le mieux qu'il me sera possible.

Vous croyez avoir des ennemis. Cela peut être, absolument parlant; car vous avez déja de la réputation: mais est-il bien vrai que vous

ayiez déja des ennemis? Il pourrait se faire que vous n'eussiez encore que des envieux, tout au plus; et vous étonnerai-je beaucoup, si je vous dis que c'est peut-être en vous une vanité que de vous croire des ennemis? Car enfin, pourquoi et comment en auriez-vous? Vous n'avez fait de tort à personne; vous n'avez cherché à nuire à personne; vous en êtes incapable, et on le sait. Vous ne sauriez donc être haï et persécuté que comme Aristide, à force d'avoir un mérite si reconnu, qu'il en devienne humiliant pour l'amour-propre de vos rivaux. Or vous m'avouerez qu'il y aurait un peu d'orgueil dans un homme de vingt-cinq ans, à se croire déja digne de l'ostracisme. Il y a peut-être des gens qui vous supposent des défauts que vous n'avez pas, qui se plaisent à exagérer ceux que vous avez, qui trouvent à redire à ce que vous faites et à ce que vous ne faites pas; enfin, des gens qui exercent à votre égard un talent fort vil et fort commun, le talent de donner des ridicules. Il y a peut-être en même temps des gens qui ne vous connaissent pas, et qui vous jugent sur des ouï-dire malins. On leur aura dit que vous avez des agréments, mais que vous êtes léger; ou que vous avez des connaissances et

de l'application, mais que vous êtes pédant et vain. Vous êtes actif, ils vous croient remuant ; vous avez de l'esprit, ils vous croient présomptueux. Ainsi les uns vous travestissent, vous déguisent, vous donnent pour autre que vous n'êtes ; les autres, trompés par de fausses descriptions, vous méconnaissent, et vous prennent pour ce que vous n'êtes pas. Je crois bien que vous rencontrez souvent de ces deux sortes de gens dont la malice ou la prévention blesse votre amour-propre ; mais je ne voudrais pas appeler cela des ennemis. Ils pourront bien le devenir un jour, mais ce ne sera que quand votre réputation sera devenue de la célébrité ; quand votre fortune, votre situation, votre mérite, seront tout-à-fait tirés du pair ; quand l'acclamation publique ne laissera plus de ressources à l'amour-propre de vos rivaux. Alors aussi ils renforceront leurs batteries, ils appelleront à leur secours la noirceur et la calomnie, ils ourdiront d'indignes trames pour vous perdre et pour vous déshonorer. Ce ne seront plus les qualités de votre esprit qu'on cherchera à décrier, c'est votre cœur, votre honneur qu'on attaquera ; on ne se contentera plus de vous donner des défauts et des ridicules, on vous supposera des vices ; et

c'est alors que vous pourrez vous croire haï, et haïr à votre tour. Jusques-là il n'y a point de corps de délit ; et tant qu'il n'y en a point de formel, gardez-vous d'ouvrir votre ame à la haine. Ce sentiment ne doit être qu'un acte de justice, et la justice proportionne toujours la peine au méfait : elle châtie les filoux, et elle ne punit de mort que les assassins.

Chaque individu est dispensateur d'une justice distributive, conformément aux principes du droit naturel ; dans l'état de société où nous vivons, l'exercice de cette législation ne peut être qu'intérieur, et les actes de ce tribunal individuel ne peuvent être que des sentiments. Mais, tout intérieurs que sont ces actes, ils n'en doivent pas être moins exactement soumis aux règles éternelles du juste et de l'injuste.

J'avoue qu'il est assez reçu dans le monde, de regarder comme ennemi, quiconque, pense ou parle mal de nous, quiconque offense notre amour-propre ou traverse nos intérêts ; et je veux bien me conformer à l'usage, en donnant à ces sortes de gens le nom d'ennemis. Mais il faut bien se garder de les confondre dans le traitement, avec ceux qui ont véritablement droit à notre haine. Distinguons avec soin les gens qui

nous blâment, qui nous traversent; d'avec ceux qui nous outragent. L'espèce d'inimitié que les premiers nous inspirent ne doit être que de l'éloignement, et non pas de la haine proprement dite. Nous sommes en droit d'employer vis-à-vis de ces gens qui nous contrarient, les procédés de sécheresse et de contradiction; mais on peut et on doit, par générosité, par prudence, adoucir ces procédés, en suivant un système de réserve et de silence qui exclue les plaintes et les représailles. Il faut même remarquer que, selon les mœurs présentes, notre propre intérêt, celui qui doit nous être le plus cher de tous, celui de notre réputation, nous fait une loi de cette circonspection silencieuse que conscille la philosophie. En effet, depuis la grande, et peut-être excessive extension de la société, chacun est connu de tout le monde, et par conséquent tout le monde examine la conduite de chacun, démêle et juge ses motifs. Si vous rompez avec quelqu'un, soit d'une manière éclatante en ne cachant pas les raisons que vous avez de vous en plaindre, soit même seulement d'une manière tacite, et vous bornant à lui refuser ce commerce bannal de politesses et de prévenances extérieures qui forme la chaîne de la société, attendez-vous que cet événement fera

sensation dans le monde où vous vivez: car ce monde est un assemblage d'individus qui ne se regardent guère eux-mêmes, et qui regardent sans cesse autour d'eux. Vous êtes donc brouillé avec un tel, vous dira-t-on? et la plupart de ceux qui vous en parleront, ne manqueront pas d'ajouter qu'ils n'en sont pas étonnés; que, sans savoir et sans demander de quoi il s'agit, ils savent depuis longtemps de quoi cet homme est capable; qu'ils connaissent bien son caractère, et qu'ils sont surpris seulement que vous l'ayiez connu si tard. Voilà les discours qu'on tient dans le monde, aux intéressés, sur les premières apparences d'une rupture. Et je dis aux intéressés: car ce qu'on vous aura dit à vous sur le compte de votre ennemi, on le lui dira à lui sur votre compte, et peut-être les mêmes gens. De-là il arrive que votre brouillerie devient un procès que le public oisif appelle à son tribunal; la cause est discutée dans toutes les sociétés, et votre affaire est comme une partie de jeu où les spectateurs décident à leur gré du bien et du mal joué, et où chacun s'intéresse, sans savoir pourquoi, au joueur auprès duquel il se trouve placé. De même, attendez-vous que le cercle de parents, d'amis, de créatures dans lequel se trouve votre

ennemi, mettra votre conduite en pièces, et préconisera la sienne. Chacun a son cercle environnant; et ce cercle est toujours approbateur, souvent même jusqu'au fanatisme. Il y a plus, et il faut que vous comptiez que le cercle de vos ennemis aura toujours plus de circonférence que le vôtre: car, avec le cœur et l'esprit aussi droits, l'ame aussi belle et aussi pure que vous l'avez, vous ne sauriez avoir pour ennemis que ceux qui ont les qualités contraires; et ce sont précisément là les gens dont les liaisons sont les plus étendues, et dont les prôneurs sont les plus bruyants. D'ailleurs, il ne vous conviendrait pas de rien opposer aux clameurs qui retentissent contre vous. Une ame élevée ne sait ni accuser ni se défendre; elle sait se taire, et négligerait même de se venger si la vengeance était permise. Il est donc nécessaire que vous vous taisiez: il serait au dessous de vous de comparaître, et le public vous condamne par défaut. Il n'y a qu'un moyen d'éviter ce malheur: c'est d'éviter que le public prenne aucune connaissance de vos mécontentements, de vos querelles, de vos sujets de plainte. Pour que le public n'en prenne pas connaissance, il faut qu'il en ignore l'existence; et pour qu'il l'ignore, il faut que vous ne

lui fournissiez pas la plus légère occasion de s'en apercevoir. Gardez dans votre cœur le souvenir des mauvais offices qu'on vous rend. Le précepte du sacrifice de la vengeance n'est pas un commandement d'oublier. Un tel vous a desservi ; souvenez-vous-en pour ne vous fier jamais à lui, pour prévoir qu'en d'autres occasions il pourra vous desservir encore, et pour prendre, selon l'occurrence, des mesures propres à prévenir sa malignité. Cela suffit à votre sûreté. Si vous allez plus loin ; si vous ne vous bornez pas à un système intérieur ; si par faiblesse, par vanité ou par humeur, qui sont ordinairement les sources de la tentation, du besoin même que notre ame sent quelquefois de montrer ses plaies, vous laissez transpirer vos dispositions ; vous vous compromettez, vous courez risque d'être avili : vous le serez sûrement ; vous serez jugé, et mal jugé ; et si toutes les voix ne se réunissent pas contre vous, la diversité d'opinions répandra au moins sur votre conduite, sur vos procédés, un air d'équivoque très humiliant pour une ame d'une certaine trempe. Ne faites donc aucune démarche qui puisse vous constituer en cause au tribunal de l'inquisition publique. Soyez froid avec l'homme dont vous avez à vous plaindre ; mais ne lui

refusez pas les politesses d'usage, cette espèce de fausse-monnoie qui a cours quoiqu'on ne la prenne que pour ce qu'elle vaut. Une autre conduite trahirait votre secret, et vous exposerait infailliblement à la honte d'un procès douloureux à perdre, et même humiliant à gagner. Cette réserve discrète qui tient un juste milieu entre l'imprudence et la fausseté, vous produira encore un avantage considérable : votre ennemi ne se croira pas obligé à vous persécuter sans relâche : tant que vous vous tairez sur son compte, il gardera des mesures avec vous. Ce sera quelque vue d'intérêt qui l'aura porté à vous nuire en telle occasion ; ce sera une autre vue d'intérêt qui l'empêchera de se déchaîner contre vous irrévocablement. Les envieux ; les médisants, craignent d'être démasqués ; et par conséquent celui qui a des matériaux à employer contre eux leur en impose tant qu'il n'en fait pas usage, parcequ'il leur laisse à ménager les intérêts de leur hypocrisie. Ainsi, toutes les fois que vous regarderez comme un avantage de ne pas être brouillé sans retour, de laisser une porte ouverte à la réunion, votre intérêt exige que vous suiviez le système de silence et de réserve ; toutes les fois même que l'idée de la réconciliation possible

vous sera indifférente, que l'idée d'une brouillerie sans retour ne vous paraîtra entraîner aucun inconvénient, un autre intérêt, celui de votre réputation qu'il ne faut pas compromettre, exige encore que vous suiviez ce plan de modération et de douceur. Enfin, dans tous les cas où vous n'aurez à vous plaindre que de ces sortes d'offenses qui nuisent à la fortune ou qui révoltent l'amour-propre, la générosité demande que vous vous renfermiez dans le système de circonspection et de silence ; et en pareil cas, cette modération désintéressée constitue une certaine noblesse de procédés, qui annonce la véritable grandeur d'ame.

Mais ce système n'est pas applicable dans les cas où le silence pourrait compromettre votre réputation, c'est-à-dire, dans les cas où la blessure reçue est un coup porté à l'honneur. Je ne parle pas ici de ces injures qui ne permettent d'écouter que ce qui s'appelle en Europe le point d'honneur. J'entends parler de ces outrages indirects, de ces détractions, de ces calomnies que l'homme méchant sait employer avec adresse, pour infirmer la bonne réputation de l'homme vertueux. Voilà les injures pour lesquelles il n'y a ni composition à faire, ni capitulation à don-

ner ; voilà les cas où la brouillerie est inévitable. Quand un homme nous attaque en notre honneur, quelque indirectement, et pour ainsi dire quelque légèrement que ce soit, il n'y a plus à balancer : la vengeance est nécessaire. Mais quelle vengeance ? et que s'agit-il de venger ? Ce n'est pas notre amour-propre qu'il faut venger, ce n'est pas l'estime que nous faisons de notre mérite ; c'est la réputation de probité et d'honneur dont nous jouissons. Ce n'est donc pas la vengeance de l'orgueil qui nous convient, c'est celle de la vertu : ce n'est pas la vengeance de la passion, c'est celle de la raison ; et dans cet état nous n'avons pas le choix des armes. La passion en emploie plusieurs ; l'emportement ; le déchaînement, la violence. La raison n'en connaît qu'une ; le mépris : mépris tranquille et permanent, qui éteint toute tentation de représailles, et qui n'exclut ni l'esprit de justice ni les sentiments d'humanité. Cette sorte de mépris ne doit pas avoir l'air d'insulte et de ressentiment, mais de punition légitime et de justice rendue : ainsi il doit être froid, silencieux, égal et soutenu : il faut s'abstenir de parler de l'homme qu'on doit mépriser ; il faut éviter de nommer son nom, ne le prononcer du moins et ne l'entendre que par

politesse pour ceux qui s'avisent par hasard de le mettre en conversation. Je dis par hasard, et ceci mérite une observation. Je veux dire que si ce n'est pas fortuitement et par la volubilité de la conversation, si c'est à dessein qu'on s'avise de vous nommer votre ennemi, vous ne sauriez en ce cas vous dispenser de faire une franche et noble exposition de vos sentiments à son égard. Prenez garde seulement qu'il n'y entre aucun air d'humeur ni de passion : que votre maintien, votre ton, votre discours, ne respirent ni l'orgueil ni la vengeance ; mais cette espèce de fierté modeste, cette dignité qui appartient et qui sied à la vertu. N'y mettez ni emportement, ni aigreur, ni injures : ce sont les armes du vice, et vous vous dégraderiez en les employant. Dire ce que disent les méchants, c'est en quelque sorte leur ressembler, c'est s'approcher d'eux et se mettre à leur niveau : mais il y a une manière très noble et très honorable de déclarer votre juste mépris pour un ennemi méprisable, sans entrer dans aucun détail, et même en évitant de parler de lui. Rappelez-vous le beau discours de Métellus[1], qu'un certain tribun du peuple[2], homme décrié, avait insulté et outragé dans une harangue au

[1] Numidicus. [2] Cnéius Manlius.

peuple. « Quant à cet homme, dit Métellus aux « Romains, cet homme qui veut se rendre plus « considérable en se vantant de me haïr: comme « je ne le trouve pas plus digne de ma haine que « de mon amitié, je ne me donnerai pas la peine « de vous parler de lui. Aucun honnête homme « ne s'avilira jusqu'à en dire du bien, et ne doit « même descendre jusqu'à en dire du mal. Ce se- « rait faire trop d'honneur à un tel homme que « de le nommer. » Ce beau trait du sage Métellus vaut, dit Aulu-Gelle [1], tous les préceptes des philosophes. Sans doute; et voilà l'exemple digne de vous, que je vous propose à imiter. C'est sur ce ton qu'une ame élevée doit traiter une ame basse; c'est sur ce ton qu'un homme vertueux doit parler d'un pervers qui l'a outragé.

Mais avec un tel homme, et après une telle profession de mépris à son égard, il n'y a plus, il ne doit plus y avoir de porte ouverte au raccommodement. En vous rapprochant de lui vous feriez croire, ou que vous l'avez injustement trouvé digne de mépris, ou qu'un homme méprisable n'est pas indigne de vous. Ainsi, quelques démarches qu'il puisse faire auprès de vous, pour parvenir à un raccommodement, il ne vous

[1] Liv. vj, chap. 2.

saurait jamais convenir de vous y prêter.

Il y a cependant un cas unique dans lequel on peut, vis-à-vis d'un ennemi méprisé, et sans lui rendre une estime qui n'est pas faite pour lui, se prêter à quelque chose qui n'est pas un raccommodement, mais qui y ressemble aux yeux de ceux qui ne connaissent pas une certaine délicatesse de sentiments et de procédés. C'est le cas où cet homme, le juste objet de votre haine et de votre mépris, aurait un besoin pressant de votre secours pour une chose qu'il ne serait pas injuste de procurer soit aux siens, soit à lui-même. En pareil cas, l'humanité, la générosité, votre gloire même, vous invitent à accorder le secours demandé, et le refus serait un acte de vengeance indigne de vous. Rien n'est plus honorable pour vous, qu'une telle démarche ; et en même temps rien n'est plus humiliant pour votre ennemi. Votre secours qu'il réclame, décèle la bassesse de son ame ; et le secours que vous lui accordez, manifeste la noblesse de la vôtre. A vrai dire, c'est une vengeance que vous tirez de lui, c'est un triomphe pour votre amour-propre ; mais c'est une vengeance honnête à exercer, c'est un amour-propre qu'il est permis de satisfaire, et que tout le monde n'a pas.

S'il est vrai que la générosité, que l'orgueil même, vous conseillent d'accorder à votre ennemi le secours qu'il a la bassesse d'implorer, il est évident qu'en aucun cas vous ne devez lui demander le sien : ce serait descendre jusqu'à lui, et au dessous. Ainsi, en quelque circonstance pressante que vous puissiez vous trouver, s'agirait-il de votre vie, gardez-vous de franchir jamais la barrière que le mépris a posée entre vous. Quelque important, quelque essentiel que puisse être pour vous le service que cet homme est à portée de vous rendre, ne vous dégradez jamais jusqu'à mendier son secours, et songez que tous les avantages qu'il pourrait vous procurer, songez que la faveur, les dignités, les richesses et la vie, ne valent pas l'honneur et la bonne réputation.

Ces maximes sont certaines, et il en résulte qu'il est important de considérer si l'homme qui est le juste objet de votre haine et de votre mépris se trouve votre supérieur ou votre inférieur, parceque ces différentes positions respectives exigent et indiquent différentes règles de conduite. Je n'examinerai pas le cas où il serait votre égal, parceque, dans le cas où les devoirs sont réciproques et les relations en équi-

libre, les principes que j'ai posés jusqu'à présent suffisent; et vous n'avez à vous déterminer sur le plus ou moins de hauteur et d'inflexibilité dans votre conduite, que par les seuls motifs de votre convenance personnelle bien entendue.

Mais si cet homme haï et méprisé est votre supérieur, n'oubliez pas que vous devez du respect à son rang, en même temps que vous devez du mépris à sa personne. Il faut, pour n'avoir rien à se reprocher dans sa vie, ne s'écarter jamais des lois de la justice distributive. C'est d'elle qu'émane la subordination qui ne doit être violée en aucun cas; et elle le serait, si vous faisiez rejaillir sur la place ou sur la dignité, le mépris que mérite l'individu. Si un homme constitué en dignité, si un homme en place, se sont attiré votre juste mépris, ce n'est pas la faute de leur place, de leur dignité; le tort est de la personne uniquement. La justice veut que le coupable soit puni, et qu'il n'y ait de puni que le coupable. Il y a même encore une observation à faire là-dessus : c'est que cette place, cette dignité, ne sont pas le bien de cet homme qui les possède; c'est le bien de l'état, qu'il ne nous est jamais permis de détériorer. En leur

rendant hommage, c'est à l'état que votre hommage s'adresse ; et rien ne peut vous en dispenser. Mais, direz-vous, cet homme a abusé de sa naissance, de son rang, de sa place pour me nuire, pour m'insulter, pour m'outrager ; en étendant mon mépris sur sa place, sur son rang, sur sa naissance, je ne fais que briser dans sa main les armes dont il s'est servi contre moi ; et si je ne le fais pas, j'augmenterai son orgueil, son arrogance, par les égards qu'il croira que je conserve pour lui. Je conviens que tout cela peut être, je veux que cela soit ; et je dis que l'abus que cet homme a fait de sa supériorité, l'abus qu'il pourra faire des égards que vous conserverez pour sa supériorité, ne vous dispense point de les conserver. C'est une dette que vous ne sauriez ne pas payer, quelque chose qui arrive. Si vous deviez de l'argent à un homme, que cet homme ensuite se servît de l'obligation que vous lui avez pour s'introduire dans votre maison, et qu'enfin il y séduisît votre femme ou votre fille, vous croiriez-vous quitte de votre dette ? Si votre père vous maltraitait, vous croiriez-vous en droit de ne pas l'honorer ? Si un juge corrompu vous ruinait par un arrêt inique, la magistrature cesserait-elle d'être respec-

table pour vous? Et quant à ce que vous craignez que votre ennemi ne s'enorgueillisse encore en vous voyant continuer de rendre aux reliques qu'il porte le respect que vous leur devez, que vous importe, s'il est comme l'âne de la fable? C'est une sottise de plus; il en est plus méprisable; vous l'en mépriserez davantage: vous rirez de l'homme tant qu'il vous plaira, mais les reliques ne doivent pas cesser de vous paraître sacrées. Au reste, ne croyez pas qu'il soit impossible, qu'il soit difficile même d'atteindre jusqu'à l'homme le plus élevé, pour lui faire parvenir le mépris personnel dont on le paie légitimement. Le simple récit du fait qui le lui aura attiré, suffit pour lui faire connaître vos sentiments par acclamation publique; et plus vous conserverez d'égards pour son rang, plus vous humilierez sa personne; parceque, ne sortant point de l'ordre, vous ne lui donnerez aucune prise sur vous; il ne pourra jamais se prétendre insulté; il sera puni. Et fiez-vous à sa conscience et à son amour-propre, pour l'en avertir de la manière la plus piquante. Mais attendez-vous, si vous avez à faire à un homme puissant, que ce n'est pas une démarche sans danger pour vous, que de lui faire parve-

nir la nouvelle du mépris que vous avez pour sa personne. Ainsi c'est une démarche qui ne doit être faite par un homme sage que dans un cas de nécessité, dans le cas où il ne serait pas honnête de s'en abstenir; d'autant plus qu'une telle démarche, un tel éclat, doivent être absolument sans retour. Il ne saurait y en avoir de l'inférieur au supérieur; il serait à craindre qu'on ne l'attribuât à une vue d'intérêt, à un sentiment de bassesse. Ainsi aucun rapprochement, ni rien qui puisse y ressembler, ne peut avoir lieu de la part de l'inférieur brouillé avec son supérieur; il n'y a qu'un cas où cela serait possible, et même convenable; c'est si tous deux venaient à changer de place, par un de ces jeux de la fortune dont il y a des exemples. Un centurion que Bélizaire, général des armées de l'empire et favori de l'empereur, aurait injustement outragé, a pu et a dû secourir et protéger Bélizaire disgracié et mendiant : ou, pour citer un exemple de nos jours et de nos mœurs, quand le célèbre Law tomba de la plus haute fortune dans la plus profonde misère, il serait beau pour l'humanité, qu'il eût reçu sa subsistance des mains d'un homme qu'il aurait jadis opprimé. Alors, à vrai dire, le supérieur cesse de l'être;

la supériorité passe à l'inférieur, et il n'en saurait faire un meilleur usage que de punir par un bienfait celui qu'il a droit de haïr et de mépriser. Hors de ce cas singulier, dans lequel le seul instinct de l'humanité guidera infailliblement toute ame bien née, il n'y a aucun cas où l'inférieur outragé doive se relâcher des droits de la haine. Tout doit annoncer en lui la permanence de son mépris; car la vertu opprimée doit s'armer de toute sa fierté. Ne craignez donc point de mettre trop de hauteur dans votre juste mépris pour un ennemi puissant. Vous lui ferez connaître la honte; elle le corrigera peut-être; du moins elle vous vengera, et votre inflexibilité manifestera votre désintéressement.

Mais si vous êtes en même temps le supérieur et l'offensé, c'est-à-dire, si votre ennemi se trouve votre inférieur, les objets changent d'aspect, et votre conduite doit se diriger par de nouvelles considérations. La hauteur ne vous convient pas; on l'attribuerait à orgueil, à dureté. Il y aurait même une sorte de bassesse à vous montrer haut avec votre inférieur, parcequ'il ne vous est que trop aisé de l'être sans danger. Si vous étiez attaqué l'épée à la main par un enfant, par une femme, par un vieil-

lard, ne devriez-vous pas vous contenter de défendre votre vie, en évitant de porter des coups qu'un trop faible adversaire n'est pas capable de repousser? C'est ainsi que vous devez vous conduire vis-à-vis d'un inférieur qui vous hait et qui vous offense. Quelque mauvaise volonté qu'il ait, songez que les moyens lui manquent, et qu'ainsi il ne vous sied pas d'employer tous les vôtres. Combattez si vous ne pouvez pas vous en dispenser; mais combattez comme un homme qui a une cuirasse, contre un homme qui n'en a pas: cherchez à le lasser et à le désarmer, non pas à le percer et à lui ôter la vie. L'équité nous ordonne de ne pas abuser de nos avantages: la grandeur d'ame ne nous permet pas toujours de les déployer tous. Et ne craignez point que votre modération encourage à vous offenser; ce n'est pas en pratiquant cette vertu que les grands se font des ennemis; mais qu'une plus juste crainte soit devant vos yeux et dans votre cœur. Craignez qu'en éclatant trop hautement contre un inférieur, en déclarant votre haine pour lui, vous ne lui portiez sans le vouloir des coups trop funestes, et que vous paieriez d'un remords éternel. Un roi d'Angleterre ne dit que deux mots dans un moment d'aigreur, et l'archevêque de Can-

torbéri fut assassiné. Heureux ce roi trop servi dans sa haine, s'il n'eût eu pour confident que le brave Crillon ! Plus vous serez puissant, plus vous devez craindre de faire éclater votre haine. Trop de gens seraient assez vils pour s'empresser à servir votre vengeance : on n'irait pas jusqu'à assassiner votre ennemi, parceque vous n'êtes pas roi ; mais si vous êtes en faveur, si vous êtes en place, on se fera un mérite de le vexer, de le persécuter, et vous ne le saurez que quand il ne sera plus temps d'y remédier. La justice et l'humanité veulent donc que la haine d'un homme puissant pour un subalterne, demeure un secret entre eux, et vous devez être attentif à proportionner l'usage de cette maxime au plus ou moins de degrés de puissance dont vous jouirez, au plus ou moins de degrés d'inégalité qu'il y aura entre vous et votre ennemi. Je souhaiterais que la haine du supérieur pour l'inférieur fût toujours accompagnée d'un sentiment de compassion. Mais je ne crois pas pour cela que la réconciliation doive être plus facile. L'inférieur ennemi de son supérieur, doit être inflexible par honneur, le supérieur doit l'être par prudence. Il doit se défier de tous les pas, de toutes les avances qu'on ferait vers lui pour un raccommo-

dement : la vanité, l'ambition, l'intérêt, peuvent les inspirer. Et d'ailleurs, comme je ne conçois le sentiment de la haine qu'à l'égard de ceux qui nous outragent méchamment et injustement dans notre honneur, comme je la suppose toujours accompagnée de mépris, et que je ne lui accorde d'autres armes que le mépris, je ne vois ni comment elle peut, ni pourquoi elle devrait s'éteindre.

Après avoir établi la distinction qu'il faut faire entre les ennemis qui se bornent à attaquer notre réputation de mérite et de talent, et les ennemis qui vont jusqu'à attaquer notre réputation de vertu et d'honneur; après avoir indiqué le système de discrétion et de patience qu'il faut suivre à l'égard des premiers, et le parti décidé de mépris permanent qu'il faut prendre avec les autres; il me reste à observer qu'il y a encore une troisième classe d'ennemis improprement dits, avec lesquels aucun des deux systèmes ci-dessus détaillés n'est entièrement applicable. Cette espèce d'ennemis se trouve en foule dans la carrière des honneurs; ils naissent sous les pas de tout homme qui a fait une grande fortune et qui possède de grands emplois. Parmi ces ennemis de l'homme en place il y a de malhonnêtes gens,

de vilaines ames ; et c'est le plus grand nombre. Je n'en parlerai point ; et je renvoie, pour ce qui les regarde, aux principes de conduite que j'ai posés en parlant des gens à qui nous devons un mépris permanent. Mais il y a aussi des gens vertueux, d'honnêtes gens qui haïssent un homme en place, et qui du moins par la répugnance qu'ils ont à consentir à son élévation, quelquefois par la contradiction qui se trouve entre leur manière d'envisager les affaires et celle dont il les dirige, se permettent, ou même se font un point d'honneur bizarre de le blâmer en toute occasion, de contrarier toutes ses vues, de critiquer toutes ses opérations, de déprimer toutes ses bonnes qualités, d'exagérer tous ses défauts, enfin de décréditer, autant qu'il est en eux, sa personne et son administration. Si jamais la fortune vous élève assez pour que vous vous trouviez dans cette position, je vous plains sincèrement, et je trouve que ce malheur n'est pas un des moindres de ceux qui suivent et empoisonnent les situations brillantes. Elles ne manquent guère de nous procurer l'inimitié d'une foule de gens dont nous aurions, sans cela, aisément acquis ou conservé la bienveillance. C'est un grand malheur sans doute ; et par conséquent il faut

l'alléger autant qu'il est possible. Ces sortes d'ennemis n'attaquant point votre honneur, vous devez plutôt de la compassion à leur erreur, à leur prévention, que de la haine à leur jalousie qui même les punit assez, puisqu'elle suppose l'humiliation que votre supériorité leur fait éprouver. Vous ne devez donc pas vous armer contre eux d'un mépris dur et inflexible ; mais vous ne pouvez pas non plus vous renfermer dans un système de patience toujours silencieuse. Les liaisons, les mécontentements d'un homme public tel que je vous suppose, ne sauraient être un secret. Il ne lui conviendrait même pas de vouloir en faire mystère, parce qu'on prendrait sa réserve pour une dissimulation de rancune, et que plus il affecterait de paraître indifférent, plus on lui supposerait le dessein de se venger. Si jamais vous vous trouvez en pareille circonstance, souvenez-vous de cet ancien mot sur l'amitié, qu'un philosophe moderne a appliqué plus heureusement à l'inimitié. Conduisez-vous avec vos amis, disait Publius Sirus, comme pensant qu'ils peuvent devenir vos ennemis. Conduisez-vous avec vos ennemis, dit bien mieux Montagne, comme pensant qu'ils peuvent devenir vos amis.

Voilà le système le plus raisonnable, et en

même temps le plus honnête à suivre vis-à-vis de cette espèce d'ennemis dont nous parlons. N'affectez pas de cacher les motifs de plainte et d'éloignement qu'ils vous donnent ; n'affectez pas non plus de les publier. Entre divulguer une chose et n'en pas faire mystère, il y a bien de la distance ; et c'est dans cet espace qu'il faut se renfermer. Ne paraissez pas prendre plaisir à réciter les torts de ceux qui élèvent leur voix contre vous. Contentez-vous de les avouer, et observez surtout de faire sentir dans tous vos discours et par toutes vos actions, que de telles inimitiés n'éteignent pas l'estime ; qu'en plaignant l'erreur et les préjugés de ces détracteurs qui vous méconnaissent, vous vous plaisez à reconnaître tout ce qu'ils valent eux-mêmes, et que le déplaisir que vous cause leur éloignement pour vous, naît principalement du cas que vous faites d'eux, et du desir que vous avez de les voir vous rendre plus de justice. Par-là vous leur laissez une porte ouverte pour rentrer à votre égard dans les voies de la bienveillance : votre modération, votre équité, votre modestie, les rendront peut-être honteux de leur injustice ; et en ménageant leur amour-propre, vous pourrez regagner des gens que le seul amour-propre avait éloignés de vous.

N'en faites pas davantage, et n'ayez jamais la faiblesse de chercher à vous rapprocher d'eux par le sacrifice, l'abandon des vues, des opinions, des principes que vous avez adoptés en connaissance de cause, et qui servent de prétexte ou de pâture à leur déchaînement. Vous perdriez l'estime publique en appaisant quelques cris particuliers, et ce serait un mauvais marché. Un homme sage doit être doux, mais il doit être ferme : il doit mettre toutes sortes de facilités au retour de ses ennemis, mais il ne faut pas qu'il s'écarte de son chemin pour les aller trouver. Qu'il vous suffise donc de les attendre, en demeurant toujours dans les termes de la modération et des égards qui laissent entrevoir une perspective de réconciliation. Souvent vous les verrez ramenés à vous, soit par quelque nouvelle combinaison de leurs intérêts, de leurs vues avec les vôtres; soit par la simple lassitude d'une guerre inutile, ou, ce qui est tout-à-fait flatteur, par la seule impression que votre vertu aura faite sur eux. La haine est pour les honnêtes gens un état de l'ame pénible et forcé, qui cesse, comme la fièvre, par la privation d'aliments capables de la nourrir; et le régime le plus sûr à cet égard, est l'observation du précepte que j'ai rapporté

tout à l'heure. En réglant sa conduite avec des ennemis honnêtes gens sur la pensée, sur l'espérance même qu'ils peuvent devenir nos amis, il doit arriver naturellement qu'ils le deviennent. Ces heureuses métamorphoses sont trop consolantes pour n'en pas rappeler quelque exemple avec plaisir; et je vais en prendre un chez les Romains qui, ce me semble, ont eet honneur d'être de tous les peuples connus, celui dont les mœurs privées fournissent le plus à l'étude de la morale, et servent le mieux d'encouragement à la vertu.

Scipion l'Africain, non le destructeur de Carthage, mais le vainqueur d'Annibal; vivait depuis longtemps dans une désunion marquée avec Tiberius Gracchus, le père des deux fameux Gracques, le mari de la célèbre Cornélie, grand homme lui-même, et digne d'être l'ami ou l'ennemi de Scipion. Un jour que le sénat assemblé au Capitole y célébrait la fête de Jupiter, ces deux nobles ennemis se trouvèrent par hasard placés l'un à côté de l'autre au festin sacré. Alors, dit Aulu-Gelle, et pendant l'acte religieux des libations, ils semblent éclairés, inspirés, entraînés par les dieux immortels; une révolution se fait dans leur ame; leurs mains se joignent, leurs

cœurs se réunissent; ils ne se haïssent plus, bientôt ils s'aiment; ils s'aimeront toujours, et ils cimentent leur union par une alliance entre leurs enfants.

L'histoire des Romains offre plus d'une fois l'agréable spectacle de pareilles mutations, et elles deviendront communes quand les hommes ne mettront dans leurs inimitiés que les procédés qui appartiennent à l'inimitié; quand ils n'y joindront pas ceux de l'aigreur, de la malignité, de la vengeance. Voilà ce qui rend les ennemis irréconciliables. L'inimitié toute seule, et renfermée dans ses justes bornes, ne produit un effet si funeste que dans les cas où elle a droit de s'armer du mépris. Je voudrais qu'il y eût un droit de la haine, connu et convenu, comme il y a un droit de la guerre. On ne s'aimerait peut-être pas davantage; mais on s'offenserait moins, et ce serait toujours beaucoup de gagné.

SUR L'ÉTAT
DE
COURTISAN.

1760.

SUR L'ETAT DE COURTISAN.

J'ai vécu à la cour, et je crois de mon devoir de vous apprendre à y vivre. Je suis bien loin de souhaiter que vous deveniez un courtisan proprement dit, mais il pourra bien arriver que vous soyiez conduit par les circonstances à le devenir. Dans ce petit traité que je vous adresse, je vais discuter trois points principaux qui comprendront la science morale et pratique de la cour. Dans le premier, j'examinerai si l'état de courtisan est un état heureux ou malheureux; dans le second, si et comment un homme de votre rang doit et peut embrasser cet état; dans le dernier, comment cet homme devenu courtisan doit se conduire à la cour. Daignez m'écouter, et croyez que je vous parle en ami sincère, qui acquitte sa conscience en vous communiquant ses lumières acquises par l'expérience, comme vous acquitterez la vôtre en profitant de mes avis,

PREMIÈRE PARTIE.

La question de savoir si l'état de courtisan est heureux ou malheureux, ne sera pas d'une longue discussion. Il est évident que, de tous les états dans lesquels les hommes peuvent passer leur vie, c'est le plus malheureux; et cela vient principalement de ce que ce n'est point un état. Il n'y a dans cette position que des servitudes, il n'y a point de devoirs. Les devoirs conduisant à l'action, sont la nourriture d'une ame bien née; ils en écartent le vide, ils sont l'appui du principe agissant qui est en nous; ils le dirigent, ils ne l'anéantissent pas, et servent au contraire à le mettre en valeur. Telle est la situation du militaire, du magistrat, de l'ecclésiastique; et dans cette situation chaque individu a droit d'être heureux. Les servitudes qui sont le partage unique du courtisan, forment une situation bien différente : elles détruisent la liberté, et en même temps elles condamnent à l'oisiveté. L'état de courtisan est de n'avoir aucune volonté et de ne faire aucune action; c'est un pur esclavage où on n'existe pas pour soi. Ainsi ce n'est pas un état, comme l'esclavage n'en est pas un, et est au contraire la

privation de tout état quelconque. De toutes les situations de la vie humaine, aucune n'est moins libre et plus gênante que celle du courtisan ; il est moins heureux cent fois que son laquais. Le laquais sert un homme, et c'est là l'humiliation de son état ; mais cette humiliation même est ce qui manque au courtisan. Celui-ci essuie toute la contrainte, tout l'ennui, tout le rebutant du service, et il n'a pas l'avantage de servir. Je dis l'avantage ; car servir est une occupation, servir bien est un mérite ; et on ne se peut trouver malheureux quand on est occupé, et qu'on peut se faire considérer dans son état, par la manière dont on en remplit les devoirs.

Outre ce néant volontaire qui forme l'état des courtisans, et qui le rend pénible pour quiconque a de l'ame, il y a encore une autre cause essentielle de malheur pour eux, s'ils sont sensibles à l'honneur. Un courtisan bien né souhaite l'estime du public, en même temps qu'il recherche l'amitié de son maître ; et ces deux choses sont très difficiles à concilier, pour ne pas dire incompatibles. Les rois jouissent toujours en France de l'amour et de l'obéissance de la nation, mais rarement de l'appro-

bation et de l'estime. Les courtisans partagent, comme les ministres, le traitement que reçoit le prince de l'opinion de ses sujets, et ils ne partagent pas cette espèce de culte dont l'exercice de l'autorité attache l'hommage aux places du ministère.

Les courtisans ne sont les témoins et les participants que de la vie privée du prince, et ce n'est jamais celle-ci qui attire les éloges et les respects du public. Le mieux qu'un roi puisse espérer à cet égard, c'est de n'être point blâmé; encore peut-être c'est une chimère pour lui que cette espérance : toutes les histoires de tous les temps et de tous les lieux en font foi. La vie privée de Marc-Aurèle, ce prince qui était la vertu même sur le trône, a essuyé des détractions et des satires. Il est donc bien vrai que le prince ne saurait prétendre que sa vie privée soit, je ne dis pas louée, mais respectée; d'où il résulte que les courtisans ne tirent vis-à-vis du public, aucun avantage de celui qu'ils ont d'approcher familièrement le prince. Mais quand la vie privée du monarque est blâmable, ou seulement lorsqu'elle est blâmée, ce qui n'est guères moins nuisible au bien général; alors les courtisans, témoins de cette vie que le peuple n'ap-

prouve pas, sont moqués, méprisés ou même haïs, selon le genre de blâme attribué à la conduite du chef. Cette manière de juger est injuste à quelques égards; mais il faut convenir que cette injustice n'a que trop de fondement, et qu'elle doit même paraître justice, à moins qu'on ne veuille bien s'engager dans un examen dont peu d'esprits sont capables, et qu'il serait insensé d'attendre de la multitude.

Parmi les motifs du jugement désavantageux que le public aime à porter des gens de la cour, il y en a malheureusement de légitimes. En effet, lorsque le prince mène une vie ou honteuse ou ridicule, il y a beaucoup à parier que non seulement la plupart de ses entours y applaudit, mais l'y porte et l'y confirme. Presque tous les courtisans sont flatteurs, parceque c'est l'intérêt qui les guide et qui les inspire. On le sait; et on ne peut guères espérer que le public se donne la peine d'approfondir avec bien du soin, si parmi ces hommes il ne s'en trouve pas quelques-uns de vertueux: j'en ai vu de tels, et je les ai pris pour modèle. Mais, quand même le public veut bien prendre la peine de trier quelque honnête homme sur cette liste de proscrits, et qu'il lui accorde de l'estime, cela n'em-

pêche pas qu'il ne rejaillisse toujours sur lui quelques éclaboussures du ridicule, du mépris ou de la haine dont leur état est en possession; et c'est ici exclusivement que finissent les justes motifs de la prévention du public, et que commencent ceux qui ont leur source dans la malignité du cœur des hommes.

Les courtisans n'ont point de considération, à moins que le monarque lui-même ne leur en donne, ce qui est fort rare; mais ils obtiennent des égards, et quelquefois même des respects, au prorata de l'échelon sur lequel ils se perchent auprès du trône. La familiarité qu'ils ont, et qu'ils se piquent plus encore d'avoir avec le prince, est une espèce de vernis brillant qui se répand sur toute leur personne; mais ce vernis frivole, on le leur fait payer cher. Ceux qui révèrent dans un courtisan un homme qui vit familièrement avec le roi, sont en même temps envieux de cette espèce d'avantage : car le premier de ces deux sentiments ne saurait aller sans l'autre. Cette envie, qui dans quelques-uns est machinale et qu'ils ne croient pas avoir, expose le malheureux courtisan qui en est l'objet à tous les ridicules que son état fournit. On va souvent jusqu'à lui prêter des tra-

vers et des vices dont il est incapable. C'est assez que quelques-uns de ceux qui vivent ainsi que lui à la cour s'en soient fait soupçonner ; le public attribue trop volontiers à chaque individu les vices généralement communs dans son état. Le marchand est regardé comme un fripon, le militaire comme un ignorant, le financier comme une sangsue, le magistrat comme un pédant, le courtisan comme un homme sans principes, avide, faux, et ne cherchant la faveur qu'à force de bassesses. Ce dernier reproche est le plus difficile à éviter, parcequ'il est fort vague, et qu'à la cour, en mille différentes occasions qui se présentent tous les jours, la politesse, le respect, l'envie de plaire, peuvent s'interpréter malignement comme bassesse et fausseté, sans qu'il soit facile de prouver que ce n'en est pas. Peut-être même, à dire le vrai, y en a-t-il un peu ; mais c'est un vice inhérent à la tournure présente de nos mœurs. Quand nous faisons politesse à un homme déshonoré, à un poltron reconnu, à un homme qui triche au jeu, nous sommes faux, j'en conviens, ou plutôt nous sommes faibles ; et ce n'est pas seulement un vice de la cour, c'est un vice de la nation. On ne s'avise guères de blâmer cette conduite que

dans les courtisans ; et à dire vrai, ce n'est pas tout-à-fait à tort, parceque l'on peut soupçonner que c'est l'intérêt qui la leur fait tenir : aussi doivent-ils être en cela beaucoup plus sur leurs gardes. Mais, avec toutes les attentions imaginables, ils ne sauraient éviter qu'on ne les accuse, qu'on ne les condamne, ou du moins qu'on ne les soupçonne, ce qui est très sensible à un homme véritablement vertueux. Cela vient, comme je l'ai dit, de ce que l'honneur de vivre avec le roi est envié à ceux qui en jouissent par ceux qui n'en jouissent pas. Il y a bien de l'inconséquence à dépriser, à avilir l'état qu'on voudrait partager. J'en conviens : mais on sait que les hommes sont faits de la sorte ; cela s'est vu dans tous les temps, et se voit dans tous les cas.

Les courtisans, dès qu'ils font corps à part comme sous le règne présent, sont et seront toujours en butte à l'envie, par conséquent à la critique et à l'injustice. Ainsi c'est un rôle qu'il est très difficile de jouer, et dont il est très embarrassant d'être chargé. Malheureusement ce sont mille circonstances imprévues et très indépendantes des acteurs, qui distribuent les rôles sur le théâtre du monde.

SECONDE PARTIE.

Il y a des gens qui, par leur état, sont appelés à vivre à la cour ; mais ce n'est pourtant pas une obligation. C'en est une d'y aller, ce n'en est pas une d'y vivre ; et il est bon d'examiner quel parti un homme comme vous doit prendre là-dessus, pour son avantage et celui de sa famille. Il faut poser d'abord comme un principe incontestable, qu'on n'est rien que par le prince, dans un état où le prince est tout, peut tout et fait tout. Mais rien ne nous oblige à vouloir agrandir notre existence ; et un honnête homme qui pense peut fort bien se contenter, quelque nom qu'il porte, de n'être autre chose qu'honnête homme, faisant de son mieux son métier de militaire, et se bornant d'ailleurs à vivre aimé et estimé de ceux qui le connaissent. C'est même le seul genre de vie qu'on puisse conseiller ou choisir quand on est raisonnable, vertueux et modéré. Mais ce genre de vie le plus heureux de tous, reste à savoir si on peut le mener quand on veut et tant que l'on veut. Il serait indécent, par exemple, qu'un colonel ne parût jamais à la cour. Les affaires de son régiment l'y appellent tous les jours, et son devoir est de ne les pas négliger.

Il doit donc connaître le ministre de la guerre, et en être connu ; et il doit aussi connaître les autres ministres à qui il ne se peut pas qu'il n'ait souvent des graces à demander : or c'est ici, sur le pied où est depuis longtemps la cour de France, que se rencontre une difficulté très considérable dans l'exécution du plan d'un homme sensé qui veut se montrer à la cour, mais qui voudrait éviter d'y vivre. Les ministres qui sont les organes du prince et les dépositaires de son autorité, attendant et craignant tout de lui, ne considèrent que ce qui l'entoure ; et la considération qu'ils accordent, ou pour mieux dire, qu'ils n'osent refuser, est toujours proportionnée au degré de proximité, de liaison, de faveur, dans lequel on est avec le prince. De-là vient que les courtisans proprement dits ne laissent pas d'en obtenir quelques graces ; et du moins ils en reçoivent à coup sûr des politesses, des révérences, des offres de service pour l'avenir et pour le présent, des refus accompagnés d'excuses, et pour ainsi dire de justifications. Tout cela non seulement est quelque chose, mais c'est même beaucoup ; et ces puérilités forment un commencement de considération à celui qui les recueille : beaucoup de gens lui portent envie, ce qui est

un grand pas vers la considération ; et les envieux ne sont pas tout-à-fait dans leur tort : car les ministres ont acquis et exercent très bien le droit d'être, sinon avares, du moins fort économes de politesses, cette espèce de fausse monnaie qui coûte si peu, et qui est peut-être celle dont les hommes aiment mieux être payés. Un honnête maréchal de camp qui n'a pour lui qu'une grande naissance et de bons services, restera fort bien deux heures dans l'antichambre du ministre de la guerre, s'il n'est pas des initiés dans la familiarité du roi ; et pendant qu'il sera à attendre pêle-mêle avec les commis des bureaux, il verra s'ouvrir la porte du cabinet à un garçon de la chambre qu'il reconnaîtra pour avoir porté la livrée dans sa maison. Mais si cet homme est de ceux qui entrent dans la société du prince, toutes les portes sont ouvertes pour lui ; le ministre vient le recevoir à celle de son cabinet ; il signe quelques lettres devant lui, sans interrompre la conversation qui est gaie, légère, comme d'un homme qui rencontre son ami ; il passe même à dire quelque nouvelle qui ne signifie rien ; il tâche d'attraper finement quelque connaissance de ce qui s'est dit ou fait la veille dans la société du roi ; il parle très bas, afin qu'on pense

dans l'antichambre, qu'il s'agit des plus intimes confidences; et enfin il reconduit le courtisan, et finit par lui dire un mot à l'oreille, entre les battants de la porte ouverte, afin que cela soit bien vu, et que chacun des assistants fasse ses conjectures sur ce grand événement : car il sait bien qu'il y a peu de gens assez sensés pour en rire ou n'y pas prendre garde. Toutes ces misères ne laissent pas de profiter aux courtisans, tant pour eux que pour leurs amis et leurs protégés, parceque les ministres veulent voir et qu'on voie chez eux les familiers du prince ; ils veulent être bien avec eux ; et en partant de-là, ils font pour eux ce qu'ils ne feraient pas pour d'autres. Ils n'ont pas tort, s'ils aiment leur place : car les courtisans perdent assez aisément les ministres, et les ministres perdent très difficilement les courtisans ; de sorte que ceux-ci, toujours haïs par les ministres, en sont pourtant toujours choyés, accueillis, et plus souvent servis que personne.

Je ne voudrais pas donner par ce discours une idée trop avantageuse de l'état de courtisan, ni du penchant à le prendre. Il faut penser que c'est un état qui ne se prend point : on ne se fait pas courtisan familier du roi, comme on se fait mousquetaire ; c'est une situation qu'il faut, ou ren-

contrer par hasard, ou rechercher avec adresse; et il faut considérer que celui qui travaille pour se faire agréger, trouve tout contre lui. Les courtisans déja en pied, ne songent qu'à resserrer et réduire toujours au plus petit nombre la société du prince. Chacun d'eux voudrait ruiner et écarter tous ceux qui la partagent avec lui; et par conséquent ils sont fort défavorables à tous les candidats. Ceux-ci, trompés à chaque moment par des caresses sans nombre, par des louanges excessives, par les conseils feints d'une amitié zélée, par de fausses confidences, et d'autres semblables ingrédients qui forment la pharmacie de la cour, ne marchent que sur des piéges dont il ne leur est pas facile de s'apercevoir. Il n'y a qu'un moyen de ne pas se perdre dès les premiers pas; et c'est de marcher droit devant soi, sans prendre aucuns chemins de traverse pour arriver plus tôt. L'homme qui, se faisant un système d'intrigue pour arriver à la familiarité du prince, croirait se tirer d'affaire en jouant au plus fin avec ses rivaux, se tromperait bien souvent, courrait grand risque de se ruiner au lieu de s'avancer; et s'il parvenait à son but, ce dont il ne laisse pas d'y avoir des exemples, ce ne pourrait guère être qu'aux dépens de sa réputation. Or,

s'il est vrai que la considération soit proportionnée à la faveur, et s'il est également vrai qu'un honnête homme ne puisse se mettre par adresse à portée d'y parvenir, la situation est embarrassante ; et c'est celle où se trouvent aujourd'hui les gens de qualité. Voici, selon moi, ce qu'ils doivent faire ; et s'ils ne s'en trouvent pas bien, du moins ils ne pourront jamais s'en repentir.

Il faut 1.° qu'ils sachent et s'avouent clairement à eux-mêmes que tant qu'ils ne seront pas du petit cercle intérieur de la cour, ils n'auront aucun crédit réel, et seulement les égards extérieurs qu'on ne peut refuser à leur naissance. Il ne faut point que cela les humilie ; c'est un vice de nos mœurs, et il n'y a point de honte personnelle à être né dans un siècle corrompu. C'est comme si un homme bien fait se trouvait dans un pays où on n'aimât que les bossus : il ne devrait pas être honteux d'être sans bosse ; mais aussi il serait fou si, n'ayant pas cet agrément nécessaire dans un tel pays, il lui passait par la tête d'y être homme à bonnes fortunes. Il faudrait qu'il se tînt modestement tranquille et sans prétention. Telle doit être la conduite d'un homme de qualité qui n'est pas admis dans le sanc-

tuaire du maître. Il faut, 2.° s'il a un emploi, qu'il ne demande que les choses vraiment relatives à cet emploi, et qu'il serait coupable de ne pas demander. S'il n'a point d'emploi, qu'il ne demande rien du tout. Se tenant ainsi à sa place, il ne se fera point craindre et se fera estimer, ce qui est une position très douce. Si, dans cette situation, quelques circonstances imprévues l'attirent dans la société du roi, qu'on le recherche véritablement pour y entrer, alors il ne doit pas le refuser, quelque glissant que soit le terrain sur lequel il va marcher, parceque le devoir d'un honnête homme est de ne rechigner à aucune des peines ou des périls de son état, surtout quand il tient à une famille et qu'il a des enfants qui pourraient lui savoir un jour mauvais gré du pas en arrière qu'il aurait fait. Un homme sensé ne doit jamais s'exposer à entendre dire, Pourquoi n'a-t-il pas été là ? On doit donc, après s'être tenu immobile sur cet objet d'entrer dans la société du prince, se livrer aux circonstances quand elles y portent, et devenir courtisan. Mais on doit l'être comme il convient à un homme qui n'a pas souhaité de le devenir; et dans cette carrière il faut s'attendre à une foule de contrariétés et de dangers dont il est bon de faire le dé-

tail, en indiquant, s'il est possible, quelques moyens pour les surmonter.

TROISIÈME PARTIE.

Toute la science de la cour, je dis la science honnête, parceque je ne parle qu'aux honnêtes gens, consiste à se faire des amis, et à ne se point faire d'ennemis. Malheureusement l'un est fort difficile, et l'autre fort aisé. Rien n'est plus commun à la cour, que de s'y voir haï par des gens à qui on n'a fait et à qui on ne veut faire aucun mal. Ainsi il ne suffit pas de ne faire de tort à personne et de faire honnêteté à tout le monde. Les politesses à la cour sont nécessaires; mais cependant c'est de l'argent perdu, parceque chacun le reçoit comme de la fausse monnoie. Ce serait pourtant pis, si on n'en faisait pas; il faut en faire, et s'attendre qu'on ne vous en saura aucun gré. On peut donc fort bien être haï, quoiqu'on soit poli pour tout le monde; et on peut l'être aussi quoiqu'on ne fasse de mal à personne, parceque la haine en ce pays-là se distribue gratuitement, et sans autre vue que de ruiner celui qu'on hait, chaque courtisan croyant monter un échelon à mesure qu'il précipite un de ses rivaux.

Les courtisans sont comme les moines : ils ne se parlent qu'avec la charité dans la bouche, et ne parlent l'un de l'autre qu'avec l'envie et la malice dans le cœur. Comment donc faire pour éviter la haine et acquérir la bienveillance dans un tel pays ? Cela n'est pas facile. Commençons par tâcher d'écarter les ennemis : je vais en indiquer des moyens qui ont réussi quelquefois. Comme c'est l'intérêt qui occasionne le penchant des courtisans à la haine, et que cet intérêt s'offense et s'alarme de tout ce qu'il rencontre dans son chemin, prenant tous les objets pour des obstacles, il faut éviter avec grand soin de se trouver dans le chemin de personne ; et pour cela il faut ne se mettre dans aucun chemin ; il faut avoir le maintien et le discours d'un homme qui ne pense à rien, qui ne prétend à rien, qui est là parceque le hasard l'y a mené, et qui y reste sans vue et sans projet. Mon intention n'est pas cependant d'ériger un courtisan en automate qui n'ait aucunes idées arrêtées, aucun plan, aucune vue en faisant sa cour ; et je pense encore moins à lui conseiller la fausseté. Je lui propose une conduite délicate qui peut s'allier fort bien avec les projets d'un homme sensé et les principes d'un homme d'honneur. La seule vue qu'un

homme qui a la tête bien faite et le cœur bien placé puisse et doive se proposer en faisant le métier de courtisan, ce n'est pas la faveur du maître, c'est son estime et celle de ceux qui gouvernent sous lui. La faveur même, quand on y parviendrait par hasard, ne doit être considérée que comme les mathématiciens considèrent l'algèbre : ils ne la regardent que comme une clef qui sert à ouvrir la porte des sciences et à en faciliter l'accès. De même la faveur ne doit pas être envisagée comme un but, comme une jouissance, mais comme un chemin qui conduit au but qu'il se faut proposer, à la jouissance qu'il faut desirer ; et ce but, cette jouissance, ce doit être de servir sa patrie, et d'y être considéré et récompensé pour ses services.

J'ai déja fait voir que l'admission dans la familiarité du prince était un moyen de s'attirer de la considération à la cour, et de la part des ministres. Le but du courtisan sage et vertueux doit être de profiter de cette considération pour obtenir par préférence des emplois honorables, soit à la guerre soit dans les affaires, où il puisse servir utilement, et faire connaître ses talents, s'il en a. Qu'il ne se propose pas une autre perspective, et que toute sa manière d'être annonce

qu'il est à la cour, attendant et souhaitant quelque emploi qui l'en fasse sortir, non pas ambitionnant et recherchant les choses qui l'y fixeraient : c'est un excellent moyen pour n'avoir point de rivaux, et par conséquent point d'ennemis parmi les courtisans. On peut même par-là acquérir leur bienveillance, ou du moins en obtenir les marques apparentes ; et ils se portent volontiers à dire du bien d'un tel homme : car enfin il faut quelquefois dire du bien de quelqu'un ; et sur qui faire tomber mieux cette faveur, que sur celui dont le succès ne saurait faire de tort ni même d'ombrage? Il y a plus, et lorsque les courtisans voient qu'un homme songe véritablement à être employé loin de la cour, comme ils désirent autant que lui de voir arriver ce moment, surtout si c'est un homme d'esprit, parcequ'ils craignent qu'il ne se ravise, ils ne manquent pas de préconiser ses talents, et son mérite, et l'utilité dont il sera au service du roi sur la frontière ou dans le pays étranger. L'affaire et l'étude du courtisan sage doivent être de faire naître, d'exciter et d'entretenir cette disposition. Il y pourra réussir, si, comme je l'ai dit, il n'aspire à rien de ce qui le fixerait à la cour, mais à des emplois qui l'en éloigneraient.

A cette recette générale, il faut joindre une

abstinence totale de toute espèce d'intrigue, aussi bien qu'une réserve continuelle dans les discours. La cour n'est qu'un tissu d'intrigues, et il faut une attention singulière pour n'être pas entraîné, même innocemment, dans quelqu'une : car chacun cherche à vous attirer de son côté. L'un vous dit du mal de l'autre, et il faut bien se garder d'y jamais applaudir. Quand on vous dira du mal d'un tel, ce mal fût-il, comme cela arrive souvent, une chose vraie et même constatée, n'ayez jamais d'autre réponse que celle-ci : « Cela « me surprend assez ; je n'ai aucune liaison par- « ticulière avec lui, mais il m'a toujours fait ami- « tié, et je n'ai sujet que de me louer de lui. » Ce thême retourné en autant de façons qu'il se présente d'occasions de l'employer, doit être l'unique canevas de toutes les réponses d'un courtisan sage, en semblable matière ; et il en tirera deux avantages considérables : l'un, que celui au déchirement duquel il aura refusé de concourir, lui en saura gré ; et l'autre, qu'il s'établira par les faits une réputation d'homme sans intrigue et sans malice : d'où il résultera qu'on ne le recherchera plus pour des confidences de malice et d'intrigue, ce qui sera un grand bien pour lui ; car à la cour il est presque aussi dangereux de

recevoir des confidences, que d'en faire. Elles sont presque toujours des piéges qu'on tend, surtout aux nouveaux arrivés, dans la vue de les faire servir d'instrument dans les intrigues qui sont sur le tapis. Indépendamment de cette vue, les anciens courtisans ont, en faisant d'adroites confidences à un novice, la vue générale de le faire parler, d'étudier son caractère, de sonder ses dispositions et ses vues. J'appellerais volontiers cela, chercher intrigue à un homme; comme il n'y a pas encore longtemps c'était l'usage, dans nos régiments d'infanterie, de chercher querelle aux nouveaux venus pour tâter leur courage, et voir de quelle manière ils tiennent leur épée. Or, de même qu'un honnête militaire rebutait les férailleurs par l'accueil qu'il leur faisait, l'honnête courtisan doit dégoûter le confidencieux espionnage des intrigants, par la réserve et l'indifférence avec lesquelles il le reçoit. En se conduisant de la sorte, il évitera beaucoup de panneaux, et se formera même en assez peu de temps une réputation honorable.

Quand il sera arrivé à ce point, il pourra se hasarder quelquefois à demander des graces aux ministres; non pas pour lui, s'il est sage; mais pour d'honnêtes gens qui recourent à lui.

Il faut bien se garder de demander avant d'avoir atteint le degré de consistance qui rend capable d'obtenir ; et on doit être sur cela en garde contre les sentiments naturels du bon cœur et de l'envie d'obliger. Je ne recommanderai pas de ne solliciter que des choses justes, raisonnables, et qui doivent naturellement être accordées ; cela va sans dire : mais je recommande fortement de résister à la tentation de demander les choses les plus faisables, les plus convenables, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à ce point d'être un homme que les ministres croient pouvoir écouter sans honte.

La nécessité de cette réserve me paraît avoir échappé à beaucoup de gens ; et, en ne s'y astreignant pas, on ne peut que s'avilir soi-même par le non-succès de ses démarches, sans être d'aucune utilité à personne. Ainsi on doit mesurer la nature et la quantité des graces qu'on demande, sur la quotité de la considération personnelle qu'on a acquise ; et je crois même sage de rester au dessous, c'est-à-dire, de demander moins qu'on ne se sent de force pour obtenir. Une telle conduite marque de la sagesse, de la modération et de la modestie ; et d'ailleurs, comme on n'a que soi pour juge de ses forces, comme c'est à son propre tribunal qu'on pèse

le degré de considération en vertu duquel on se croit en droit de protéger, il est raisonnable de se défier de la balance, et on doit y supposer toujours quelques grains de faux poids introduits par l'amour-propre. Il faut donc demander avec économie : je le répète peut-être trop souvent, mais c'est que je crois que cela est essentiel; et il ne l'est guère moins, selon moi, de demander avec une certaine tournure qui rend le succès plus probable. Il me semble qu'on se méprend souvent là-dessus. C'est une mode assez établie parmi les gens de la cour, de demander d'un ton léger et en forme de plaisanterie, à peu près comme les gens du bel air font quelquefois des espèces de déclarations ou propositions d'amour qui ne laissent pas d'être écoutées. Ce qui engage à porter quelquefois ce ton frivole dans les affaires où il ne convient nullement, c'est que la vanité du demandeur se croit moins compromise en cas de non succès, quand la proposition de la demande a été faite par forme de plaisanterie. Mais lorsqu'on s'y prend de la sorte on ne réussit guère, et on donne trop beau jeu aux ministres qui sont bien moins embarrassés d'éconduire un homme en le persiflant, que de lui répondre sérieusement.

On n'obtient rien qu'en demandant fort sérieusement. Il faut que toute la contenance, le discours, la manière d'être du demandeur, annoncent et prouvent qu'il sait bien ce qu'il demande et qu'il a raison de le demander. Il faut aussi ne demander qu'à propos, c'est-à-dire, prendre son temps lorsque l'affaire qu'on recommande est revêtue de toutes ses circonstances favorables, et lorsque la personne à qui ressortit l'affaire est non-seulement libre d'engagements contraires, mais aussi lorsqu'elle est en bonne disposition, c'est-à-dire lorsque, par les circonstances actuelles de sa position combinée avec celle du demandeur, il y a sujet de croire que le premier mouvement ne sera pas de refuser. Il faut encore observer que rarement il convient de demander d'abord et en une seule fois la grâce que l'on veut obtenir: il est bon de sonder le terrain et de le préparer. La meilleure terre a besoin de trois labours avant de recevoir la semence qu'on veut y faire germer; et de même qu'un agriculteur intelligent et attentif observe quelle est l'espèce de grain que sa terre porte le mieux, et qu'il s'y conforme, il faut quand on demande une grâce, quand on sollicite une affaire, observer avec

sagacité, parmi toutes les raisons qu'on présente au ministre pour le déterminer, quelle est celle qui paraît lui faire le plus d'impression, pour être en état, dans la suite de la négociation, de tourner tout son système d'instances du côté favorable. Cette attention est essentielle, et sa pratique est une des choses qui contribuent le plus au succès des affaires. Une autre attention qu'il est souverainement important de ne pas négliger, c'est qu'il ne faut jamais, en demandant, se compromettre au point qu'on soit obligé de se fâcher tout-à-fait si on est refusé. C'est une fort sotte chose que d'être brouillé avec un homme en place, par la raison qu'il aura eu peu d'égards à notre prière. Cela affiche deux choses ; l'une, que notre crédit a échoué auprès de lui ; l'autre, que nous sommes moins à portée que jamais d'avoir du crédit auprès de lui ; et ces deux choses constatées font une grande brèche à la considération toujours précaire d'un courtisan. Il y a pourtant un cas où il est à propos de se brouiller tout-à-fait avec un ministre, quelque accrédité qu'il soit ; et c'est lorsqu'il sera coupable vis-à-vis de nous, de procédés ou de discours injurieux pour notre personne, pour celle de nos parents ou pour celle de nos amis. Mais ce ne doit jamais

être pour la simple cause d'une ou même plusieurs graces refusées. Les graces sont libres : celui à qui on les demande est en plein droit de les refuser ; mais les procédés ne le sont pas; ils sont liés aux lois immuables de l'honnêteté ; et voilà pourquoi, lorsqu'il y a quelque manquement de ce genre par rapport à nous, ou par rapport à nos parents et à nos amis qui sont d'autres nous-mêmes, il convient d'en marquer du ressentiment. On manquerait soi-même aux lois de l'honneur si on ne le faisait pas: ce serait ou fausseté, ou bassesse, ou prévarication, et peut-être tous les trois ensemble. Il y a donc quelques cas où il est à propos de rompre avec tel ou tel ministre, et alors il faut rompre avec hauteur et avec sagesse tout à la fois: avec hauteur vis-à-vis de la personne qui nous a insultés, en l'avertissant tête à tête de la rupture et de ses motifs : avec sagesse vis-à-vis du public, en ce qu'il convient de ne former aucune plainte, et de ne pas faire soupçonner que notre mécontentement nous puisse conduire à intriguer contre celui qui en est l'objet. Si on est courtisan assez intime, si on a assez d'accès auprès du roi pour pouvoir lui parler librement, on peut fort bien lui faire confidence de la rupture et du procédé qui l'a rendue néces-

saire ; ajoutant que c'est une confidence qu'on ne fait qu'à lui, et parcequ'on croit devoir, par respect et par attachement pour sa personne, lui rendre compte de la nécessité fâcheuse où on se trouve de rompre tout commerce avec un homme en qui, d'ailleurs, on honorera toujours l'avantage qu'il a de servir sa majesté et de participer à sa confiance. Il y a de la noblesse et de la dignité dans cette conduite ; mais il faut bien prendre garde que ce ne soit pas l'amour-propre et la vanité qui nous l'inspirent. Il faut juger rigoureusement sa position, et ne se hasarder à confier ses affaires au roi que lorsque, soit par mérite et services personnels, soit même simplement par habitude, ce qui est peut-être auprès des princes le plus fort de tous les liens, on est devenu dans sa cour un objet assez considérable pour attirer de sa part une attention d'intérêt ou de curiosité. Quand on est en cet état, il est bon de sentir ses forces et d'en faire usage ; mais rien n'est si sot ni si dangereux que d'en présumer. Ce fou d'Athènes qui se croyait propriétaire de tous les vaisseaux du Pirée, n'était pas plus fou ni plus digne de risée qu'un homme qui se croit un mérite qu'il n'a pas, une réputation, un crédit qu'il n'a pas. Il faut se juger soi-même, et

cela n'est pas difficile ; nous avons toutes les pièces du procès sous la main. La vanité est adroite à produire de faux titres ; mais un esprit droit et une tête bien faite savent aisément, sinon éteindre la vanité, démêler du moins et réprimer ses artifices.

Les ministres ne sont pas toujours les seuls à qui on soit dans le cas d'avoir des graces à demander. Les rois placent leur confiance comme il leur plaît, et quelquefois ils la placent dans une femme. Cette femme alors n'est pas ministre, mais elle est plus que ceux qui le sont ; et spécialement elle a dans son partage le département des graces. Cette femme quelle qu'elle puisse être, soit la reine, soit une princesse du sang, soit la maîtresse du roi, oblige les courtisans à peu près aux mêmes égards pour elle, quoique, selon la différence des états que je viens de nommer, les hommages extérieurs et le respect intérieur ne soient pas les mêmes. Dès que cette femme est le canal des graces, c'est à elle qu'il faut s'adresser pour les obtenir, et il est bon d'examiner comment il faut se conduire en ce cas qui n'est pas trop rare.

Les femmes qui se mêlent d'affaires, aiment qu'on traite vis-à-vis d'elles comme on traiterait

vis-à-vis du ministre le plus grave et le plus consommé. Il serait mal-adroit d'avoir l'air de craindre de fatiguer leur attention, et de vouloir leur épargner des détails trop secs ou trop compliqués. Il semblerait par-là qu'on se défiât de leur capacité, et qu'on voulût les faire souvenir qu'elles sont femmes. Il faut donc bien se garder de prendre avec elles le ton léger, de quelque galanterie qu'on l'accompagne. Il faut leur parler aussi sérieusement qu'à un chancelier, et leur mettre sous les yeux toutes les circonstances de l'affaire dont on leur parle, observant avec soin de ne jamais avoir l'air de ménager leur attention; quoique, à vrai dire, il soit bon de la ménager sans que cela paraisse. Il est essentiel de ne pas les ennuyer, de ne pas leur paraître pesant. Il n'est pas moins essentiel de leur paraître solide quand on parle affaire : on leur donne par-là bonne opinion de soi; et ce qui est encore plus utile, on leur donne bonne opinion d'elles-mêmes. Nous ne sommes jamais disposés plus favorablement qu'en faveur de ceux qui nous rendent contents de nous, qui nous rehaussent dans notre propre estime. La moindre étude du cœur humain fait sentir cette vérité; et c'est probablement cette observation si aisée à faire, qui a donné naissance à la flatterie.

On est accoutumé à flatter les femmes: c'est un moyen de leur plaire que les hommes les plus honnêtes se permettent. Je ne suis pas assez sévère pour proscrire entièrement cet usage dans le commerce ordinaire du monde; mais quand une femme est devenue un ministre, quand elle est la dispensatrice du bien et du mal dans une cour, elle perd tous ses droits naturels à la flatterie, qui tiendrait alors à la bassesse. Le grand écueil de la vie des courtisans c'est l'apparence de la bassesse, et cet écueil n'est nulle part aussi dangereux qu'autour de la favorite du roi. C'est donc là qu'on doit s'interdire tout ce qui pourrait s'interpréter comme bassesse, et par conséquent toute flatterie. Mais il est permis de chercher à plaire; il est permis de se rendre aimable, et même intéressant. La position qu'on doit rechercher et se procurer si l'on peut auprès de la maîtresse du roi, c'est celle ci: que cette femme se dise intérieurement, Si le roi n'était pas amoureux de moi, je voudrais que cet homme-là le fût. Je ne conseille pas à un courtisan d'aller plus loin, et je ne voudrais pas qu'il rendit amoureuse de lui la maîtresse du roi. Je ne serais pas si difficile avec un ministre s'il me demandait conseil, et voici les rai-

sons de cette différence. Le ministère n'est pas un état permanent; c'est un état passager et précaire, un état forcé pour ainsi dire, une espèce de fièvre qui survient à un homme; et dans cet état d'existence exaltée, il n'a à songer qu'à rendre sa situation la plus brillante qu'il est possible. Il est en place; il doit s'attendre à en sortir, comme on s'attend à mourir parcequ'on est né. Peu lui importe par quel chemin il en sortira, comme peu importe à tous les hommes de quelle maladie ils doivent mourir; mais, en attendant le jour fatal, il importe à tous les hommes de passer leur vie d'une manière heureuse; et de même il importe au ministre d'embellir autant qu'il se peut sa vie ministérielle. Dans une telle vie, il faut écarter toute idée de sécurité, de permanence; ce serait chercher la pierre philosophale. Il faut se considérer comme dévoué à une fin plus ou moins prompte, plus ou moins tragique. Il faut s'étourdir sur cet objet, fermer les yeux sur l'avenir, et ne regarder que le présent. Or, le présent d'un ministre, c'est son pouvoir, son crédit, son influence générale, et la considération qui en résulte. Les faveurs de la maîtresse du roi, et conséquemment la confiance et l'abandon qui résultent des faveurs d'une femme,

peuvent être d'un grand secours pour arriver à toutes ces choses qui sont le but du ministre. Ainsi il peut fort bien entrer dans son plan, de cheminer par cette voie ; mais elle ne saurait convenir à un courtisan, parceque son état étant un état permanent, il doit songer à le rendre solide plutôt qu'éclatant ; il doit veiller à sa sécurité, et ne pas se mettre de gaieté de cœur dans une position critique et dangereuse.

D'ailleurs, si la maîtresse du roi est une femme honnête, à cela près de son intrigue avec le roi, un honnête courtisan doit s'abstenir, par scrupule pour elle, de travailler à la séduire : si c'est une femme vile et malhonnête à tous égards, il doit s'en abstenir par scrupule pour lui. Le ministre qui est dans une situation forcée, peut n'y pas regarder de si près. C'est un danseur sur la corde, qui saisit le premier objet venu pour lui servir de contrepoids, sans examiner quelle en est la matière : il suffit que cela lui serve à sauter le plus haut et à tomber le plus tard qu'il pourra. Mais le courtisan marche terre à terre ; il n'a pas besoin de secours étranger, et il lui suffit de marcher droit et avec précaution. Ainsi, que les ministres fassent à cet égard ce qu'ils jugeront à propos, mais que les courtisans ne se

permettent pas d'intrigue de galanterie avec la maîtresse du roi.

Nous venons de remarquer que les maîtresses des rois peuvent être de différentes espèces ; elles peuvent être aussi de différents caractères. Elles peuvent être bien nées, bonnes, bienfaisantes, bien intentionnées, ayant de la raison, des lumières, de l'honnêteté : elles peuvent n'avoir rien de tout cela, être viles et méchantes ; et ces deux cas très-différents demandent une conduite différente de la part du courtisan. Quelque peu estimable que puisse être une femme, dès que le roi vit avec elle, il faut la voir ou se retirer de la cour ; j'entends de la cour intérieure, de la société du prince. Ce dernier parti n'est pas sans quelques inconvénients ; mais il a deux avantages inestimables : celui de recouvrer la liberté, et celui de se trouver hors d'embarras vis-à-vis de l'idole méprisée. Au reste, ce parti ne doit se prendre qu'avec des ménagements ; il faut employer des prétextes de santé, d'affaires, de voyages ; enfin il faut découdre et non pas déchirer. Le courtisan honnête et éclairé trouvera aisément les moyens de se tirer de ce pas délicat, sans manquer au roi et sans se manquer à lui-même.

Si au contraire il prend le parti de rester à la cour, qu'il sache sans fausseté et sans bassesse rendre à l'idole tous les respects extérieurs qui sont dus à l'autel où il est placé; mais qu'il n'adresse à une divinité vile que des hommages et de l'encens, non des vœux ni des prières; qu'il ne lui demande rien pour sa fortune, qu'il n'obtienne point de graces par son canal.

Il n'en est pas de même dans le cas où la maîtresse du roi se trouve être une femme raisonnable et honnête. On peut se lier avec une telle femme, on peut accepter son amitié sans en rougir, on peut même accepter ses bons offices; mais il faut tâcher de les rechercher plutôt pour autrui que pour soi-même. Nul inconvénient à être solliciteur auprès d'elle en faveur de ceux qui n'y ont pas naturellement d'accès, ou qui croient avoir encore besoin de notre secours; mais quant à soi-même il y faut plus de réserve. Je ne conseillerai à personne de faire une grande fortune, de se procurer des faveurs d'éclat par la protection d'une maîtresse. J'ai déja dit qu'un courtisan honnête ne doit jamais demander que deux choses, d'être employé à servir l'état, et ensuite d'être récompensé pour l'avoir bien servi; mais, même en

ne demandant que cela, il faut être fort circonspect à se servir de la maîtresse pour l'obtenir. Moins les voies sont régulières, moins il convient de les employer, parceque de l'irrégularité du moyen il rejaillit toujours dans l'opinion publique, quelque petite tache sur celui qui s'en sert. Lorsqu'un prince éclairé et accrédité dans l'opinion de ses peuples fait à quelqu'un une grace extraordinaire, le public est porté à croire qu'elle était méritée, et elle augmente la réputation de celui qui la reçoit. Si le roi de Prusse, ou le prince son frère, donnaient le commandement d'une armée à un bas officier, tout le monde jugerait que cet homme a de grands talens aperçus par le prince connaisseur, et le nouveau général jouirait du suffrage public. Mais quand le duc de Wurtemberg donne une charge dans sa cour à la recommandation d'une danseuse, le prince, la maîtresse et le favori n'ont qu'un ridicule de plus. C'est qu'il suffit qu'une grace s'accorde par une voie indirecte et oblique, pour qu'on l'attribue à l'intrigue: alors on la regarde comme le prix de l'adulation, de la bassesse, d'un dévouement servile et honteux. Je conseille donc à tout courtisan noble et honnête de s'abstenir, autant

qu'il le pourra, d'employer pour son propre avantage le crédit d'une maîtresse; et s'il se trouve obligé quelquefois de l'employer pour ne pas la choquer elle-même, ce qui peut fort bien arriver, je crois qu'il doit se borner à n'en faire usage que pour des choses ou de justice rigoureuse, ou du moins de convenance évidente et universellement reconnue. Avec cette marche il fera peut-être une moindre fortune, mais il se fera une meilleure réputation; et il n'y a pas à balancer entre ces deux objets.

Supposons à présent que la personne en crédit auprès du roi ne soit pas sa maîtresse: car ce peut être un favori, ce peut être un confesseur, ce peut être un domestique, ce peut être la reine. On a vu des exemples de tout cela dans les différentes monarchies de l'Europe, et ce qui est arrivé dans un temps ou dans un lieu, peut arriver encore dans d'autres. Dans toutes les hypothèses que je viens d'énoncer, je vois toujours la même conduite à suivre. Tous ces canaux sont irréguliers quant à l'administration, et par conséquent il faut passer par eux le moins possible pour éviter le coup-d'œil de l'intrigue; et il faut se renfermer scrupuleusement, pour les graces qu'on se procure par de tels canaux,

dans le cercle étroit des choses de justice exacte ou de convenance reconnue.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'il y a différentes manières de se comporter avec ces différentes personnes, selon leur caractère, et surtout selon leur bonne ou mauvaise renommé. Cela n'a pas besoin de détail, et un seul exemple suffira pour éclaircir entièrement ce point essentiel. La reine Blanche, mère de S. Louis, avait un grand ascendant sur l'esprit de son fils. La reine Catherine de Médicis était toute-puissante sur les rois ses enfants. L'influence, le crédit, le pouvoir de ces deux princesses, ont été les mêmes; mais leur caractère et leur réputation différaient beaucoup, et par conséquent la conduite ne devait pas être la même auprès de toutes les deux. On pouvait être honoré des bienfaits de la reine Blanche, on devait rougir d'être l'obligé de Catherine. Cette observation sur le caractère des personnes est aisée à faire: car il n'y a qu'à consulter la voix publique; elle indiquera très juste ce qu'on doit penser des gens à qui on a affaire, et de quelle manière il faut se conduire auprès d'eux.

Après avoir détaillé quelle doit être la conduite du courtisan honnête avec ses égaux ou

ses rivaux, avec les ministres, et avec les personnes en premier crédit ou les favoris de quelque rang et de quelque espèce qu'ils soient, il ne reste plus qu'à examiner quelle doit être sa conduite auprès du roi lui-même; et ce point n'est pas bien difficile à traiter, après tout ce qui a été dit sur les autres.

L'honnête courtisan n'est dans la société privée du prince, que parce qu'il y a été attiré par quelques avances, ou conduit par le hasard: il ne souhaite ni charges ni faveur; il ne veut se mêler dans aucune intrigue; il ne veut influer, dominer sur rien ni sur personne; il veut conserver l'indépendance de son ame au milieu des chaînes de la cour. Voilà la situation où je l'envisage, parcequ'il me semble que c'est la seule convenable à un homme qui a des principes et de l'élévation dans le caractère. Il est bien aisé de voir quelle conduite auprès du roi doit s'assortir à une pareille manière d'être.

Du respect, de la complaisance, du dévouement, voilà ce qu'un courtisan doit à son roi; mais que tout cela soit noble et honnête: que le respect soit sans avilissement, la complaisance sans flatterie, le dévouement sans servilité. Les rois devraient croire qu'on leur manque lorsqu'on

s'avilit devant eux ; ils devraient croire qu'on les outrage lorsqu'on les flatte. Ils ne sont pas toujours dans ces principes, mais il faut se conduire avec eux comme s'ils en étaient pénétrés.

Le système des valets intrigants, c'est d'étudier le faible de leurs maîtres, de démêler leurs penchants vicieux pour y applaudir, et de s'innuer par-là dans une confiance utile à leurs fins cachées. Mais le courtisan n'est pas un valet ; le courtisan honnête n'est point intrigant, et n'a point de fins cachées. Ainsi, loin de lui tout ce qui ressemblerait à l'allure de valet intrigant. S'il pouvait redresser les penchants vicieux du roi, s'il pouvait lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses, il ne devrait rien épargner pour y parvenir. Mais les moyens lui manquent pour travailler à ce grand œuvre, et il n'est pas de son devoir d'aller jusques là. L'amitié seule et l'égalité donnent aux hommes le droit de s'attaquer personnellement sur leurs défauts. Un courtisan n'est pas dans une pareille position à l'égard du roi ; mais, si par hasard le prince vous y mettait par une vraie confiance, une vraie amitié, une vraie ouverture de cœur, ne manquez pas d'en profiter pour lui dire ses vérités. Il y aura peut-être du danger ; mais quel danger ? Celui de

tomber dans la disgrace, de perdre la familiarité du prince. Il y en aurait un autre bien plus grand à mentir; celui de vous déshonorer à vos propres yeux; de manquer par une honteuse pusillanimité, l'occasion de faire du bien à des millions d'hommes: car, quand on corrige les rois d'un défaut, on sert l'humanité entière. Mais, quelque beau que soit ce point de vue, attendez dans un silence respectueux, que le roi lui-même vous consulte et vous interroge sur son propre caractère et sur ses défauts. S'il ne vous met jamais à portée et dans la nécessité de lui en parler, que votre silence soit éternel; que ses défauts soient un secret, non seulement de vous à lui, mais de vous vis-à-vis de tout le monde. Connaissez-les pourtant; mais sachez les taire par bienséance, comme vous saurez, par prudence, vous garantir de leurs effets; et comme vous saurez, par honnêteté, n'y jamais applaudir avec une coupable adulation.

Nous venons d'observer qu'il y a quelquefois dans les cours, un ou plusieurs de ces êtres qu'on appelle favoris. Nous avons vu quelle conduite est bonne à tenir avec eux. Il est à propos de voir aussi quelle conduite on doit tenir à l'égard du roi, lorsqu'on est soi-même au nombre des fa-

voris. Il faut remarquer d'abord que leur état varie suivant le caractère des rois. Un favori n'est quelquefois qu'un courtisan à qui le prince accorde plus de familiarité qu'aux autres ; et d'autres fois c'est un homme à qui le prince abandonne sa confiance. Dans le premier cas, ce n'est qu'un courtisan renforcé, et il n'a presque rien à ajouter aux règles posées ci-dessus : il doit seulement veiller scrupuleusement à empêcher qu'on ne lui suppose un crédit qu'il n'a pas. La vanité fait souvent faire tout le contraire ; mais le courtisan sage et honnête qui est devenu favori, sentira combien il est important pour sa tranquillité et pour sa réputation, de ne se rendre responsable de rien au tribunal de l'opinion publique. Il y aura bien de la peine, avec toute la réserve et la modestie imaginables. Car, dès qu'un roi marque de la prédilection à un homme, on veut regarder cet homme comme un saint qu'il faut invoquer, et dont l'intercession doit être fort efficace : on veut croire qu'il dirige le prince dans tous ses goûts, et qu'il le conseille dans toutes ses démarches. Ainsi cet état de favori sans crédit, est l'état du monde le plus embarrassant et le plus onéreux. Le seul moyen d'alléger ce lourd fardeau, c'est de déclarer en toute occasion avec

simplicité, et de prouver avec évidence par sa conduite, qu'on n'entre dans aucune affaire, et qu'on n'a aucune espèce d'influence. La bonne manière de le prouver, c'est effectivement de ne se mêler de rien; de se refuser constamment à tout ce qui a l'apparence d'affaire ou d'intrigue; et en même temps de ne demander, de n'obtenir pour soi ni pour les siens; rien qui ne soit dans le cours ordinaire des choses, rien qu'on n'eût dû demander et obtenir à des titres légitimes, quand on n'aurait pas été en faveur. Avec cette circonspection toujours soutenue, on jouira de la petite espèce de considération dont une pareille situation est susceptible, et on se sauvera des inconvénients qu'elle pourrait entraîner. Ce n'est pas une peinture idéale que je viens de faire: j'ai vu le feu C. de Coigny.

Dans le second cas, c'est-à-dire, dans la supposition que le courtisan favori possède la confiance du roi, et jouisse d'un véritable ascendant sur ses opinions, il a plus de précautions à prendre, plus d'observations à faire, plus d'objets à considérer.

D'abord nul doute que le favori, s'il est sage et honnête, ne doit jamais s'immiscer de lui-même dans les confidences, dans les consul-

tations du prince; il doit les attendre et non les provoquer, sans quoi ce serait jouer le rôle d'un intrigant. Mais ce qui mérite un grand examen, c'est le cas rare, mais possible, où le favori serait consulté par le roi et pressé de lui donner son avis. La circonstance est délicate, et il est bon de reprendre les choses d'un peu loin pour bien éclaircir cette matière.

Dans un état où le prince aurait un conseil public et national, composé d'administrateurs avoués de la nation et responsables à elle de leur administration, ce serait un principe indubitable, qu'un favori qui ne serait point membre de ce conseil n'aurait aucun droit de s'immiscer dans les affaires d'état, et se rendrait coupable s'il y participait par des conseils secrets, même lorsqu'il y serait invité par le prince. Mais, dans les états comme le nôtre, où la formation d'un conseil et le choix des conseillers qui y entrent, sont l'ouvrage de la volonté arbitraire et momentanée du monarque, cette volonté qui n'est liée par rien, qui n'est comptable de rien, autorise et peut-être même oblige le favori, comme tout autre individu quelconque, à donner conseil au prince, lorsque celui-ci s'avise de le demander. Cependant, quoique dans un pareil gou-

vernement le ministère n'ait point l'attache de la nation, quoique les ministres ne soient revêtus d'aucun caractère indépendant de la fantaisie du prince, et quoiqu'ils n'aient à l'administration aucun droit que le prince ne puisse communiquer quand il lui plaît et à qui il lui plaît, par un pur acte de volonté ou de caprice, il est pourtant vrai que quand le prince forme un conseil, un ministère, quand il nomme publiquement les hommes qui le composent, il confère à ces hommes une espèce de caractère légal; il les montre à la nation comme ceux dont le travail et les lumières doivent l'aider dans son administration; il invite la nation à avoir confiance dans leur travail et dans leurs lumières. Cela est nécessaire pour la sécurité publique; il faut que le public sache sur qui il doit se reposer, entre quelles mains est remise la fortune de l'état, à quelles personnes il doit de la considération et de la reconnaissance quand les affaires sont bien conduites, du mépris et du blâme quand elles le sont mal. Sans cela la nation toujours incertaine, toujours inquiète, toujours agitée, serait toujours mécontente, factieuse et prête à produire des troubles. On prévient cet état dangereux par l'espèce d'authenticité, par la publi-

cité qu'on donne, non pas aux démarches, mais aux emplois du ministère, par la fixation publique du nombre des places, par la distribution publique de leurs départements, par la permanence plus ou moins longue, mais toujours publique, des ministres dans leurs emplois. Il résulte delà, que le devoir des ministres est de donner leurs conseils au prince en toute occasion. Le prince le veut, la nation s'y attend; le public, vrai juge des opérations et de ceux qui les font, garde aux ministres son estime ou son mépris, son amour ou sa haine, selon les effets sensibles de leur conduite: tout est dans l'ordre, autant que les choses peuvent y être dans un pareil gouvernement. Mais tout n'y serait pas, si chaque individu, chaque particulier, sans être avoué publiquement par le roi, sans être connu publiquement par la nation, s'ingérait à diriger furtivement l'administration par des conseils clandestins. Voilà, je crois, les vrais principes en cette matière: appliquons-les à la conduite qu'un favori doit tenir lorsque le roi le consulte sur son administration.

Nous venons de voir que le bon ordre exige publicité, non pas dans les conseils, mais dans le choix des conseillers; et le favori n'est cer-

tainement pas un conseiller public. Nous avons vu d'un autre côté que dans notre gouvernement où la confiance du prince est entièrement libre à tous les moments, aucun individu n'est en droit de refuser ses lumières au roi qui les lui demande; et le favori est dans ce cas comme tout autre sujet. Il faut remarquer en même temps, que les ministres n'aiment ni les avis de traverse ni ceux qui les donnent; et qu'ainsi il est fort difficile d'en donner au roi sans se compromettre avec eux, et sans s'exposer à leur persécution. De toutes ces vérités combinées, il résulte une situation délicate et embarrassante pour un favori sage et honnête qui veut n'avoir rien à se reprocher, qui veut accorder son devoir de citoyen avec son métier de courtisan. Il a besoin tout à-la-fois dans un pareil cas, de circonspection, de courage et d'adresse : de circonspection, pour prendre un parti mesuré; de courage, pour s'expliquer franchement avec le roi; d'adresse, pour que l'explication soit tournée de manière à ne le pas choquer. Le parti à prendre, c'est de ne donner aucun conseil verbal, mais seulement par écrit, en forme de mémoire demandé par le roi. L'objet de l'explication, c'est de déclarer au roi les motifs de cette conduite : le ton de l'explication

doit être un ton de vérité, de simplicité, d'intérêt pour le bien de la chose, d'attachement pour la personne du roi. Si je me trouvais dans cette position critique, si le roi s'ouvrait à moi sur une matière d'état, et me pressait de lui en dire mon avis, je n'hésiterais pas à lui répondre que je sens, comme je le dois, tout le prix de la confiance dont il m'honore.

« Mais, sire, ajouterais-je, V. M. doit savoir que « les conseils clandestins sont toujours odieux : ils « le sont légitimement à deux titres; première- « ment, parceque ceux qui les donnent, n'étant « point du nombre des personnes avouées par vous « et connues du public pour coopérantes à l'ad- « ministration, on présume, comme il est vrai, « qu'ils ne sont pas assez au fait des affaires pour « les bien diriger ; secondement, parceque les « conseils secrets n'ayant point de contradicteurs, « et n'arrivant à V. M. que par le canal de l'ami- « tié, si j'ose me servir de ce terme, ils sont tou- « jours soupçonnables des effets de la séduction. « Un conseil verbal et donné en conversation « ne laissant point de trace fixe et réelle, est su- « jet par cela même à toutes les interprétations « défavorables; ce qui ne peut être que nuisible « et à celui qui le donne et à celui qui le reçoit.

« Ma réputation m'est chère, sire; la vôtre ne « me l'est pas moins. Je dois me garantir du soup- « çon d'intrigue et d'ambition; je dois craindre « pour vous le soupçon de séduction et de fai- « blesse. Vous me demandez mon avis : je suis « prêt à vous le donner; mais je supplie V. M. « de trouver bon que ce soit par écrit, en forme « de mémoire que V. M. pourra faire examiner « et discuter dans son conseil; et je la supplie « encore de m'honorer d'une lettre dans laquelle « elle m'ordonnera de lui dresser le mémoire en « question. Cette lettre, sire, sera une légitime « autorisation qui rendra ma démarche irrépro- « chable à mes propres yeux, et mon avis ré- « digé par écrit réunira deux conditions néces- « saires; l'une, de pouvoir être contredit et dé- « battu; l'autre, de demeurer entre mes mains, « comme dans celles de V. M. un témoin fidèle, « un monument inaltérable de mon zèle pour « votre service. »

Voilà ce que je dirais au roi, et voilà le parti que je conseille à tout courtisan en pareil cas. Ce parti ne peut tourner que de quatre manières, et les voici.

Ou le roi consentira à ce qu'on lui propose, c'est-à-dire, à écrire la lettre et à recevoir le

mémoire; ou, peut-être importuné d'une forme trop régulière à sa fantaisie, il se refusera à cet arrangement et se passera du conseil de son favori; ou bien il s'avisera, par diverses réflexions assez naturelles, d'introduire dans son ministère ce courtisan qu'il croit être de bon conseil; ou enfin, déterminé par d'autres réflexions toutes contraires, il se dégoûtera de son favori, lui retirera sa confiance et l'écartera de son intimité.

Dans le premier cas, on a le plein succès de ce qu'on desirait : dans le second cas, on a du succès encore, puisqu'on se trouve allégé du fardeau dont on était embarassé : dans le troisième cas, on a un succès apparent qu'on appréciera comme on voudra, et dont le prix varie suivant la nature des choses et celle des personnes; mais dans ce cas où le favori devient ministre il change d'état; il n'est plus courtisan, il ne doit plus l'être, et par conséquent il entre dans une nouvelle carrière dont notre objet n'est pas de parler ici : enfin, dans le quatrième cas, il lui arrive ce qu'on appelle une disgrace, mais une disgrace qui lui laisse son honneur tout entier, sa réputation intacte, et sa propre conscience satisfaite. Ainsi il ne peut jamais se repentir de sa démarche, puisque des quatre chances

trois sont pour son intérêt, et toutes quatre pour son honneur. Ajoutons que la dernière est aussi pour son repos et pour sa liberté; ce qui mérite bien d'entrer en ligne de compte. En supposant que la fortune lui réserve cette chance, celle de la disgrace; s'il en est affligé, humilié, mécontent, il n'est pas l'homme dont j'entends parler et à qui je veux parler : il n'est qu'un courtisan à la douzaine, et je le laisse pour ce qu'il vaut. Dieu me garde de penser que le courtisan tel que je l'ai peint dans ces réflexions, soit un être imaginaire! On en a vu sans doute, et on en verra dans tous les temps, surtout dans ceux où la vertu et la raison sont en honneur auprès du trône. De tels courtisans n'ont pas besoin qu'on leur enseigne comment ils doivent se conduire lorsqu'ils perdent la faveur ou l'intimité du prince. Ils sentiront de reste qu'on fait toujours un bon marché quand on quitte des chaînes, quelque dorées qu'elles soient; ils sentiront combien il est doux et heureux de sortir de la cour avec autant d'honneur qu'on y est entré, et par conséquent avec bien plus de mérite; ils iront même jusqu'à sentir que le jour qui leur rend la liberté d'une manière honorable, est le plus beau jour de leur vie. Mais en même temps ils auront la

sagesse de renfermer ce sentiment dans leur cœur. Ce sera un mystère entre eux et leurs amis intimes. Ils sauront qu'il n'est pas moins plat de se vanter d'une disgrace que de s'en affliger : ils sauront qu'un courtisan sage et honnête doit observer un silence religieux sur les fautes, sur les caprices du roi, surtout lorsqu'il y est intéressé lui-même : ils sauront se réduire au genre de vie convenable à leur situation ; et ils se fixeront à une espèce de retraite, surtout dans les commencements, ne fût-ce que pour échapper à l'importunité des condoléances sincères ou fausses, qui sont toujours embarrassantes lorsqu'on ne veut ni se plaindre ni se réjouir. Enfin ils croiront avoir fait un rêve : ils oublieront la cour, et se rappelleront seulement quelquefois avec plaisir, dans un cercle étroit d'amis sûrs et choisis, la première vérité établie dans ce discours : c'est-à-dire, que de tous les états de la vie humaine, l'état de courtisan est sans contredit le moins heureux.

QUATRE DIALOGUES

ENTRE

DES ANCIENS

ET

DES MODERNES.

CICÉRON ET FONTENELLE.
ALCIBIADE ET LE DUC DE GUISE (HENRI.)
PLINE LE JEUNE ET MADAME DE SÉVIGNÉ.
PÉRICLÈS ET LE CARDINAL MAZARIN.

1746.

I.er DIALOGUE.

CICÉRON ET FONTENELLE.

CICÉRON.

Vous étiez sur la terre, à ce qu'on m'a dit, un peu ennemi des anciens; et si vous n'avez pas crié bien haut contre eux, c'est à la douceur de votre caractère, et non pas à la justice que vous leur rendiez, qu'ils en ont l'obligation.

FONTENELLE.

Vous dites vrai. J'ai toute ma vie souhaité de plaire, et craint d'avoir des ennemis; cela m'a fait mettre beaucoup de modération dans ma conduite à votre égard; et je vous avouerai franchement que sans cela j'aurais bien pu vous jouer le même tour que Lucien joua aux dieux de son pays.

CICÉRON.

Il fit voir que ce n'avaient été que des hommes: vous auriez apparemment démontré que nous n'étions que des sots.

FONTENELLE.

Je ne dis pas cela: je n'aurais pas été plus loin que Lucien; j'aurais démontré que vous étiez

des hommes, de grands hommes à la vérité, mais enfin des hommes ; et puis j'aurais eu la hardiesse de donner pour devise à mes contemporains cet excellent mot de Térence : *Homo sum, humani nil a me alienum puto.*

CICÉRON.

Vous me charmez. Quoi ! c'est là ce qu'on appelle nous mépriser ?

FONTENELLE.

Vraiment je me suis bien gardé d'oser dire cela tout haut. C'étaient mes mystères, et on n'y était initié qu'à bonnes enseignes. Vous pouvez compter qu'il n'y avait pas plus de danger dans Athènes à professer l'athéisme, qu'il n'y en avait de mon temps dans Paris à trouver quelqu'une de vos périodes trop longues.

CICÉRON.

Je vous avoue que je ne croyais pas avoir fait une si belle fortune. Et que dit-on d'Hortensius ?

FONTENELLE.

On ne l'admire pas, mais on le regrette ; ses harangues sont perdues. Est-ce que vous en seriez fâché ?

CICÉRON.

Vous croyez peut-être que j'en suis fort aise ? Non. J'aime la gloire, mais je ne suis pas en-

vieux; et vous qui êtes véritablement philosophe, vous devez savoir que l'envie marche bien avec l'intérêt, avec l'ambition, mais non pas avec l'amour de la gloire.

FONTENELLE.

Cela est vrai; parceque celui-ci ne marche guère sans la vanité, avec laquelle on est toujours si plein de soi qu'on n'a pas le temps de songer aux autres.

CICÉRON.

Vous avez raison; mais à tout prendre, la vanité n'est-elle pas un bon meuble? Les hommes ne peuvent guère être heureux que par illusion; et la vanité les mène volontiers au bonheur, parceque c'est une illusion universelle et permanente. Il faut convenir qu'elle a quelquefois de fâcheux moments à passer. Par exemple, pour nous autres beaux-esprits, la critique est une chose bien affligeante.

FONTENELLE.

Je ne saurais vous dire ce que j'en ai souffert; je l'ai caché dans le monde autant que j'ai pu. Je n'ai jamais écrit contre personne; je ne me suis pas même défendu contre les attaques que j'ai essuyées; je louais tout, afin que tous me louassent; j'affectais sur la critique une indiffé-

rence philosophique, et j'étais du moins assez philosophe pour ne jamais manquer à mon système. Mais dans le fond, j'étais enragé quand on n'était pas de mon avis. Je ne sais rien de si piquant, que de voir raisonner juste contre soi des gens qui ont la moitié moins d'esprit.

CICÉRON.

J'ai senti cela mille fois en ma vie, et ce sentiment m'a souvent fait faire de grandes fautes; car je n'aurais jamais suivi le parti de Pompée, si César n'avait été entouré de gens qui se moquaient de moi. Mais d'un autre côté, c'est à ce même sentiment que j'ai l'obligation du plus beau trait de ma vie; car je n'étais pas de caractère à poursuivre et à perdre comme j'ai fait le furieux Catilina, si je n'eusse été continuellement harcelé et piqué au vif par les ridicules que lui et ses partisans s'efforçaient de répandre sur mon administration.

FONTENELLE.

Ainsi la vanité a été le mobile de toute votre vie. Pour moi elle ne m'a fait faire ni grandes sottises ni belles actions. Et, à dire le vrai, c'est que je n'ai pas vécu comme vous dans le tourbillon des affaires, où il faut agir; j'étais borné dans le cercle des lettres, où on peut se contenter de penser.

CICÉRON.

Oui : mais aux yeux de la philosophie, penser c'est agir ; préférer Pompée à César ou La Motte à Homère, c'est tout un.

FONTENELLE.

Je ne vous en dédirai pas ; c'était là mon Pompée dans les intérêts duquel les railleries du parti contraire m'ont engagé. Et si vous voulez, mon Histoire de l'Académie sera ma poursuite de Catilina ; car j'avoue que je ne me serais jamais adonné à ce genre un peu sec, si je n'avais été critiqué dans les autres.

CICÉRON.

Plus je vous entends, plus je me rappelle votre vie et vos écrits, et plus j'admire la ressemblance frappante qui est entre nos esprits et nos caractères. J'ai travaillé comme vous dans tous les genres ; j'ai porté la langue de mon pays dans ceux qu'elle avait toujours craint de manier ; j'ai fait lire aux femmes et aux enfants de mon siècle les spéculations de tous les philosophes, et j'ai laissé ignorer aux plus habiles quelle était mon opinion personnelle. Il me semble que vous avez fait tout cela ; et je dirais volontiers avec Pythagore, que Fontenelle était Cicéron à Rome, et que Cicéron a été Fontenelle à Paris.

FONTENELLE.

Il y a une différence assez considérable ; c'est que vous avez été beaucoup plus éloquent que moi ; et il me paraît que j'ai été beaucoup meilleur logicien que vous.

CICÉRON.

Cela peut être ; mais ne nous enorgueillissons ni l'un ni l'autre, moi de mon éloquence, vous de votre logique. Le temps où nous avons vécu tous les deux, en est la cause. De mon temps, l'éloquence était nécessaire, et la méthode peu connue : du vôtre, la méthode était commune, et l'éloquence rare. Une chose m'étonne seulement, au milieu de tant de traits marqués de ressemblance mutuelle entre nous ; c'est que notre style soit si différent. Le mien simple, coulant, majestueux, harmonieux ; le vôtre, pointu, détourné, coupé et sautillant. Comment pouvions-nous penser de même, et nous exprimer si diversement ?

FONTENELLE.

Il n'est pas difficile d'en rendre raison. Vous avez commencé par le genre oratoire qui demande du nombre et du pathétique ; et c'est dans celui-là que vous avez formé votre style : moi j'ai commencé par de petits vers où il fal-

lait de la finesse, du piquant; par des dissertations où il fallait de l'analyse et du contraste. Je me suis accoutumé à faire usage de ces qualités; et je les ai portées, par habitude, dans des genres où elles ne convenaient pas; comme vous qui étiez accoutumé à pérorer, vous vous amusez souvent à cela dans vos ouvrages philosophiques, au lieu de raisonner.

CICÉRON.

Je crois que vous dites vrai. Mais, à propos, avez-vous vu de mes vers? car j'en ai beaucoup fait.

FONTENELLE.

Non, ils ne sont pas venus jusqu'à nous; et je vous dirai à l'oreille, que vos contemporains prétendent qu'il n'y a pas grand dommage.

CICÉRON.

Ils ont raison, et je savais bien qu'ils ne passeraient pas à la postérité; je les avais tous brûlés de ma propre main. J'étais trop soigneux de ma réputation, pour les laisser subsister. Entre nous, dites-moi pourquoi vous n'en avez pas fait autant des Lettres du chevalier d'Her....

FONTENELLE.

Oh, ma foi, je vous avouerai franchement que c'est que je les trouve bonnes. Elles peuvent

bien être mauvaises, car je ne prétends pas à l'infaillibilité ; mais ceux qui auront le même goût que moi se plairont à la lecture de mes lettres, et je n'ai pas voulu les en priver. Que sait-on ? Le monde sera peut-être un jour peuplé de gens organisés pour sentir de la sorte : car tout arrive ou peut arriver ; et j'ai laissé mes lettres au public pour me faire honneur quand ce temps-là sera venu.

II.e DIALOGUE.

ALCIBIADE ET LE DUC DE GUISE (HENRI.)

LE DUC DE GUISE.

Je ne saurais me lasser de votre conversation, et je ne crois pas que jamais personne ait eu l'esprit aussi aimable que vous. Mais en vérité vous aviez aussi une trop mauvaise tête, et c'est bien par votre faute que vous avez toujours mené une vie errante et malheureuse.

ALCIBIADE.

Errante, oui; mais malheureuse, non: car elle était de mon goût. Et si elle ne m'avait pas plu, croyez-vous que je l'eusse menée?

LE DUC DE GUISE.

Fut-ce donc pour votre plaisir, que banni d'Athènes vous vous réfugiâtes à Sparte, que suspect aux Lacédémoniens vous eûtes recours à Tissapherne, et qu'en moins de deux années vous eûtes besoin de changer dix fois de parti, trahissant aujourd'hui l'un, demain l'autre, et quelquefois l'un et l'autre ensemble? Fîtes-vous tout cela exprès, sans nécessité, et seulement pour vous amuser?

ALCIBIADE.

Non pas, mais tout cela m'amusait ; et j'aurais pu bien aisément tenir une autre conduite si celle-là ne m'avait pas convenu. J'aimais le plaisir, la variété, l'indépendance. Je ne me souciais point de gouverner les autres, mais je voulais vivre à ma fantaisie et n'obéir à personne. Dans ma première jeunesse j'étais d'un libertinage si scandaleux, et je me moquais si publiquement des lois de mon pays, qu'il me fallut des talents supérieurs pour éviter l'infamie. J'eus besoin de me faire adorer pour empêcher qu'on ne me detestât. J'y parvins ; je me rendis l'idole du peuple d'Athènes. Les magistrats vertueux en furent indignés, les ambitieux alarmés. Si j'avais voulu, j'aurais changé le gouvernement et je me serais emparé de l'autorité ; mais je ne m'en souciai pas. On m'accusa : innocent ou coupable, il m'était aisé de me justifier ; mais cela m'aurait donné trop de peine. Je quittai ma patrie, j'allai armer contre elle des ennemis dangereux qui prirent toute confiance en moi....

LE DUC DE GUISE.

Je ne saurais m'empêcher de vous interrompre, pour vous rappeler la reconnaissance dont vous payâtes vos nouveaux amis. Vous sou-

venez-vous de la femme du bon roi Agis ?[1]

ALCIBIADE.

Ma foi elle n'était pas trop jolie ; mais il me parut plaisant de faire un roi pour les Lacédémoniens.

LE DUC DE GUISE.

Je conviens que la plaisanterie était assez bonne ; mais, plaisanterie à part, croyez-vous que j'aie grand tort de dire que vous aviez une mauvaise tête ?

ALCIBIADE.

Si votre père ou votre oncle me disait cela, j'en pourrais convenir ; car dans le fond cela est vrai, et Socrate me l'a dit cent fois. Mais je trouve ridicule que vous me teniez ce langage, vous qui avez été moins grand homme et beaucoup plus étourdi que moi.

LE DUC DE GUISE.

Moins grand homme, cela peut être ; car il serait insolent de s'égaler à un Grec : mais plus étourdi, je n'en conviens nullement ; et je ne sais pas comment vous pouvez me faire ce reproche, à moi qui ai toujours suivi pied à pied le plus beau plan qui ait jamais été conçu, et qui étais au moment de l'exécuter en son entier quand j'ai perdu la vie par une trahison.

[1] Allusion à l'intrigue d'Alcibiade avec la femme du roi Agis.

ALCIBIADE.

Vous me faites là un beau conte, comme si vous vouliez m'engager dans la Ligue. Dites-moi donc, je vous prie, ce plan si beau, si bien conçu, était-il votre ouvrage ?

LE DUC DE GUISE.

Non, je l'avoue : c'était mon patrimoine ; mais je n'en ai pas eu moins de gloire à en poursuivre l'exécution.

ALCIBIADE.

Ne dites donc pas cela. Voilà ce qui m'impatiente que vous croyiez avoir suivi le plan qu'on vous avait laissé, et que vous prétendiez à la gloire d'homme d'état et de politique. Moi j'avoue que je n'ai jamais eu de plan. J'ai uniquement songé à tirer de moi, dans chaque circonstance, le meilleur parti possible, soit pour me divertir, soit pour me distinguer. Si j'avais rapporté toutes mes actions à un certain but fixe et permanent, il n'y a rien dont je ne fusse venu à bout ; mais cela a toujours été au plus loin de ma pensée. Vous aviez un but fixe, vous, et vous ne vous en écartiez jamais : cela est bien plus beau ; mais comment cela m'a-t-il échappé en lisant votre histoire ? Daignez me rappeler les pas que vous avez faits pour y arriver.

LE DUC DE GUISE.

Est-ce que je ne commençai pas dans ma plus tendre jeunesse par m'acquérir l'amour des soldats, l'admiration des peuples et la confiance de mon maître? Et croyez-vous qu'il n'y ait aucun mérite à cela?

ALCIBIADE.

Fi-donc! c'est le pont aux ânes; il n'y a rien de si aisé. Vous étiez généreux, obligeant, libéral, et assez éloquent même; vous viviez dans un temps de troubles où il était facile de se faire des créatures, parceque chacun croyait avoir besoin d'appui: je vous aurais défié de ne pas vous faire aimer. Mais voyons: quel usage avez-vous fait de ces belles choses dont vous estimez tant l'acquisition?

LE DUC DE GUISE.

Après m'être rendu agréable à mon maître par des flatteries, je me rendis nécessaire par des services, et bientôt dangereux par mes prétentions.

ALCIBIADE.

J'en conviens, et je vous arrête là. C'était fort bien fait de vous rendre agréable, encore mieux de vous rendre nécessaire; mais il y avait de la folie à mettre sitôt en avant, comme vous avez

fait, des prétentions qui pouvaient vous nuire. Entrait-il dans votre plan d'éveiller les soupçons et les défiances qu'il aurait fallu assoupir, et d'avertir qu'on se tînt en garde contre vous? J'avais cru jusqu'à présent que c'était vanité de jeune homme qui cherche à faire parler de lui. Mais si c'est profondeur de politique, faites-moi le plaisir de m'en découvrir les ressorts.

LE DUC DE GUISE.

Eh bien! quand il serait vrai que j'aurais donné quelque chose à la vanité, me voyant à dix-huit ans couronné de gloire, et adoré d'une nation sur laquelle j'espérais de régner, cela serait-il bien coupable? Et vous, la vanité ne vous a-t-elle jamais fait faire de sottises? Peut-être sans elle n'auriez-vous seulement pas fait de belles actions.

ALCIBIADE.

Vous en revenez toujours à moi, et vous avez tort; vous savez que je ne suis pas digne de vous être comparé. Je suis une mauvaise tête, et je n'ai jamais eu de projet fixe. Si vous voulez vous mesurer avec un politique, attendez; je vais vous chercher Periclès.

LE DUC DE GUISE.

Non pas, s'il vous plaît; vous me suffisez.

ALCIBIADE.

Comme il vous plaira ; mais je vous déclare encore que je vous abandonne ma politique : je ne demande que la gloire d'avoir été inépuisable en ressources dans tous les mauvais pas où je m'étais engagé par ma faute. Vous ne sauriez me refuser cela ; et moi je vais vous prouver en quatre mots, que vous vous êtes embarrassé vous-même dans des laqs dont vous n'avez pas pu vous sauver.

LE DUC DE GUISE.

Ah ! vous voulez me parler de la faute que je fis à la journée des Barricades ? Eh bien, oui, j'en conviens ; c'en fut une. Je ne m'aperçus pas que j'étais arrivé au but. Comme j'avais préparé un autre chemin, je ne pris pas garde que la fortune toute seule m'en ouvrait un plus court, et je pris pour sagesse une circonspection qui n'était alors qu'imprudence.

ALCIBIADE.

Eh ! non, ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Il faut qu'on vous l'ait reproché bien des fois ; puisque vous vous faites justice de si bonne grâce là-dessus : mais nous n'en sommes pas encore là. Je voulais vous faire souvenir de la Saint-Barthelemy. N'en fûtes-vous pas un des principaux instigateurs ?

LE DUC DE GUISE.

Oui. Est-ce que vous me voulez faire des leçons de justice? Il me semble qu'il n'est question entre nous que d'habileté.

ALCIBIADE.

Soyez tranquille. Je ne vous prêcherai pas la morale. Ce n'est pas mon fort, non plus que le vôtre; et, comme vous dites, il ne s'agit pas de cela ici. Mais apprenez de moi qu'il n'y a rien de si mal-habile que de se rendre odieux, et justement odieux; apprenez enfin, que cet atroce massacre était directement contraire à vos intérêts. Car n'est-il pas vrai que votre ambition de parvenir à la couronne avait besoin de troubles continuels dans l'état, et qu'il fallait que le trône fut entr'ouvert par les plus violentes secousses, pour que vous pussiez vous voir à portée d'y mettre le pied?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sans doute; et c'est à quoi j'ai toujours travaillé, semant partout la haine et l'aigreur, et poussant toutes les affaires à l'extrême, en même temps que je portais aussi au plus haut point ma réputation, qui me faisait juger seul capable de raffermir l'état ébranlé jusques dans ses fondements.

ALCIBIADE.

Cela est fort beau ; mais ne perdons pas de vue votre Saint-Barthelemy. N'est-il pas vrai qu'elle avait pour but la destruction totale du parti protestant, que les ordres furent donnés en conséquence, et que dans tous les lieux du royaume on devait, à la même heure, massacrer tous les huguenots, tandis qu'à Paris on faisait main-basse sur tous leurs chefs, qu'une politique affreuse, mais plus adroite que la vôtre, y avait attirés ?

LE DUC DE GUISE.

Tout cela est vrai ; et c'est ce qui doit rendre à jamais illustre cet événement, où se rassembla tant d'adresse à tendre les piéges, tant de sagacité à arranger les combinaisons immenses d'un projet si compliqué, tant de secret dans les préparatifs d'une exécution qui armait une moitié de la France contre l'autre.

ALCIBIADE.

Fort bien ; mais si cet illustre et abominable plan avait été exécuté dans toutes ses parties, votre roi aurait acquis par la perte de la moitié de ses sujets le droit de régner tranquillement sur l'autre, et son autorité serait devenue sacrée en devenant terrible. Dites-moi, je vous

prie, était-ce votre compte de l'affermir sur le trône, et d'ôter à ce roi, dont vous briguiez la place, tout ce qu'il avait d'ennemis pour ne lui laisser que des sujets fidèles? Croyez-moi; si la Saint-Barthelemy avait eu sa pleine exécution, vous auriez dès-lors commencé à jouer un pauvre rôle, et vous seriez promptement devenu un bien petit compagnon.

LE DUC DE GUISE.

Vous me dites là quelque chose dont personne de nous ne s'était jamais douté, et je crois pourtant que vous n'avez pas tort. Mais avouez que je suis bien excusable de m'être laissé emporter avec un peu trop de chaleur au desir de venger mon père.

ALCIBIADE.

Voilà où je vous attendais. Votre Saint-Barthelemy fut de votre part une affaire de vengeance: je ne vous en blâme pas, quoique la façon dont vous vous y prîtes ne soit guère d'un héros. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, et je suis content dès que vous convenez que ce bel acte de vengeance était une faute grossière en politique. Après cela je ne m'amuserai pas à vous rappeler combien vous fûtes inconsidéré de vous lier comme vous fîtes avec

le roi de Navarre, et combien cela pouvait préjudicier à vos intérêts. L'amour du plaisir, une sympathie de libertinage, firent cette liaison dont la politique souffrait furieusement. J'avoue que bientôt après vous fîtes une chose véritablement adroite et profonde, dont il est juste que vous receviez des louanges.

LE DUC DE GUISE.

Ah! vous me laissez respirer. J'ai donc fait, à votre avis, quelque chose de passable en ma vie?

ALCIBIADE.

Je veux parler de cette déclaration enregistrée, de ces lettres de naturalité par lesquelles le duc d'Anjou partant pour la Pologne, après le siége de la Rochelle, fut reconnu habile à succéder à la couronne malgré son absence et son expatriation. Ce fut véritablement là un coup de maître.

LE DUC DE GUISE.

Comment? que dites-vous? Je n'eus, en vérité, nulle part à cette affaire, et j'en fus même très fâché, parcequ'il me sembla que par-là je descendais d'un échelon, et ne pouvais plus prétendre qu'après Henri au trône que Charles devait bientôt perdre.

ALCIBIADE.

Oh ! je vous avoue que rien n'est plus plaisant que ce que j'entends là. Comment ! vous ne vîtes pas que c'était une atteinte formelle à votre loi salique, et vous n'eûtes pas l'esprit de vous réjouir en voyant attenter à cette loi, sans l'oubli de laquelle vous ne pouviez parvenir à rien ? Mais en bonne foi vous êtes à cent lieues de moi en politique, et vous ne vous seriez seulement pas fait archonte à Athènes.

LE DUC DE GUISE.

Ma foi, vous êtes bon pour corriger les gens de la vanité. Eh bien, je vous avoue que pendant toute ma vie j'ai cru être un grand homme d'état ; mais je commence à soupçonner qu'il s'en faut quelque chose.

ALCIBIADE.

Pour achever votre conversion, je pourrais vous rappeler tous les événements des années 1587 et 1588, où voyant le roi et sa mère brouillés, vous n'eûtes pas l'esprit de vous rendre nécessaire à l'un des deux, et ne songeâtes qu'à vous les rendre tous deux irréconciliables. Enivré de la faveur populaire, dont ensuite vous ne sûtes pas profiter quand le moment décisif arriva où il fallait l'employer avec audace, vous

savez par où cela finit..... et je ne vous en parlerai pas. Je vous prie seulement de m'avouer que quand on vous tua, vous fûtes enragé en pensant que vous vous faisiez tuer comme un sot.

LE DUC DE GUISE.

Ma foi, quand on me tua je ne songeai à rien qu'à me défendre, et je n'en eus pas le temps. Mais à présent je pense qu'il y eut bien un peu de ma faute dans ma triste catastrophe. Je conviens qu'il aurait mieux valu mourir trente ans plus tard et roi de France.

III.e DIALOGUE.

PLINE LE JEUNE ET MADAME DE SÉVIGNÉ.

PLINE.

Je conviens que vous avez du mérite ; mais en vérité il n'est pas supportable de vous voir prétendre à marcher de pair avec moi, et je crois que vous êtes de mauvaise foi en cela ; car vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir que j'en ai eu plus que vous.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Je vous étonnerais donc bien si je vous disais que c'est uniquement par politesse que je me borne à l'égalité ; mais vous n'entendrez pas cela. Car, outre l'amour-propre qui vous en empêche, c'est que vous autres anciens vous ne savez guère ce que c'est que la politesse.

PLINE.

Le reproche est nouveau. Mais vous n'avez donc jamais entendu parler de l'urbanité romaine ? Vous n'avez jamais lu mes lettres ?

M.me. DE SÉVIGNÉ.

Oh que si, je les ai lues ! Je les sais presque par cœur.

PLINE.

Ah! voilà de la bonne foi; et puisque vous êtes en train, convenez que cette lecture vous a bien profité.

M.me DE SÉVIGNÉ.

J'en conviendrai volontiers: elle m'a garantie des défauts insupportables dont vos lettres sont pleines; et je m'en suis si bien gardée, que j'ai saisi le vrai style épistolaire, dont, à vrai dire, le vôtre est l'antipode.

PLINE.

En vous remerciant. Est-ce là un exemple et une leçon de cette vertu que nous autres anciens ne connaissions pas? Le compliment que vous venez de me faire est-il un tour flatteur de votre politesse moderne?

M.me DE SÉVIGNÉ.

Non, n'en jugez pas sur cet échantillon. Celle-là est de celle du temps d'Homère, car j'avoue que du vôtre on n'était plus si franc. Je n'avais pas songé que chez vous, alors, la politese avait pris la place de la sincérité.

PLINE.

Fort bien! Vous m'avez refusé la politesse, tant que vous l'avez prise pour une vertu; mais vous me l'accordez libéralement, dès que vous

la regardez comme une suite du vice. Je ne m'arrêterai pas à observer les contradictions où vous tombez : ce n'est pas votre philosophie que j'attaque, cela n'en vaudrait pas la peine ; mais vous êtes un peu plus digne de moi, en qualité de faiseuse de lettres.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Oh ! je ne puis vous passer ce terme. Je n'ai point été une faiseuse de lettres ; j'ai écrit des lettres, mais je ne les faisais point. C'est vous qui avez été un vrai faiseur de lettres : et avouez que vous seriez bien attrapé si le manuscrit s'en était perdu.

PLINE.

Je l'avouerai sans honte : oui, j'ai toujours eu le desir de me rendre illustre. Et que trouvez-vous à redire à cela ? L'amour de la gloire est la seule passion qui fasse faire de grandes choses.

M.me DE SÉVIGNÉ.

L'amour de la gloire vous a fait faire de grandes lettres ! Voilà un bel acte de sa toute-puissance.

PLINE.

Il semblerait à vous entendre que je n'ai fait qu'écrire des lettres. Je vous pardonne d'ignorer l'histoire, et je m'en étais déja bien douté

en vous lisant : feuilletez-la ; et vous y apprendrez que Pline a commandé des armées, gouverné des provinces, rempli les premières charges de l'empire, et que toujours vertueux et sincère il a été le conseil et l'ami de l'empereur.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Je sais tout cela, et à tous ces titres je vous révère. J'admire en vous le magistrat, le citoyen, l'homme d'état, l'homme de cour ; mais je ne puis admirer l'écrivain. Ce n'est pas que vous n'ayiez beaucoup d'esprit ; mais ce n'est pas avec l'esprit que les lettres s'écrivent. Comme vous brûliez de la démangeaison de la réputation, vous vous êtes donné bien de la peine ; et voilà comme on ne fait rien qui vaille dans le genre dont nous parlons.

PLINE.

Il pourrait bien y avoir quelque chose de vrai à ce que vous dites. J'ai remarqué, en me relisant ici avec impartialité, que je me suis souvent écarté du naturel, que j'ai mis du tour où il n'en fallait pas, et que j'ai cru quelquefois mettre de l'esprit où je ne mettais que du tour. Vous voyez que si j'ai eu trop de vanité j'en suis bien corrigé, et que je me rends justice de bonne grace. Faites de même, et épargnez-

moi la peine de vous montrer vos défauts.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Si vous voulez que je vous dise le vrai, je crois que mes lettres n'en ont point.

PLINE.

Ah que vous me faites de plaisir ! Vous m'avez déja appris ce que c'est que la politesse, et maintenant vous m'enseignez la modestie ! Le monde d'à présent doit être d'un délicieux commerce, si toutes les vertus y sont aussi bien pratiquées que ces deux-là.

M.me DE SÉVIGNÉ.

Pas mal. Pour un ancien, la plaisanterie n'est pas mauvaise. Mais laissez-moi dire jusqu'au bout, et ne décidez pas avant d'avoir entendu ; ce serait juger à la moderne. Je dis que mes lettres sont sans défaut, parcequ'elles sont sans affectation, et que c'est à mon gré le seul défaut que puissent avoir des lettres. Mais je ne dis pas qu'elles soient toutes bonnes à lire : je conviens qu'il y en a beaucoup d'ennuyeuses ; et il faut s'en prendre à ceux qui les ont données au public. Moi je n'écrivais point pour la postérité : ceux qui ont fait pour elle un recueil de mes lettres, devaient en retrancher celles qui n'avaient rien d'intéressant ; et ce n'est pas ma faute s'ils ne l'ont pas fait.

PLINE.

Le détour est ingénieux, et votre amour-propre n'est pas mal-adroit. Je vois bien que vous ne prétendez pas défendre ces fadeurs éternelles dont vous assommez votre fille; mais en bonne foi, croyez-vous qu'il n'y ait de tort qu'à les avoir publiées, et que vous n'en ayiez pas eu de les écrire? Outre que c'est un ridicule rôle pour une mère, de prêcher à sa fille l'orgueil et la coquetterie, au lieu de la modestie et de la simplicité; vous qui aimez tant le naturel, et qui vous y connaissez si bien, n'avez-vous jamais soupçonné qu'il y avait de l'affectation dans des éloges si fréquemment exagérés? Savez-vous que cela a tout-à-fait l'air de la fausseté, et ne ressemble pas mal au langage d'une femme qui veut endormir sa rivale par des amplifications mielleuses, tandis qu'elle s'occupe à lui enlever son amant?[1]

M.me DE SÉVIGNÉ.

Je crois qu'il faut finir la conversation. Je n'avais entrepris que la défense de mon style, et je serais fort embarrassée de prendre celle de mon caractère.

[1] Allusion à la prétendue intrigue de madame de Sévigné et de madame de Grignan avec le chevalier d'Adhémar.

PLINE.

Sur quoi donc prenez-vous de l'humeur? Vous savez bien que, vu le temps dont je suis, je ne saurais être poli. Regardez-moi comme un vieux consul qui radote; mais ne pensez pas m'échapper que je ne vous aie tout dit. Je m'aperçois que vous avez pour le moins autant de vanité que moi; et je dois vous dire que ce défaut est encore plus sensible et plus importun dans vos lettres que dans les miennes. Ma vanité n'a gâté que mon style; la vôtre a influé sur le fond. Une égratignure de votre fils à je ne ne sais plus quel siége, sa compagnie, son régiment, son équipage, le cordon bleu de votre gendre, que sais-je? cent autres misères de cette espèce, deviennent à vos yeux des objets capitaux; et demeurent fort petits pour le lecteur qui ne les voit pas avec le microscope de la vanité. Vous souvenez-vous de cette lettre où votre roi vous paraît si aimable, si spirituel, si grand roi, parcequ'il vous a prise à danser? En vérité, cela peut-il se soutenir? Je ne vous en dirai pas davantage; car je vois que cela vous afflige. Est-ce donc un si grand malheur que d'être vu tel qu'on est? Pour moi je passe de bon cœur condamnation sur mes défauts. Mon style est recherché; je veux mettre

de l'esprit partout ; je prends quelquefois de l'antithèse pour de l'esprit ; je ne dis pas toujours bien ce que je veux dire, à force de le vouloir dire mieux qu'un autre ne le dirait : mais mes lettres respirent partout l'amour de la vertu, de la justice et de la bonne gloire. On peut se gâter le style en les lisant ; mais on doit s'y former l'esprit et le cœur.

M.me. DE SÉVIGNÉ.

J'ai eu le temps de me remettre pendant votre péroraison, qui m'a fait souvenir d'avoir lu dans une de vos lettres, qu'un jour vous avez parlé au barreau sept heures de suite. Je suis bien sotte d'avoir été embarrassée de m'entendre dire la vérité. Eh bien ! je l'avoue, vous m'avez fort bien démêlée ; je n'aurais pas dû en rougir. Mais j'ai oublié que j'étais morte ; je me suis seulement souvenue que j'étais femme.

IV.e DIALOGUE.

PÉRICLÈS ET LE CARDINAL MAZARIN.

PÉRICLÈS.

C'est avec bien du plaisir que je vous retrouve. J'en ai toujours beaucoup à m'entretenir avec vous ; mais en vérité, dans ce moment, votre conversation m'est nécessaire pour remettre le calme dans mon âme.

LE CARDINAL MAZARIN.

Que vous est-il donc arrivé ? Venez-vous d'essuyer l'arrogance de quelque Lacédémonien ?

PÉRICLÈS.

Non. Je n'en serais pas ému, car j'y suis accoutumé ; mais je viens de passer deux heures avec votre prédécesseur le cardinal de Richelieu. Nous avons politiqué ensemble, et nous n'avons jamais pu nous accorder sur la manière de gouverner les hommes. Il prétend qu'un homme d'état doit toujours aller en avant sans que rien l'arrête. S'il rencontre une muraille en son chemin, il faut, selon lui, qu'elle recule ou qu'elle tombe. Il ne fait consister l'usage de l'autorité que dans l'excès : il méprise la voie de la séduc-

tion, qui est si sûre ; et il ne connaît que celle de la contrainte, avec laquelle il n'y a plus de ressource si elle a une fois manqué son coup. Je lui ai disputé tous ses principes qui ne quadrent pas avec les miens ; mais je n'ai jamais pu le ramener. Il semblait au contraire qu'à chaque raison que je lui opposais, il acquérait un degré de hauteur et d'inflexibilité. Cela m'a impatienté au dernier point. Par bonheur Pisistrate est venu à passer ; je les ai mis ensemble, et je me suis échappé.

LE CARDINAL MAZARIN.

Je crois en effet qu'ils s'entendront mieux ; et vous me rappelez un mot que j'ai idée d'avoir lu dans Cicéron ; c'est que vous n'aviez pas gouverné les Athéniens moins absolument que Pisistrate n'avait fait avant vous, mais avec cette différence que vous aviez commandé par la douceur, et lui par la force. En effet, il assujétit sa patrie, et vous la gouvernâtes.

PÉRICLÈS.

On pourrait dire la même chose de vous et de votre prédécesseur ; aussi je vous trouve plus sage, et par conséquent plus grand homme d'état que lui.

LE CARDINAL MAZARIN.

Il m'est doux de m'entendre louer si flatteu-

sement par le grand Périclès ; mais, entre nous, prenez garde que comme votre politique et la mienne ont quelque ressemblance, ce ne soit par amour propre que vous jugez de moi si avantageusement : car, comme vous savez, il arrive souvent que nos jugements sur autrui sont réversibles à nous-mêmes.

PÉRICLÈS.

Vous dites vrai ; mais le sage Anaxagoras m'a de bonne heure mis en garde contre la vanité. J'avouerai pourtant que je m'estime plus que Pisistrate, comme aussi je vous estime plus que le cardinal de Richelieu.

LE CARDINAL MAZARIN.

Dans le fond de mon âme je crois avoir été plus sage que lui ; mais il me semble que j'aurais quelque honte de le dire. Je ne sais si ce sentiment est une preuve que ma persuasion vient d'amour propre ; ou si c'est simplement la crainte de choquer un préjugé reçu, et de combattre vainement une opinion accréditée. Car je dois vous dire qu'il a beaucoup plus de réputation que moi, et que bien loin de me donner la préférence, on ne m'accorde qu'une espèce d'égalité subordonnée.

PÉRICLÈS.

Je le sais ; mais les frivoles jugements de la

multitude n'ont point de droit sur Périclès qui a passé sa vie à les apprécier, à en profiter, à les changer, ou à les faire naître. Au reste je ne suis pas surpris que le cardinal de Richelieu ait plus de réputation que vous, et peut-être même qu'il le mérite. Car la réputation est différente de l'estime. On n'acquiert celle-ci qu'en faisant de bonnes choses, et il suffit d'en faire de belles pour obtenir l'autre; mais aussi la réputation est un prix que donne le vulgaire aux hommes qui l'éblouissent, et l'estime est l'hommage que rend la sagesse à ceux dont elle a approfondi le mérite. Il y a un autre motif particulier que je soupçonne d'avoir concouru à la brillante renommée de votre prédécesseur; et ce motif est dans l'amour propre de ceux qu'il a subjugués: je veux parler des grands, des seigneurs français qu'il a dépouillés de leurs prérogatives, et à qui il n'a rien laissé qu'en leur faisant sentir qu'il pouvait encore le leur ôter. Ils ont commencé par s'élever contre leur ennemi; mais, quand ils se sont vus terrassés, ils ont aimé à croire que la force qui les atterrait était une force plus que naturelle. Ils ont porté aux nues la gloire de leur vainqueur, pour diminuer la honte d'avoir été vaincus. Je ne crois

pas que ce soit par système qu'ils aient tenu cette conduite, mais de bonne foi, machinalement, et par le seul instinct de l'amour-propre. Quand on mène les hommes par la crainte, on leur arrache de l'admiration; quand on les gouverne par la persuasion, on leur laisse croire qu'on est à leur niveau, et on n'en est point révéré.

LE CARDINAL MAZARIN.

Mais ce n'est pas seulement en France, et la sincérité m'oblige d'en convenir. C'est parmi toutes les nations voisines, c'est dans toute l'Europe que sa supériorité est établie. Les historiens de tout pays ne parlent de lui qu'avec vénération. Personne n'a osé lui reprocher de fautes en politique, et à moi on m'en a reproché que je n'avais pas faites.

PÉRICLÈS.

C'est que, parmi les nations voisines de la France, on vous a jugé sur des portraits infidèles, tracés par les écrivains de la Fronde; mauvais citoyens, mauvais politiques, mais habiles écrivains dont les mémoires[1] attachent, séduisent et entraînent. Personne n'a écrit pour vous; et peut-être n'y avait-il en France aucune

[1] Mémoires du cardinal de Retz.

plume en état d'être opposée avec succès à celle de vos ennemis. On ne lit qu'eux, on les lit avec plaisir, et on les croit.

D'ailleurs, vous n'avez pas fait trembler vos contemporains, et c'est ce que le cardinal de Richelieu a toujours fait. Il a bouleversé l'Europe, il l'a mise en feu, et plus d'un million d'hommes a péri dans l'incendie qu'il avait allumé. Voilà les échâsses qui l'ont agrandi aux yeux de l'univers. L'autel de Jupiter tonnant a toujours été plus rempli d'offrandes que celui de Jupiter conservateur, parceque la crainte est un sentiment plus profond que la reconnaissance. Vous avez fait la paix : cet ouvrage était plus difficile que n'avait été celui d'ameuter la guerre ; mais il était moins éclatant. Dans le fond, tous les vrais politiques vous rendent justice. Tenez-vous-en là ; vous serez toujours compté parmi les plus grands hommes, et vous ne passerez jamais pour un dieu. La crainte fit les dieux, dit Lucrèce. Voilà la source du grand éclat de votre prédécesseur. Il a bien fait de mettre l'illusion dans son parti ; car s'il n'eût pas ébloui les yeux, si on eût osé peser toutes ses démarches, si sa renommée eût permis l'examen, il n'y aurait pas gagné.

LE CARDINAL MAZARIN.

Je sais bien qu'il a fait des fautes, et la rivalité qui est entre nous devrait me faire trouver du plaisir à les publier ; mais en vérité, soit que je partage l'illusion qu'il a inspirée à son siècle, soit que la reconnaissance que j'ai des services qu'il m'a rendus me donne de l'indulgence, je crois qu'il n'y a guère eu de politique qui ait fait moins de fautes que lui.

PÉRICLÈS.

Il en a fait une bien considérable dont il a été blâmé par quelques écrivains sages ; mais ils n'ont pas dit toutes les raisons qui rendent à mes yeux son action blâmable. Il a, dit-on, fait une très mauvaise chose quand il a abandonné, persécuté la reine Marie. Quelques motifs qu'il eût de s'en plaindre, quelque chose qu'il pût en redouter, il ne devait jamais oublier les obligations essentielles qu'il lui avait ; et, tempérant la défiance par la reconnaissance, il ne devait pas devenir ingrat pour paraître prévoyant. Voilà le langage des écrivains impartiaux ; mais j'ajoute que le traitement qu'il fit à la reine fut une grande faute en politique par rapport aux affaires d'état.

Tandis qu'il soufflait la discorde en Allemagne,

tandis qu'il armait le Nord contre la maison d'Autriche, et qu'il protégeait, comme vous savez, les princes italiens qu'elle avait persécutés, pouvait-il se faire trop de créatures en Italie? et ignorait-il que l'Italie était le vrai nerf de la puissance autrichienne, puisque c'est là qu'étaient les seules mines capables de subvenir aux nécessités d'argent dont elle était toujours pressée? Dans ces circonstances il poursuit la reine qui tenait à tous les princes italiens; il perd l'amitié du grand-duc qui se jette entre les bras de l'Espagne; il est obligé de fournir des subsides ruineux au duc de Parme qui, recherché de toutes parts, ne veut se donner qu'au plus offrant. Le duc de Savoie, naturellement ennemi, mais trop sous la main de la France, n'eût pas osé remuer si le reste de l'Italie eût été bien intentionné; mais il voit que le parti français y devient odieux, et il se prête à l'oppression du duc de Mantoue. Alors l'affaire de Mantoue devient un objet capital pour la France; car, si le seul vrai client qui lui reste est anéanti, tout le pays est livré aux Autrichiens. Il faut donc, pour sauver Mantoue, que le principal effort des armées françaises se porte en Savoie. L'accessoire devient le principal; on laisse languir les affaires en Allemagne

et en Flandres; l'Espagne respire, et la France s'épuise d'hommes et d'argent sans s'être approchée d'un seul pas du vrai but pour lequel elle avait voulu la guerre. Tout cela arriva au grand détriment de la chose publique, et la conduite du cardinal de Richelieu envers la reine y contribua beaucoup.

LE CARDINAL MAZARIN.

Oui sans doute, ce fut une grande faute; mais elle était excusable. Le cardinal de Richelieu ne voulait pas descendre du poste où il était monté; il était perdu dans l'esprit de la reine; celle-ci avec peu d'esprit était dangereuse, parcequ'elle était à la fois artificieuse et hardie : le roi était défiant et faible; elle aurait su tirer parti, et du caractère de son fils qu'elle connaissait, et de l'ancienne habitude qu'il avait eue de se laisser gouverner par elle. Ainsi elle aurait infailliblement perdu le cardinal dans l'esprit de Louis XIII, si le cardinal n'eût rendu sa haine impuissante en l'éloignant tout-à-fait. Mais, éloignée même; elle était encore à craindre. Elle savait se faire des créatures, et le cardinal ne pouvait pas l'ignorer. [1] Il fallait donc lui en ôter les moyens, et il y pourvut en ne lui laissant

[1] Elle avait fait sa fortune.

qu'une subsistance fort bornée qui ne permît à personne de s'attacher à elle, et qui la fît tomber dans le discrédit en marquant qu'elle ne pouvait plus servir personne.

PÉRICLÈS.

Je ne vous disputerai rien de tout cela ; mais je vous demanderai pourquoi le cardinal de Richelieu n'avait pas su conserver l'affection de la reine, et pourquoi, en ayant besoin, il ne sut pas la regagner lorsqu'il vit qu'en perdant la reine il allait risquer de perdre l'état? Nous avons été, lui, vous et moi, dans les mêmes circonstances. Nous avions chacun une femme à gouverner, car une république vaut bien une femme ; mais il ne s'en est pas si bien tiré que nous. Il ne savait pas vivre avec les hommes ; il ne savait que leur commander, et ne songeait qu'à les perdre quand ils lui résistaient. Il aurait été, je crois, bien embarrassé s'il s'était trouvé au milieu des épines de la minorité dont vous fûtes entouré : car enfin le parlement est un ennemi que dans une minorité on ne saurait détruire : c'est un surveillant dangereux qu'il faut ménager en gagnant du temps. La Fronde poussée à bout pouvait fort bien devenir la Ligue ou la Guerre du Bien public. En la divisant sourde-

ment, vous l'avez réduite à rien, et vous avez trouvé le secret de la rendre ridicule, parce-qu'en paraissant toujours la craindre et lui céder, vous l'avez empêchée de rien faire, tandis qu'il semblait que vous ne faisiez rien pour la réprimer. Le cardinal de Richelieu aurait, je crois, commencé par pousser les choses à l'extrême ; et quand elles y auraient été, il aurait eu peur comme il l'eut tant de fois en sa vie, et il aurait fini par succomber : car alors il n'y avait plus de père Joseph.

LE CARDINAL MAZARIN.

Il est vrai que ce bon capucin lui a souvent été utile, pour l'empêcher de tout abandonner et de se perdre lui-même. C'est une chose singulière que la réputation de courage dont jouit mon prédécesseur ! lui qui, dans l'affaire du paquet intercepté à Lyon [1], dans celle de Cinq-Mars et dans tant d'autres, a marqué de la vraie pusillanimité ; et on s'acharne à me peindre comme une ame faible et timide, moi qui ai toujours vu gronder les orages sur ma tête, sans jamais manquer de saisir les plus délicates nuances d'intri-

[1] Affaire du maréchal de Marillac. Il avait conseillé à la reine-mère de faire arrêter le cardinal, si le roi mourait à Lyon où il était malade en 1632.

gue qui pouvaient me servir, sans jamais abandonner les affaires, et même sans perdre de vue les intérêts de l'état.

PÉRICLÈS.

C'est que vous avez eu besoin de céder aux circonstances : vous l'avez fait sagement ; et vos ennemis qui étaient des fous, ont cru et ont dit que c'était à eux que vous cédiez. Il m'est arrivé quelque chose d'à peu près semblable. Les poètes athéniens me jouèrent sur le théâtre, me ridiculisèrent publiquement ; mes ennemis s'y joignirent ; des orateurs gagés déclamèrent contre moi ; je fus accablé de mazarinades. Je les laissai dire : j'en riais ; et je les aurais plutôt payés pour me calomnier que pour se taire, parceque le peuple me croyait faible en me voyant maltraiter impunément, et se croyait libre en me croyant faible.

LE CARDINAL MAZARIN.

Ce fut certainement un piége bien adroit que vous tendîtes à vos ennemis, et le pauvre Thucidides[1] y donna bien à plein.

PÉRICLÈS.

Ce n'était pas un homme sans esprit ni sans

[1] Ce n'est pas l'historien, c'était le beau-père de Cimon ; il passait pour un grand homme d'état.

talent, à beaucoup près ; et il aurait été un ennemi fort dangereux, s'il avait été moins aisé à prendre pour dupe quand on intéressait sa vanité. C'était mon cardinal de Retz. Il fut attrapé par ma modération, parcequ'il la prit pour de la crainte. Il osa lutter publiquement avec moi dans l'assemblée de l'ostracisme. Je feignais d'éviter le combat, parceque je voulais l'y attirer ; j'y réussis : je remportai la victoire, et il fut banni.

LE CARDINAL MAZARIN.

Le cardinal de Retz a cru deux fois être mon Périclès, et que j'étais son Thucidides ; il pensait m'avoir fait condamner à l'ostracisme quand je me déterminai à disparaître. Il se flatta de m'avoir fait quitter la partie, et ne prit pas garde que je ne faisais que changer de cabinet ; car de Cologne je gouvernais la France ; et je m'accréditais dans toute l'Europe, comme j'avais fait à Saint-Germain.

PÉRICLÈS.

Rien de plus beau, en vérité, que ce moment-là de votre vie, rien de si courageux que cette faiblesse apparente dont vous sûtes masquer votre fermeté. Il faut être bien maître de son amour propre pour sentir que la sagesse veut

qu'on ait l'air d'avoir peur, quand on connaît ses forces et qu'on est plein d'espérance. La prudence et l'intrépidité font les vrais grands hommes; mais elles ne marchent guère ensemble.

LE CARDINAL MAZARIN.

A dire vrai, je savais bien que je ne risquais rien en m'éloignant; j'étais sûr de la reine, et j'emportais la clef des affaires.

PÉRICLÈS.

Vous dites là sans y penser trois choses qui font votre éloge complet. Avoir tourné les affaires de sorte que vous seul pouviez en tenir le gouvernail, vous être assuré de l'esprit d'une femme au point que l'absence ne pouvait vous le faire perdre, et vous être aperçu que vous ne risquiez rien par une démarche que vos ennemis prirent pour votre ruine: voilà trois choses aussi belles qu'aucun politique en ait jamais faites.

LE CARDINAL MAZARIN.

Vous me faites beaucoup trop d'honneur. Il y a dans ma conduite un peu de bon esprit, j'en conviens, mais voilà tout. Convenons qu'il n'est pas difficile de saisir le vrai nœud des affaires quand on y apporte une attention suivie, et qu'on se défend des préjugés de l'amour propre. C'est à quoi j'ai mis toute mon étude, et je crois ne

m'être jamais en ma vie écarté de ce système.

PÉRICLÈS.

Vous en donnâtes une belle preuve dans votre négociation des Pyrénées. L'article du prince de Condé était un piége bien adroit que vous tendirent les Espagnols.

LE CARDINAL MAZARIN.

J'avoue que je n'ai jamais eu tant de peine à me rendre maître de moi que dans cette occasion. Je me trouvais, par la singularité des circonstances, ambassadeur et premier ministre. On croit communément que c'était pour moi une facilité ; il s'en faut bien, et cela me mettait dans de vraies entraves. Toutes mes moindres paroles portaient coup sans retour. Je ne pouvais me servir de la ressource des délais, si souvent utile aux négociateurs : les prétextes me manquaient : je ne pouvais pas feindre que j'attendais des instructions ; je ne pouvais pas me retrancher sur les limites de mes pouvoirs ; je ne pouvais pas faire l'étonné à de certaines propositions embarrassantes, et demander le temps d'envoyer un courier à ma cour : tous les retardements me devenaient personnels, et cette personnalité embarrassante devenait outre cela odieuse à mon égard par la singularité des cir-

constances. J'étais juge et partie tout-à-la-fois, puisque l'affaire du prince de Condé était véritablement un peu la mienne, et que toute l'Europe croyait qu'elle m'intéressait par dessus tout. Cela n'était pas vrai, mais je laissai volontiers s'accréditer cette opinion qui me servit à tirer meilleur parti de la négociation. Car jamais l'Espagne ne se serait portée à faire tant de sacrifices, si elle n'avait compté que, subordonnant tous ses engagements à la satisfaction du prince de Condé, qu'elle croyait que je ne passerais pas, elle ne s'engageait réellement à rien. Ce fut dans cette vue de la part des Espagnols qu'ils se rendirent si faciles à Lyon et à Paris dans les traités de Pimentel et de Lyonne, et qu'ils demandèrent que j'allasse mettre, disaient-ils, la dernière main au traité. J'y allai : tout le monde crut que c'était vanité et desir d'immortaliser mon nom au bas d'un traité que les circonstances rendaient nécessairement avantageux. Entre nous, cette opinion du public me piqua, parcequ'elle était bien loin de la vérité. Je sentais toute la difficulté du rôle que j'allais jouer. Je savais que l'Espagne ne paraissait céder sur tous les articles, que parce qu'elle voulait rompre sur celui du prince de Condé; et je n'ignorais pas qu'alors je

serais seul chargé de la haine universelle et du blâme public pour la rupture. Il me fut douloureux de voir qu'on croyait que j'allais, par amour-propre, enlever à un négociateur subalterne l'honneur d'une signature, tandis que dans le vrai il n'y avait rien de fait, et que tout était si difficile à faire. Je sentis que cette opinion me ferait perdre la gloire que je devais attendre de ma conduite; et ce fut ce qui me piqua. Je partis avec le poignard dans le cœur; mais je partis : car, si j'eusse refusé, tout était rompu; la paix ne se faisait point; j'en étais coupable aux yeux de toute l'Europe; mes envieux se réveillaient; toute la France devenait mon ennemie; j'étais perdu, et peut-être elle aussi.

PÉRICLÈS.

J'avoue que je n'avais pas pénétré si avant dans l'intérieur de votre conduite. J'avais admiré seulement avec quelle adresse, paraissant d'abord inflexible sur le prince de Condé, vous aviez engagé l'artificieux dom Louis à se rendre facile sur tout le reste, et avec quelle justesse de sagacité vous saisîtes le moment où tout les points essentiels étaient convenus à votre satisfaction, pour vous rendre tout-à-coup sur celle du prince de Condé, que vous conclûtes en ne lui accordant

que ce que, dès le commencement, vous aviez senti qu'on ne pourrait lui refuser, ainsi que vous le mandâtes à la reine et à ses ministres.

LE CARDINAL MAZARIN.

L'essentiel était, que le rétablissement du prince se fît d'une manière qui ne fût à l'Espagne d'aucune utilité : c'était là le vrai bien de l'état, que je ne perdis jamais de vue. On me proposait que l'Espagne récompensât le prince en trésors, ou lui donnât une souveraineté. Par là on lui prodiguait les moyens de nuire à sa patrie : c'était ce qu'on voulait, et je n'avais garde de le souffrir. J'empêchai que cela ne se fît, mais je ne m'y opposai point, parce qu'en m'y opposant je l'aurais moins sûrement empêché. Je m'élevai au contraire avec la dernière roideur contre la proposition du rétablissement dans les dignités, parceque c'était là où j'en voulais venir, et que cette tournure ne pouvait être qu'honorable au roi et avantageuse à l'état. On ne m'a pas su gré de cette conduite qui était d'un bon citoyen ; et c'est une qualité que j'ose dire avoir portée dans toutes mes démarches.

PÉRICLÈS.

Ah ! entre nous, convenez qu'à Munster vous la mîtes un peu à quartier. Je crois que vous au-

riez bien pu terminer avec l'Espagne et faire la paix générale ; mais vous aviez besoin que la guerre continuât au dehors, pareequ'elle était prête à s'allumer au dedans. Vous craigniez de paraître moins nécessaire si les affaires devenaient plus faciles, et vous fûtes bien aise d'y laisser des épines que vous seul étiez capable d'arracher.

LE CARDINAL MAZARIN.

Tout le monde l'a cru ; et je ne pardonnerais pas au sage Périclès d'avoir jugé comme le vulgaire, si le souvenir de la guerre du Péloponnèse, que vous allumâtes pour soutenir votre crédit à Athènes par le besoin qu'on aurait de vos talents, ne vous rendait excusable d'avoir cru que je laissai continuer la guerre d'Espagne par des motifs semblables. Je dois pourtant me justifier sur un reproche que je ne mérite pas. En vérité j'ai eu le dessein, non pas de faire la paix avec l'Espagne, mais une trève à longues années[1], parceque je la croyais plus avantageuse que la paix pour la France. Les Espagnols en auraient passé par là ; mais d'abord ils voulurent la paix à des conditions trop favorables pour eux. Je la rejetai sans rompre ; et cela prit du temps,

[1] Lettres du Cardinal à M. Servien.

pendant lequel les troubles intérieurs de la France commencèrent. Alors l'Espagne devint encore plus haute et ne voulut point d'accommodement. J'avoue que je ne fus pas fâché de lui faire voir, ainsi qu'aux factieux de l'intérieur, combien ils mettaient du leur dans la partie ; mais en cela l'intérêt de l'état s'y trouvait aussi : car, si j'eusse marqué quelque crainte de la guerre ; si, pour ajuster le traité particulier de l'Espagne, j'avais suspendu, comme il l'aurait fallu, la signature de la paix d'Allemagne, je l'aurais manquée. Nous venions de perdre les Hollandais, par la mort du prince d'Orange et la trahison de trois mauvais républicains[1] : nous aurions perdu encore les Suédois qui voulaient leur paix, et qui nous étaient nécessaires pour la guerre de l'empire : la France se trouvait alors sans alliés et entourée d'ennemis ; au lieu que par la paix d'Allemagne et d'Italie j'ôtais à l'Espagne tous ses alliés, et la laissais abandonnée à ses propres forces vis-à-vis celles de la France qui sont prédominantes.

PÉRICLÈS.

Vous êtes véritablement un grand homme d'état, et j'en reviens à vous dire que votre pré-

[1] Brun, Paw, Mathenèse.

décesseur ne vous vaut pas ; mais la supériorité de réputation qu'il a usurpée pourra bien lui rester. Il a étonné les hommes ; et vous n'avez fait que les servir. Je crois pourtant que votre renommée croîtra en vieillissant. Dans les premiers moments on ne voit des hommes que ce qu'ils font ; mais à la longue on cherche et on démêle comment et pourquoi ils l'ont fait.

RÉFLEXIONS

SUR LE GÉNIE

D'HORACE, DE DESPRÉAUX

ET

DE J. B. ROUSSEAU.

RÉFLEXIONS

SUR LE GENIE

D'HORACE, DE DESPRÉAUX

ET

DE J. B. ROUSSEAU.

Les ouvrages de Despréaux et de Rousseau, fondus ensemble, feraient, quant au genre, un Horace presque complet. Celui-ci, modèle inimitable jusqu'à eux, en a été imité si soigneusement, qu'il semble au premier coup-d'œil, non seulement leur avoir prêté son goût, mais leur avoir communiqué son génie. Je ne crois pourtant pas qu'il y ait aucune ressemblance dans leurs génies. Ce sont trois hommes à peu près de la même taille, vêtus des mêmes habits, et dont les traits ont quelque rapport : on peut s'y méprendre de loin ; mais de près, chacun a sa physionomie bien marquée qui le caractérise. A dire le vrai, le génie différent des langues, le différent goût des nations, peuvent bien entrer pour quelque chose dans ce qui distingue les trois

poètes. Notre goût méthodique a proscrit l'usage de ce que les anciens nommaient épisodes ; et nous les nommons écarts. Peut-être est-ce avec raison que nous nous les sommes interdits ; car l'usage en est fort difficile et l'abus fort aisé. On reproche à Horace d'en avoir abusé, et l'on pourrait bien reprocher le contraire aux autres. Mais ceci n'est qu'une différence vague et générale : on peut observer des nuances plus fines, et qui sont aussi frappantes quand on les démêle avec soin. Tout cela se présente naturellement en jetant les yeux sur les genres où ils se sont exercés, et sur l'empreinte particulière dont chacun les a marqués. Horace, par exemple, dont le mérite est de réunir la finesse et le sentiment, sème tous ses ouvrages des traits les plus flatteurs pour ceux à qui il les adresse. Toutes ses louanges sont pleines de délicatesse, et conservent en même temps un air de naturel et de simplicité d'où résulte le vrai mérite des louanges, qui ne sont flatteuses que lorsqu'elles paraissent sincères. Celles qu'Horace donne respirent toujours un air de vérité bien plus précieux que la finesse dont on se pare souvent mal à propos. Cette dernière qualité perd son mérite dès qu'on l'aperçoit ; aussi Horace ne l'emploie-t-il qu'en

l'incorporant aux autres, de façon qu'elle en relève le prix sans qu'on puisse démêler qu'elle y entre pour quelque chose. Il ne marche guère sans elle, mais il la maîtrise. Il ne veut point l'employer pour éblouir, parcequ'il n'en est pas ébloui lui-même : il s'en sert dans ses louanges pour y assaisonner le respect et la reconnaissance : sentiments froids, à qui il sait donner un ton piquant sans qu'il cesse d'être affectueux. Telles sont les louanges qu'il donne à Auguste : il les proportionne aux divers points de vue sous lesquels on pouvait l'envisager. Tantôt il le loue comme le maître du monde, tantôt comme le protecteur des arts, tantôt comme le défenseur des lois, le fléau des vices, l'ami des vertus. Quelquefois il rassemble tous ces traits dans le même tableau ; et quelque flatteur que soit le pinceau, il conserve au portrait un certain air de fidélité et de ressemblance. Quand il loue ses amis, c'est avec chaleur et modestie tout ensemble : il loue alors comme l'amitié sait louer. Quand il loue Mécène son ami, mais un ami protecteur et respectable, il exprime le respect et la reconnaissance ; mais il leur fait parler le langage de l'inclination. Mécène lui donna, après le retour d'Auguste en Italie, une petite métairie auprès

de Rome. Son étendue et ses revenus étaient fort modiques : il n'y en aurait peut-être eu assez pour personne ; mais il y en avait assez pour Horace, à qui non seulement la médiocrité suffisait pour être heureux, mais qui ne pouvait l'être que par elle. Il fit alors une ode pour remercier son bienfaiteur, ou plutôt pour lui dire, sans le remercier expressément, que son bienfait faisait la douceur de sa vie. Voici deux strophes de cette ode, qui me paraissent avoir un grand mérite. Dans l'une il fait une peinture indirecte du présent que lui a fait Mécène, et il l'accompagne d'une réflexion philosophique qui prouve que ce présent lui suffit et lui doit suffire. L'autre contient une louange détournée de la générosité de Mécène, à qui le poète ne suppose d'autres bornes que les desirs de ceux qu'il oblige.

Un clair ruisseau, de petits bois,
Une fraîche et tendre prairie,
Me sont un trésor que les rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
* Je préfère l'obscurité
Qui suit la médiocrité,
A l'éclat qui suit la puissance.
Le riche est, au sein des plaisirs,

* Inclusam Danaem, etc....Lib. ij, od. 14.

Moins heureux par la jouissance
Que malheureux par les desirs.

Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale ;
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale :
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure nécessité
J'ignore l'affligeante peine ;
Je jouis d'un destin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécène
Si je voulais former des vœux ?

Voilà comme Horace louait. C'est une preuve de la facilité merveilleuse de son génie, que cette fécondité de pensées, cette variété de tours qui ne lui manquaient jamais quand il voulait louer. Et c'est aussi une des nuances les plus marquées qui le distingue d'avec Rousseau et Despréaux. Rousseau loue rarement ; il le dit lui-même dans son Epître à Marot :

J'ai peu loué ; j'eusse mieux fait encor
De louer moins.

Je suis de son avis, et je trouve que non seulement il loue rarement, mais rarement bien. Quand je dis bien, j'entends par-là un bien pro-

portionné, au mérite supérieur qu'il a dans d'autres parties, un bien qui pût le mettre de ce côté-là en parallèle avec Horace, avec qui il me semble qu'il le soutient à d'autres égards. Il faut pourtant excepter de cette critique son Ode au prince Eugène, où prenant un essor audacieux, il emploie l'invention la plus riche, et fait éclore du sein des fictions un éloge historique et simple en apparence, mais admirable, et digne du héros à qui il l'adresse. Je ne saurais me refuser le plaisir de transcrire ici les belles strophes qui l'amènent. Je sais que tout le monde les a sous les yeux; mais je m'assure que ceux qui ont le bon esprit de les savoir par cœur, seront bien aises de les retrouver encore ici.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le Temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres;
Qu'il les replonge dans la nuit;
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de Mémoire

Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable Histoire
Contre l'iniquité du Temps;
Et dans le registre des âges
Consacrant les nobles images
Que la Gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura dans un tableau fidelle
Immortaliser tes exploits.
L'avenir faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événements,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondements.

Tous ces traits incompréhensibles,
Par les fictions ennoblis,
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules
Seront mis en même degré;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Je ne sais rien de plus beau dans notre langue, que ces quatre strophes; les trois premières surtout sont comparables à ce qu'Horace a jamais fait de mieux. J'avoue que la louange que contient la quatrième me paraît un peu outrée, et je ne sais s'il n'y a pas plus d'exagération que de délicatesse. C'est que Rousseau, toujours maître dans l'art de la poésie qui consiste en choix d'images, de tours et d'expressions, ne l'était pas dans l'art des louanges qui exige une aménité dans l'esprit et dans le cœur dont son caractère l'éloignait trop.

Le peu de louanges répandues dans ses ouvrages, est une preuve et un aveu de son impuissance à cet égard. Il savait bien tirer parti de lui-même, et je ne doute pas qu'il n'ait été fort embarrassé toutes les fois qu'il s'est cru obligé de louer. Despréaux ne mérite pas tout-à-fait le même reproche. Il a loué l'Auguste de son siècle, quelquefois aussi finement qu'Horace le sien. Tel est l'éloge du roi qu'il met dans la bouche de la Mollesse au deuxième chant du Lutrin :

Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéans,
S'endormaient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte?

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour :
On reposait la nuit, on dormait tout le jour :
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix :
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits :
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.

Ce tour de flatterie me paraît bien heureux, et il n'est pas le seul de cette espèce que Despréaux ait mis en usage dans l'Epître au Roi, qui commence par ce vers :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

L'artifice qu'il emploie pour prodiguer un encens détourné, est fort ingénieux. Je ne sais s'il n'en aurait pas pris l'idée dans une lettre de Voiture au grand Condé. Ce Voiture savait louer bien finement. Son esprit est marqué au coin du mauvais goût de son temps, et sans doute du sien ; mais il en a toujours beaucoup, et ses louanges

en sont pleines. Je ne sais pourquoi il l'allait chercher si loin : il ne tenait qu'à lui de le trouver bien plus près. C'est une chose à remarquer, qu'un homme nourri, comme il le paraît par plusieurs de ses lettres, de la lecture des meilleurs ouvrages des anciens ; un homme qui savait apprécier si bien le goût du siècle d'Auguste et celui du siècle de Néron, soit tombé lui-même dans les défauts qu'il aperçoit, et n'ait jamais écrit que du style qu'il condamne. Du moins Corneille avait-il la bonne foi d'admirer hautement Lucain, et de chercher ouvertement des beautés dramatiques dans la Pharsale. Mais Voiture, zélé partisan de Cicéron, se déchaîne en mille endroits contre l'affectation et le style précieux de Sénèque et de Pline le jeune, tandis que lui-même ne s'aperçoit pas qu'il est toujours recherché dans ses tours, et n'est jamais naturel ni simple dans ses expressions. Cette contradiction est plus étonnante que rare. Sénèque lui-même s'est élevé contre le mauvais goût de son temps : il pleure la bonne éloquence, et attaque, avec ce chagrin qui ne l'abandonne jamais, les orateurs de son siècle, sans se souvenir que c'est de lui qu'ils ont pris ce ton qu'il leur reproche, et avec lequel il déclame contre eux.

Je ne sais si on ne trouverait pas en France des exemples pareils; mais Despréaux s'est bien garanti de ce défaut : on ne saurait lui reprocher aucun de ceux que sa critique reproche aux autres. A cela près, ses satires ne me paraissent avoir rien de commun avec celles d'Horace. Ce n'est pas qu'en bien des endroits les unes ne soient imitées, et souvent traduites des autres; mais il est bien différent de traduire un poète ou de lui ressembler. L'un est l'ouvrage de l'art : on traduit avec du travail, de l'application et de la constance. L'autre ne saurait être que l'ouvrage de la nature : il faut avoir la même tournure de génie qu'un poète pour lui ressembler. C'est delà que résulte la différence qui distingue nos deux satiriques. Le Latin porte une lumière philosophique sur les mœurs de son temps ; il peint le vice et la vertu, et les colore avec les nuances les plus justes, et les plus propres à inspirer l'amour de l'une et l'horreur de l'autre : c'est là son but. Il ne fait qu'effleurer les sots écrivains de son temps : ce n'est pas contre eux qu'il veut écrire : tant pis pour ceux qui se trouvent sur son passage ; il ne va pas les chercher. La morale est le fonds de son ouvrage ; non pas une morale sèche, monotone, et inanimée pour ainsi

dire ; mais vivante, enjouée, et variée à l'infini par de continuels portraits. C'est dans chacune de ses satires quelque précepte nouveau, paré de toutes les graces d'une poésie familière et d'une peinture vive. Le corps de ses satires forme une galerie de tableaux. Celles du poète français ne sont, à proprement parler, qu'un recueil d'observations littéraires : il n'en veut qu'aux mauvais poètes ; il les attaque avec audace, il les poursuit avec acharnement. Ce qui n'est qu'un jeu pour Horace, et une espèce d'épisode qui le delasse de la philosophie, est l'affaire essentielle de Despréaux, qui au contraire ne philosophe qu'en passant ; et alors quelle prodigieuse différence entre eux ! Boileau prêche la raison : Horace la fait parler, la fait voir. Le Français montre de la justesse et de la solidité : l'autre les cache, et ne laisse voir que de l'agrément. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à chaque moment on retrouve Horace chez Despréaux, et Horace traduit aussi bien qu'il peut l'être. Il n'y perd souvent rien, si on en excepte une certaine noblesse de tour qui est inimitable à l'art, qui échappe à la lime, et que la nature seule peut donner. Voilà ce qui manquait souvent à Despréaux. Aussi, de tous les anciens qui lui ont servi de modèle, Ho-

race n'est pas celui qu'il a le plus heureusement imité ; il trouve mieux son compte avec Juvénal et Perse, dont les écrits portent l'empreinte d'un caractère sec et dur, plus analogue à l'inflexibilité de Boileau, que la plaisanterie philosophique d'Horace. La traduction qu'il fait, dans sa satire sur l'homme, de ces beaux vers de la cinquième satire de Perse, est un chef-d'œuvre avec lequel il faut se souvenir à tout moment que Perse est l'original, si on veut lui accorder quelque préférence sur la copie.[1]

Debout, dit l'Avarice ; il est temps de marcher. —
Hé laisse-moi. — Debout. — Un moment. — Tu répliques ? —
A peine le soleil fait ouvrir les boutiques. —
N'importe, lève-toi. — Pourquoi faire après tout ? —
Pour courir l'océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre. —
Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer. —
On n'en peut trop avoir, et pour en amasser
Il ne faut épargner ni crime ni parjure ;
Il faut souffrir la faim et coucher sur la dure.

Pourquoi cela est-il si bien traduit ? C'est que cela coulait de source. Le traducteur alors pensait d'après lui, et il aurait pu dire la même chose

[1] Surge, inquit Avaritia ; eia, surge.... Sat. 5, v. 132.

quand Perse ne l'aurait pas dite avant lui. Il n'en est pas de même d'Horace, et celui-ci n'a guère dit de choses qui sans lui se fussent trouvées sous la plume de Boileau. On s'approprie les pensées d'un homme ; mais pour cela on ne pense pas comme lui, et on ne s'approprie pas ce qui le faisait penser, je veux dire son génie. Despréaux a fait des vers admirables, des critiques excellentes ; il a donné des leçons raisonnables ; il a employé très heureusement les pensées d'Horace. Je confonds ici, pour abréger, les satires de Boileau avec ses épîtres morales. On y trouve partout un poète maître de son art, un écrivain judicieux, un homme d'un goût sûr et d'une morale saine. Mais à côté de tant d'admirables qualités, on entrevoit souvent un peu de stérilité, de sécheresse, et une certaine raison pesante et triste qui cherche à convaincre plutôt qu'à persuader. Horace, dans les ouvrages du même genre, est en même temps sublime et familier, noble et simple, lumineux, clair et concis. Sa philosophie est douce, enjouée, animée ; sa raison est aimable et son goût fin. Le Français est un philosophe qui versifie, le Latin est un poète qui philosophe. Ecoutons le juste et bel éloge que Rousseau en fait dans son Epître aux Muses :

Le seul Horace en tous genres excelle,
De Cythérée exalte les faveurs,
Chante les dieux, les héros, les buveurs,
Des sots auteurs berne les vers ineptes;
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.

Voilà Horace tel qu'il est; voilà aussi Rousseau quant aux ouvrages, mais non pas quant à la manière. Sa poésie lyrique est d'une élégance admirable; ses images sont poétiques et parfaitement rendues : mais je ne sais s'il ne se livre pas trop au plaisir de faire de beaux vers. L'amour de la rime l'emporte; ou du moins c'est à cela que j'attribue quelques longueurs, quelques répétitions, quelques lieux communs, qui ne laissent pas de se trouver assez souvent dans ses odes. Plus sage et plus exact qu'Horace, son pinceau est plus léché, ses couleurs sont plus empâtées, ses ouvrages sont plus finis : mais ce premier trait, cette première pensée du peintre, qu'un coup de pinceau transmet à la toile et qui la fait parler, ces hardiesses d'enthousiasme que la correction affaiblirait, qui donnent la vie au tableau et qui le rendent la chose même, se rencontrent rarement chez lui.

Voilà le genre de beautés qui fourmillent chez

Horace, et qui le caractérisent. Souvent il ne dit qu'un mot, mais chaque mot est une chose; chaque chose est une pensée ou une image : il semble n'écrire que pour peindre ou pour penser. Rousseau ne pense et ne peint que pour écrire : quelquefois même il lui arrive de s'occuper de cette troisième chose aux dépens des deux autres. Il est juste d'en accuser notre langue un peu sèche, et dont le goût, asservi à la méthode, croit que la clarté ne consiste que dans l'ordre apparent. Delà cette économie des transitions, si pénibles pour le poète et si fâcheuses pour la poésie, qui mettent la moitié d'une ode en liaisons. Delà cet usage d'enchaîner la vérité qu'on se propose d'établir dans une ode, à la suite des pensées préliminaires qui l'amènent méthodiquement; de façon qu'une ode devient une file

De froids dixains rédigés en chapitres,

comme le dit plaisamment Rousseau à quelqu'un, ou une romance sublime qui suit pied à pied ses héros, et, détaillant scrupuleusement leurs exploits, y attache ennuyeusement les yeux du lecteur.

Mais si tout cela résulte nécessairement du génie de notre langue et du goût de ceux qui la

parlent, il s'ensuit aussi qu'il ne faut pas faire d'odes en français, car tout cela est précisément contradictoire à la nature de l'ode. Je ne crois pas que ce soit là le parti qu'il faille prendre. C'est comme si on voulait proscrire chez nous l'usage des espèces, parceque notre pays ne fournit point d'or. Entretenons sagement l'abondance; en cherchant sous un autre climat ce que le nôtre nous refuse. Empruntons, approprions-nous les beautés réelles d'une autre langue, enrichissons-en la nôtre, et multiplions par-là nos propres biens. D'ailleurs, on trouve quelquefois des trésors en retournant un champ où des siècles entiers n'avaient aperçu qu'un sable aride. S'était-on avisé, avant La Fontaine, de penser que la langue française fût susceptible de la perfection du style des fables? On ne s'est pas même avisé depuis d'en faire souvenir. Est-ce la faute de la langue ou des écrivains? N'excluait-on pas la poésie épique de notre domaine? ne désespérait-on pas que notre langue pût atteindre au pathétique, au sublime, à l'énergie, à la variété qu'elle exige? La Henriade a paru, et on y trouve tout cela. Il ne faut que du génie, mais il en faut. Lui seul fait trouver dans une langue tout ce qui lui est propre. Rousseau lui-même en est une

preuve en plusieurs endroits. Si toutes ses odes ressemblaient à celle qu'il a faite sur la naissance du duc de Bretagne, il serait bien difficile de ne pas confondre son mérite avec celui d'Horace. Cette ode me paraît un chef-d'œuvre qui ne laisse rien à desirer. La variété, la noblesse, la richesse des tours et des expressions, y répandent ces beautés qu'on admire chez Horace, et qu'on souhaite ailleurs. Point de liaisons traînantes, point de répétitions, point de lieux communs. Le lecteur n'y trouve que des fleurs à cueillir, des pierres précieuses à ramasser; et toutes ces richesses sont enchâssées avec un art infini par le secours mélodieux des rimes, qui sans doute embellissent notre poésie quand elles ne la défigurent pas. La rime est un ornement symétrique qui pare beaucoup l'édifice dont il fait partie; mais cette symétrie ne saurait être trop parfaite, ni l'architecte trop difficile dans le choix des matériaux qu'il y emploie. Rousseau ne s'y est guère trompé; et cette beauté est à un point de perfection si satisfaisante chez lui, qu'elle fait souvent illusion sur le regret qu'on pourrait avoir qu'elle n'accompagne pas toujours des beautés d'un autre genre.

Un autre talent qui met un grand prix aux

ouvrages de Rousseau, est celui de choisir heureusement ses expressions. Chaque mot est à sa place, et celui qu'il emploie est toujours celui qu'il fallait. Voilà peut-être le seul point de ressemblance entre Horace et lui. Aussi les épîtres du second me paraîssent avoir assez d'analogie avec celles du premier. Horace se sert d'une tournure de vers aisée, dont le ton familier supplée à l'harmonie, et joint les graces libres de la prose à la vive précision de la poésie. Rousseau a employé une mesure de vers peu estimée chez nous avant lui, et inconnue dans le genre d'ouvrage où il l'a portée. Il y rassemble les graces de Marot et de La Fontaine; il les épure et les ennoblit quand il le faut; et, cachant un travail profond sous l'air agréable d'une liberté élégante, il réunit dans ses vers la clarté, l'aisance, la noblesse et la naïveté. Il égaie sa philosophie par des images. Il ne crie pas si haut que Despréaux, mais il se fait mieux entendre. Il ne déclame pas, il ne prêche pas; il raisonne, il parle, il peint. Voilà ce qu'a fait Horace. Aussi leur manière de philosopher se ressemble assez. Mais il ne faut pas s'y tromper, ils ne se ressemblent que dans la manière: le fonds est absolument différent; ils ne voient pas les mêmes objets sous les mêmes faces.

La morale d'Horace respire partout la gaieté, la tranquilité de l'ame, et une certaine quiétude qui ne se rencontre qu'avec des passions douces, et qui forme l'homme de plaisir raisonnable et l'homme vertueux aimable, en un mot, l'épicurien sage, le philosophe de bonne foi, l'homme heureux. Rousseau n'a point de philosophie dans l'esprit : il s'en pare presque toujours ; et celle qu'il emprunte est âcre, mordante, cynique : delà le fiel dont ses plaisanteries et ses préceptes sont imbibés. Horace a bien quelquefois des railleries piquantes ; mais ce n'est qu'un grain de sel de trop, qui semble être tombé par mégarde. Rousseau, accablé d'ennemis, taxé d'une conduite odieuse, poursuit avec acharnement ses accusateurs. Jaloux de sa réputation, il se venge de l'avoir perdue, plutôt qu'il ne réussit à la recouvrer : il traite avec le genre humain en récriminant ; et sa causticité naturelle, aigrie par son malheur, lui inspire une âcreté qui fait ressembler ses ouvrages plutôt à un libelle qu'à une apologie. Il est vrai que la position de ces deux poètes a été bien différente. Horace, chéri de ses concitoyens, aimé du maître du monde, avait autant d'amis et de protecteurs qu'il y avait d'honnêtes gens à Rome : il lui était bien difficile d'être

de mauvaise humeur. Rousseau, martyr malheureux de la prévention, ou exemple célèbre d'une justice sévère, a passé la moitié de sa vie dans le trouble, et l'autre dans le désespoir. L'enjouement ne marche guère en si mauvaise compagnie. Mais le malheur ne change pas le caractère des hommes : il le développe, il en découvre les défauts que la bonne fortune cachait ; mais il ne fait que les découvrir, et ne les fait pas naître.

Ovide plus malheureux que Rousseau, n'a jamais connu la causticité ; il est tombé dans la bassesse, dans la faiblesse, dans l'adulation la plus outrée. C'est un excès bien opposé à celui qu'on peut reprocher à Rousseau. C'est que le génie de celui-ci était bien opposé à celui d'Ovide ; et il ne ressemble pas davantage à celui d'Horace. Horace était un homme voluptueux, indépendant, un tempérament tranquille et modéré. Il avait assez de passions pour être heureux, et elles n'étaient pas assez vives pour l'empêcher de l'être : ce n'étaient, à proprement parler, que des goûts ; et le plus dominant chez lui était la paresse. Le sentiment seul pouvait l'en tirer. Le sentiment lui dictait ces vers aimables où il chante si agréablement tantôt sa maîtresse, tantôt le plaisir de la table. Il est charmant dans ces deux

genres ; et la peinture de ces soupers épicuriens qui rassemblaient la frugalité et la délicatesse, sont d'un agrément infini. On y voit un mélange inimitable de libertinage et de philosophie, deux choses bien opposées, et qui vont si bien ensemble quand elles se réunissent naturellement. On y trouve partout l'honnête homme et l'homme de plaisir qui joint la finesse du goût à la délicatesse du sentiment ; enfin, pour dire tout cela en un mot qui n'était pas en usage de son temps, l'homme de la meilleure compagnie à tous égards. Ecoutons-le parler à sa bouteille, et lui demander le doux trésor qu'elle renferme, et qu'il veut partager avec un philosophe de ses amis : [1]

Aimable fille de la treille,
Doux charme de l'oisiveté,
Fidèle ami, chère bouteille,
Viens ; amène la volupté.
Que dans l'ardeur de ton délire
Nos jours passent comme un instant :
Obéis au son de ma lyre ;
Hâte-toi, Messala t'attend.

Ne crains pas son air de rudesse,
Formé sur de dures leçons :

[1] O nata mecum consule Maulio.... Lib. iij, od. 21.

La voix qu'inspire la sagesse
Ne dédaigne pas tes chansons.
Souvent cette morale austère,
Dont Caton voulut s'étayer
Célébrant ton joyeux mystère,
Avec toi daigna s'égayer.

Par une douce violence
Tu commandes à nos humeurs;
Tu forces la haine au silence,
Tu sais t'assujétir nos mœurs.
Tu dérides le front du sage,
Sous ta douce ivresse abattu;
Et tu sers le libertinage,
Sans effaroucher la vertu.

Le voile de la politique
Tombe sous tes premiers efforts;
De sa plus secrette pratique
Tu découvres tous les ressorts.
Par toi le pauvre qu'on opprime
Perd un douloureux souvenir,
Et dans le transport qui l'anime
Ne voit qu'un heureux avenir.

Viens, et que les grâces badines
Qui ne t'abandonnent jamais,
Des plaisirs que tu nous destines
Redoublent encor les attraits.
A la lueur de cent bougies,
Rivales de l'astre du jour,

Nous célébrerons tes orgies
Sans songer même à son retour.

Voilà Horace à table et en gaieté. Quelle grace, quel agrément dans l'esprit ! Qu'il serait délicieux de vivre avec un tel homme ! Despréaux et Rousseau n'ont rien fait qui fasse desirer la même chose. Ils ne sauraient être mis en parallèle avec Horace de ce côté-là. Je ne vois rien chez les modernes qui en fasse souvenir à cet égard, si ce n'est quelques pièces de l'abbé de Chaulieu. On y voit la même morale, la même sensibilité pour le plaisir et la même facilité d'expression, enfin le même tour de génie. Ne croirait-on pas qu'Horace a fait ces quatre vers où l'abbé de Chaulieu, déja vieux, achève ainsi la peinture de son ame ?

Ami, voilà comment sans chagrins, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poisonnent et funeste,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

Quelles sont ces fleurs dont il sème ses derniers jours ? c'est le secours d'une philosophie douce et gaie, qui s'accommode au temps, et qui porte le plaisir partout. C'est ce qu'il dit dans quatre autres vers qui finissent son Ode sur la Retraite :

Egayons ce reste de jours
Que la faveur des dieux nous laisse :
Parlons de plaisirs et d'amours,
C'est le conseil de la sagesse.

Voilà les fleurs qu'Horace cueillait. Cette retraite de l'abbé de Chaulieu est tout-à-fait dans son goût, et comparable presque à cette ode charmante dans laquelle Horace chante la douceur de la vie champêtre. « Heureux, dit-il, heureux qui sillonne le champ de ses pères, et vit « comme eux, sans soins, sans affaires et sans « créanciers ! »[1]

De la trompette sanguinaire
Il ose mépriser la voix :
De la fortune mercenaire
Il ignore les dures lois.

Il rit du frivole esclavage
Dont le courtisan est épris ;
Et l'intrigue au double visage
N'obtient de lui que des mépris.

Fidèle aux lois de la nature,
Seule elle fait tous ses plaisirs ;
Et ses besoins sont la mesure
De ses goûts et de ses desirs.

Tantôt à sa vigne naissante
Il unit de jeunes ormeaux ;

[1] Beatus ille qui procul negotiis.....Epod. od. 2.

Tantôt d'une main bienfaisante
Il en élague les rameaux.

Tantôt à l'ombre de sa treille
Il compte ses troupeaux naissants;
Il serre les dons de l'abeille,
Il tond ses agneaux bondissants.

Lorsque Pomone en ses contrées
A mûri ses dons précieux,
Il charge ses mains épurées
Des prémices qu'il offre aux dieux.

Sous un vieux chêne il sait attendre
Le déclin du brûlant soleil;
Puis sur un gazon frais et tendre
Il va chercher un doux sommeil.

Alors mille rivaux d'Orphée,
Fardeau léger des arbrisseaux,
S'unissent, pour hâter Morphée,
Au gazouillement des ruisseaux.

Cette peinture n'a-t-elle pas un agrément infini? Il semble voir la nature elle-même, et la nature de l'âge d'or. Voilà ce que Despréaux et Rousseau n'ont jamais fait entrevoir. Ils ne connaissaient pas ce genre-là : et pourquoi? C'est que la nature de leur esprit les en détournait. Il faut, pour ces poésies champêtres et printanières, un naturel et une aménité qui ne se trou-

vent qu'avec un cœur paisible et un esprit gai. Il faut que ces ouvrages soient faciles, et empreints d'un certain caractère de paresse aimable qui ne semble éveillée que par le sentiment. Ils doivent respirer la vertu douce et la volupté sage. Les images y doivent être simples, mais nobles; il ne faut les chercher qu'autour de soi, mais il faut les choisir. Il y faut de l'élégance sans affectation, de la naïveté sans grossiéreté, de l'enjouement sans déréglement; de la poésie douce, familière, fertile sans excès, variée sans écarts, noble sans faste, et animée sans transports. Despréaux et Rousseau, remplis d'excellentes qualités, étaient bien loin de celles-là. L'esprit du premier répand l'aigreur; le cœur du second distille le fiel. Despréaux, critique farouche et opiniâtre, est presque toujours de mauvaise humeur. Rousseau, venimeux par sa propre nature, s'il est permis de parler ainsi, et envenimé par ses malheurs, est un ennemi toujours armé. Ce sont deux lynx affamés, prompts à apercevoir et à saisir leur proie. Je ne crois pas que ni l'un ni l'autre ait jamais été amoureux. La discrétion des poètes ne leur défend pas de chanter leurs amours, et la poésie le leur ordonne. La peinture de ce doux sentiment est son plus délicieux apanage; ainsi

leur silence peut constater leur insensibilité. Et il ne faut pas y avoir du regret; une maîtresse aurait été bien mal entre leurs mains. Je crois que pour peu qu'elle eût connu Horace, elle eût trouvé bien souvent à redire dans ses imitateurs. Ecoutons-le parler à la sienne, et la faire parler dans une ode en dialogue qu'il lui adresse comme un projet de raccommodement, et le gage de la douleur qu'il a d'être brouillé avec elle.

HORACE ET LYDIE

HORACE.

Plus heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie.
Tranquilles ils coulaient au gré de nos ardeurs:
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étaient beaux quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincère!
Vénus me regardait avec des yeux jaloux:
Chloé n'avait pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix organe des amours,
Chloé seule me paraît belle:
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

Donec gratus eram tibi....Lib. iij, od. 9.

LYDIE.

Le jeune Calaïs, plus beau que les amours,
Plaît seul à mon ame ravie :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffaient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laisse sans rivale.....

LYDIE.

Calaïs est charmant, mais je n'aime que vous.
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie !

Que d'esprit ! que d'adresse ! ou plutôt que de sentiment ! car j'aime à croire que cette ode est son seul ouvrage. Avec quelle finesse les motifs de cette brouillerie amoureuse sont détaillés ! Avec quel artifice ce Calaïs et cette Chloé qui en étaient les causes, sont amenés là pour être sacrifiés à Horace et à Lydie ! Il est à croire que celle-ci adopta le projet de son amant et justifia la fin de l'ode : je ne lui pardonnerais point de ne l'avoir pas fait. Mais je crois que Despréaux et Rousseau auraient été bien embarrassés à la détacher de son Calaïs : la tendresse et la galan-

terie ne sont pas de leur domaine. Il y a cependant quelques épigrammes et quelques contes du dernier, qui sont marqués au coin de ces deux qualités aimables. Il faut prendre garde ici à une chose; c'est qu'il y a dans ces petits ouvrages deux mérites d'un genre différent. Il y a la pensée ou le sentiment, qui conclut et qui constate l'épigramme; et il y a la manière d'amener cette pensée. Ce dernier talent doit se rapporter à l'art de conter; et Rousseau le possédait à merveille: il y eût été le maître d'Horace. Celui-ci a inséré quelques contes dans ses satires et ses épîtres. Les allégories sont justes et fines, les préceptes sont raisonnables, la fable est nette et concise. Mais La Fontaine n'avait pas paru, et Horace n'était pas La Fontaine. Sa manière de conter tient un peu de la précision sèche de Phèdre dont il était presque contemporain. Peut-être était-ce là le goût des Romains: peut-être aussi ne s'accommodaient-ils de cela que parcequ'ils ne connaissaient pas mieux.

Rousseau, nourri non-seulement des anciens, mais de ces modernes à qui il ne manque, pour ainsi dire, que l'antiquité, a puisé heureusement dans les sources qu'avaient ouvertes Marot et La Fontaine. Aussi conte-t-il admirablement.

Pas un mot qui ne soit où il doit être; pas un de manque, pas un de trop. Il semble que celui qu'il emploie en rime, ait été inventé pour le mettre à la fin du vers où il le place. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, et jamais il ne blesse cette unité précieuse d'où résulte la vraie beauté des ouvrages d'esprit. Voilà le mérite de la manière; et celui-là n'est fondé que sur le jugement sain, le goût juste, et l'artifice judicieux de l'auteur. Le mérite de la pensée au contraire, tient uniquement au sentiment qu'elle exprime. Quand cette pensée est fine, quand elle est naturelle, quand elle est délicate, quand elle est tendre, quand elle est passionnée, quand elle est galante, elle a le mérite de la finesse, du naturel, de la délicatesse, de la tendresse, de la passion, de la galanterie. Or, pour faire une douzaine d'épigrammes tendres et galantes, il ne faut qu'une douzaine de pensées de ce genre. Je conviens que pour en trouver seulement une, il faut avoir les parties d'où elle résulte.

Mais à l'égard de Rousseau, chacun sait comment ses épigrammes sont nées sous sa main; et son mérite est établi sur tant de titres incontestables, qu'on peut sans offenser sa mémoire,

avouer que dans ces petits ouvrages le fonds n'est pas à lui : les vieux livres et la conversation le lui fournissaient ; mais ce qui est uniquement à lui, c'est la manière. Je ne parle point de ses épigrammes satiriques : je crois que personne n'en réclamera les pensées ; et si c'est un mérite de médire plaisamment, celui-là restera tout entier à Rousseau.

Oublions ces traits où l'esprit se pare des défauts du cœur, et revenons à des objets plus doux. Je remarque que Rousseau a donné la forme de conte à tous les petits ouvrages qu'il a faits dans le genre galant. C'est que quand il tenait une pensée de cette espèce, il se sentait maître dans l'art de la faire valoir. Sans l'artifice du conte, cette pensée n'aurait fait qu'un vers ; et il en faut bien de pareilles pour faire une ode telle, par exemple, que le dialogue d'Horace et de Lydie. Rousseau se défiait avec raison de son fonds sur cet article, et il a bien fait de se rejeter sur la manière, où il est admirable : quand il s'est écarté de cette méthode sage, il s'en est mal trouvé. Il y a pourtant de jolis tableaux dans ses Cantates ; mais ce sont des peintures et non pas des sentiments. L'ode qu'il adressé à une veuve, fait voir combien il était neuf dans le pays de la galante-

rie. Ce petit poème est moqueur au lieu d'être galant; ce qui serait son véritable genre. Rousseau n'y cherche pas à plaire, mais à faire rire. Il y a même des plaisanteries grossières, et qui devraient choquer celle pour qui elles sont faites. Telle est cette strophe :

De la célèbre matrône
Que l'antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Il me semble que c'est sacrifier bien indécemment l'honneur de sa veuve à celui de Pétrone; et je ne crois pas que cette tournure de consolation lui ait beaucoup plu. N'y a-t-il donc que l'égarement le plus infâme qui puisse remplacer le sentiment le plus honnête? La poésie manque-t-elle d'images agréables et voluptueuses? Non sans doute. Mais le poète dont nous parlons en manquait; il manquait de sentiment. Quand je dis, Rousseau manquait de sentiment, je ne veux pas dire qu'il ne sentait point; mais il n'avait qu'une façon de sentir. Tous les sentiments n'étaient point de son ressort; et comme il s'est exercé sur toutes sortes de sujets; on sent quelquefois ce vide dans ses ouvrages. Ses Cantiques qui sont

admirables, pleins d'idées, de tours, d'expressions, d'images sublimes, deviennent froids quand il y faut parler le langage affectueux. Tant que Rousseau veut peindre le maître, le créateur du monde, le Dieu des armées, le fléau des méchants, son pinceau est d'une hardiesse et d'une noblesse inimitables. Mais faut-il peindre un Dieu père et ami des hommes, faut-il lui adresser l'hommage du cœur? Rousseau ne trouve plus rien chez lui, et se sert mal-adroitement de ce qu'il emprunte.

Horace parlait à ses dieux sur un ton bien différent. Les images riantes, les sentiments affectueux ne lui coûtent pas plus que les traits pathétiques et les idées majestueuses. Il semble le meilleur ami de ses dieux : c'est M. de Fénélon. Horace est plein de sentiment; il le porte partout: c'est le caractère distinctif de tous ses ouvrages; et c'est un mérite qui manque souvent à Rousseau, et plus encore à Despréaux. Celui-ci réunissait le goût, la raison, et une connaissance infinie de sa langue et de son art. Tout cela en a fait un versificateur excellent, un écrivain admirable; un peu plus de sentiment en aurait fait un poète achevé. C'est du sentiment que résulte le génie, ou plutôt le génie n'est autre chose

qu'un sentiment fort et vif, un instinct supérieur à l'esprit et aux réflexions. L'usage a étendu la signification du mot de sentiment trop loin, pour que ceci n'ait pas besoin d'explication. On entend communément par-là, la sensibilité du cœur. Or tout homme sensible n'est pas un homme de génie ; mais tout homme de génie est sensible, et n'est homme de génie que parcequ'il est sensible. Voilà ce qui manquait à Despréaux. Il ne parle qu'à l'esprit et à la raison, parcequ'il n'a que de la raison et de l'esprit. Il leur parle à merveille ; et quand il trouve l'occasion rare de saisir une matière où cela suffise, il est tout-à-fait admirable. Il n'en faut pas d'autre preuve que son Art poétique, ouvrage dont le genre unique est précisément à son unisson. Il y joint la vérité des images à la solidité des préceptes : il égaie le style didactique par des portraits et des comparaisons. Tout y est sage et ingénieux, juste et fin à-la-fois. Bien des gens semblent vouloir le regarder comme une compilation de l'Art poétique d'Horace. Je ne sais si c'est mauvais goût ou mauvaise foi ; mais il me semble nécessaire que l'un ou l'autre ait enfanté cette opinion. Parmi environ douze cents vers qui composent l'Art poétique de Despréaux, il y en a peut-être une cinquantaine

d'empruntés ou de traduits, si l'on veut, d'Horace. Le Tasse en a pris à proportion bien davantage chez Virgile, sans qu'on l'ait accusé d'avoir compilé l'Enéide. D'ailleurs ce n'est pas en cela que consiste la vraie ressemblance des ouvrages; c'est dans l'enchaînement des parties, c'est dans leurs proportions, c'est dans leur emplacement qu'elle se trouverait; mais rien de tout cela n'est pareil chez nos deux poètes. Horace, échauffé d'un feu continuel, ne prend jamais haleine : il se répand comme un torrent sur toutes les matières qu'il traite. Sa course n'est pas réglée; il laisse bien des choses derrière lui, puis il revient sur ses pas. Il ramasse tout, il dit tout, mais avec trop de chaleur pour ne pas blesser la régularité. Il est précis, bref et coupé, peut-être même décousu; mais que les lambeaux sont précieux! Son ouvrage est un édifice où tous les ordres d'architecture sont mêlés, et ne sont pas assez distingués; mais le choix des ornements fait oublier leur désordre.

Despréaux marche toujous l'équerre à la main. Ce n'est pas un conquérant qui pénètre avec une rapidité confiante jusqu'aux extrémités de la terre; c'est un général sage et habile, qui va pied-à-pied, mais sûrement; qui reconnaît,

qui prépare tous les chemins avant de s'y engager. Boileau manie avec une adresse extrême l'art si difficile des transitions. Tout est lié, tout forme un total régulier et admirable. Il y a pourtant des gens de beaucoup d'esprit à qui cet ouvrage ne paraît pas encore assez méthodique. N'est-ce pas pousser un peu loin le goût de la méthode ? Pour moi je crois que s'il y en avait davantage, il y en aurait trop : ce ne serait plus que l'ouvrage d'un régent; et tel qu'il est il me paraît le chef-d'œuvre d'un poète. J'avouerai même que s'il m'a jamais paru qu'on pût y desirer quelque chose, c'est de cette chaleur à laquelle Horace accoutume trop ceux qui le connaissent. Cette chaleur dont le sentiment est la source, et qui est elle-même celle des peintures vives, manque souvent à Despréaux : aussi son coloris manque-t-il de vivacité. Il a traduit dans son Art poétique deux vers d'une ode d'Horace, qui chez celui-ci sont d'un feu, d'une vivacité extrême. Il les a fort bien traduits ; mais il remplace le sentiment par de l'élégance ; et le sentiment n'a point d'équivalent qui puisse le rendre. Les voici : [a]

Un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris

[a] .....Facili sævitiâ negat
Quæ poscente magis gaudeat eripi. Lib. ij, od. 12.

Qui mollement résiste, et par un doux caprice
Quelquefois le refuse afin qu'on lui ravisse.

Ce n'est pas là Horace ; ce n'est pas Licymnie dont il parle alors. Cela est bien élégant, les vers sont bien faits, l'image est agréable ; mais ce n'est pas la même chose : cela ne remue pas, cela ne respire pas la volupté. Le dernier vers ne me satisfait point du tout. Je n'y trouve que faiblement tracés ces redoublements de plaisir, cette progression de transports que causent à une maîtresse tendre les efforts d'un amant qu'elle excite par des fantaisies adroites et passagères. Je vois tout cela chez Horace : ses deux vers me peignent le tête-à-tête le plus passionné. Le Français ne me paraît pas assez pressé, assez vif ; il y manque du coloris : et voilà ce qui manquait à Despréaux. C'est un excellent graveur : ses estampes sont bien dessinées, ses figures sont bien distinctes, son ordonnance est parfaite ; mais l'illusion des couleurs n'y est pas

Rousseau ne manque pas de coloris ; mais sa manière n'est pas universelle. Il est parfait dans la sienne, mais dès qu'il en sort son pinceau n'est plus le même. Il n'a qu'un cercle d'idées dont il tire un parti prodigieux ; mais en les déguisant il ne les multiplie point. C'est un ex-

cellent peintre de portraits. Il ne voit pourtant pas la nature en beau ; et il la peint comme il la voit, avec une force et une hardiesse extrêmes. Horace a toutes les manières et tous les tons de couleurs ; mais, livré à un génie ardent qui le maîtrisait peut-être quelquefois, son ordonnance n'est pas toujours aussi parfaite que son dessin et son coloris. Despréaux manque de sentiment : Rousseau en manque aussi à certains égards. Tous deux n'abondent pas assez d'idées : ils sont plus réguliers, plus exacts, souvent moins nobles, moins finis et moins vifs ; mais toujours plus arrangés qu'Horace, qui n'a pas assez d'économie et qui manque de méthode, ou qui la sacrifie à la variété dont la fécondité de son génie le rendait maître.

REFLEXIONS

SUR

ALEXANDRE,

ET

CHARLES XII

ROI DE SUÈDE.

RÉFLEXIONS

SUR

ALEXANDRE,

ET

CHARLES XII.

ROI DE SUÈDE.

Réflexions sur Alexandre.

Les actions d'Alexandre, ses vices, ses vertus et le caractère de son héroïsme, ont été jusqu'à présent l'objet de bien des recherches et des réflexions. Il a été loué, blâmé, admiré, méprisé tour à tour; et il a enfin obtenu dans l'opinion des hommes à peu près la place qui lui convient, au dessous de ces conquérants sages à la fois et législateurs; tels que Ninus, Zoroastre et Cyrus, qui ont éclairé et policé le monde en le subjuguant; et au dessus de ces conquérants destructeurs qui n'ont semblé le parcourir que

pour le détruire, tels qu'Attila et Tamerlan. Mais cette justice presque exacte que l'on rend communément au roi de Macédoine, il ne paraît pas que ce soit purement par esprit de justice et en pleine connaissance de cause qu'on la lui ait rendue. On a été d'abord ébloui du brillant de ses actions : l'étendue, la promptitude de ses conquêtes et l'éclat de quelques-unes de ses vertus, lui ont acquis une réputation au dessus de celle qu'il méritait. Le culte établi en son honneur a été rapidement porté à l'excès, comme c'est la coutume des opinions humaines ; mais le temps l'a refroidi, et dans ces circonstances de refroidissement il est survenu d'autres conquérants, de nouveaux héros qui ont attiré l'admiration. On avait dans Alexandre un modèle d'héroïsme. On a comparé à ce modèle les hommes qui paraissaient y ressembler, tels qu'Annibal, Scipion, César ; et d'abord on aura remarqué avec surprise qu'ils ne perdaient pas au parallèle. Alors on s'est repenti d'avoir élevé trop haut un homme qui pouvait trouver des égaux, et on s'est vengé en le rabaissant trop. On s'est attaché à ses défauts, on les a observés scrupuleusement, on les a peut-être enflés avec malice. On l'avait excessivement admiré, on le déprisa

excessivement ; et bien des critiques se sont plû à ne le regarder que comme un fou heureux. Cependant l'impression des hauts faits d'Alexandre sur l'esprit des hommes ne pouvait s'effacer entièrement, elle a subsisté et subsiste encore ; mais la seconde impression de critique s'y étant mêlée, toutes les deux se sont fondues ensemble, et il en est résulté une opinion publique qui place le héros de Macédoine à peu près dans le rang qu'il doit avoir. Il semble donc que c'est moins en suivant des idées justes qu'en mêlant des idées fausses, qu'on est parvenu là ; et c'est ce qui m'a fait entreprendre cette dissertation, dans l'espérance d'y montrer véritablement Alexandre tel qu'il a été, digne en même temps de tous les éloges et de tous les blâmes qu'il a reçus.

Je commencerai par avancer une espèce de paradoxe, auquel j'espère que l'examen ne sera pas défavorable ; et je dirai que l'expédition d'Alexandre contre Darius était facile, juste, et nécessaire. J'entends ici par facilité, la vraisemblance du succès. Il convient de remonter plus haut qu'Alexandre, et d'examiner l'état où étaient respectivement les affaires de Grèce et d'Asie au moment où il parut, afin de pouvoir développer et balancer exactement les motifs

les moyens, et les probabilités politiques qui furent la base de son expédition.

Cent cinquante ans auparavant, l'ambition et l'orgueil des Perses avaient tenté la conquête de la Grèce. La défaite de cette multitude prodigieuse d'hommes dont ils l'inondèrent, les couvrit de honte, et leur inspira une haine qui ne s'éteignit que dans les cendres de leur empire. Chassés de l'Europe ils se virent encore attaqués en Asie par les Athéniens, [1] battus par eux en plusieurs rencontres, et contraints de faire une paix désavantageuse. Instruits alors de leur faiblesse, les malheurs qui les en instruisirent aigrirent encore leur haine, et la rendant plus ingénieuse leur firent sentir qu'ils ne devaient attendre que d'une politique adroitement menagée des succès qu'ils n'étaient pas en état de prétendre à force ouverte. La guerre du Péloponèse mit alors la Grèce en feu. La secrète et vraie cause de cette guerre, fut la jalousie de Lacédémone contre Athènes qui, couverte de gloire par tant de victoires importantes remportées sur les Perses, obscurcissait l'éclat de Sparte, et était devenue l'oracle et l'arbitre de toute la Grèce. Les Lacédémoniens les attaquèrent avec vi-

[1] Plutarch. in Cim.

gueur ; les Athéniens se défendirent de même. La fortune indécise semblait respecter ces deux républiques ennemies. La Perse alors sentit qu'il était temps de s'ébranler : elle envoya aux Lacédémoniens un secours de vaisseaux, de troupes et d'argent. La politique était bonne ; mais elle eût été meilleure de ne pas envoyer un secours si considérable. Il était bien de son intérêt d'abaisser Athènes, mais non pas d'élever Lacédémone sur ses ruines. Quoi qu'il en fût, Lysandre profita habilement du secours. Athènes fut vaincue, et ses murs furent détruits. Bientôt les Perses comprirent qu'ils avaient été trop loin ; leur jalousie ne fit que changer d'objet ; et ils prirent autant d'ombrage de la puissance de Sparte, que celle d'Athènes leur en avait donné. Pour affaiblir les Grecs, projet qu'ils ne perdaient jamais de vue, ils attaquèrent les villes grecques d'Asie sous la conduite de Tissapherne, satrape de l'Asie mineure ; mais ils prenaient mal leur temps, et Lacédémone armée de cette puissance qu'elle leur devait, marcha sous les ordres d'Agésilaüs son roi, au secours des villes attaquées. Ce prince, bon politique et grand capitaine, ne borna pas ses vues au dessein de secourir quelques villes ; il conçut le projet de

détruire la puissance qui les attaquait. Il s'empara de l'Asie mineure, et pénétra victorieux jusqu'au fleuve Halis.[1] Vraisemblablement c'en était fait de la puissance des Perses et des conquêtes d'Alexandre : Artaxercès aurait éprouvé le sort qui attendait Darius ; mais la jalousie des autres Grecs, soutenue et animée par les promesses et les profusions du roi de Perse, souleva toute la Grèce contre Lacédémone, qui fut obligée de rappeler Agésilaüs pour la défendre, tandis qu'il s'avançait en vainqueur vers Babylone. Les Perses débarrassés de cet ennemi formidable, envoyèrent une armée navale aux Athéniens, et, la joignant à la leur, battirent les Lacédémoniens, commandés par Conon qui ramena sa flotte victorieuse à Athènes dont il releva les murailles et rétablit la puissance. Sur ces entrefaites, les Egyptiens s'étant révoltés contre Artaxercès, ce prince qui connaissait l'impuissance actuelle des Perses et le peu de services qu'il en pouvait tirer à la guerre, voulut que la Grèce lui fournît des troupes auxiliaires. Mais il fallait pour cela qu'elle fût tranquille. Il eut recours à sa politique ordinaire ; il ouvrit ses trésors, et les répandit dans la Grèce. Il gagna les orateurs, dont

1 Polyb.

l'éloquence influait beaucoup sur la décision des affaires. La paix se fit, et les Grecs servirent les vues d'Artaxercès. Ce fut quelques années après cette paix, que Philippe monta sur le trône de Macédoine ; il tira de l'obscurité ce royaume à peine connu en Grèce avant lui, et l'éleva avec éclat sur les ruines de ses voisins. Ce prince, un des grands hommes qui aient jamais vécu, conçut sinon le dessein de détruire l'empire des Perses, du moins celui d'en resserrer les bornes en étendant le sien. Mais la réunion de la Grèce en un seul corps dont il fût le chef, lui parut un préliminaire essentiel ; et ce projet que l'ambition peut-être avait formé, mais que la saine politique approuvait, fut exécuté. La Grèce fut soumise par Philippe à force de combats et d'argent. Le roi de Perse répandit le sien en pure perte pour animer les Grecs à se défendre ; et Démosthène dont il avait acheté l'éloquence, n'obtint en cette occasion que la réputation éternelle d'un excellent orateur, sans que ses déclamations pussent prévenir l'asservissement de sa patrie, ni arrêter les succès de Philippe. La Grèce soumise, Philippe songea à suivre son plan, et se prépara à porter la guerre en Asie. Darius qui avait succédé à Artaxercès, pressentit l'orage prêt à fon-

dre sur lui, assembla toutes ses forces et se disposa à la guerre. Mais sur ces entrefaites Philippe mourut. Alexandre lui succéda ; et Darius ne croyant pas devoir craindre un jeune homme de vingt-deux ans qui lui paraissait devoit être assez embarrassé à maintenir les droits qu'avait acquis son père, licencia ses troupes et s'endormit dans une profonde sécurité. Mais le jeune roi de Macédoine ne s'endormait pas, et n'avait pas moins hérité des talents, des vertus et des projets de son père, que de sa puissance. Ce prince, éclairé par un génie sublime, fécond et toujours présent, conçut le dessein de porter la guerre à Darius, et en même temps résolut de pousser l'exécution de ce projet jusqu'à la conquête entière de son empire. Il envisagea cette entreprise sous son véritable point de vue, et elle lui parut facile : c'est-à-dire, il sentit judicieusement que la probabilité du succès l'emportait sur l'apparence des obstacles. L'entreprise d'Agésilaüs, qui avec les seules forces de Lacédémone avait ébranlé presque jusqu'aux fondements l'empire d'Artaxercès, n'était-elle pas un garant sûr du succès de celle d'Alexandre qui joignant ses Macédémoniens aguerris à l'élite de la Grèce réunie, pouvait en composer une

armée vraisemblablement invincible? La retraite des dix-mille Grecs qui, ayant suivi le jeune Cyrus à Babylone, repassèrent audacieusement toute l'Asie plutôt que de se rendre aux Perses qui voulaient les y contraindre, n'était-elle pas un autre gage au jeune héros d'une réussite fort apparente? Ils avaient traversé les fleuves à la nage, percé tous les défilés, traversé toutes les montagnes, toujours entourés et attaqués par des foules innombrables de barbares qui ne purent ni les retarder ni les entamer; et ils étaient enfin revenus dans leur patrie, sous la conduite de Xénophon, après six cents lieues de marche[a] et huit mois de victoires continuelles. Xénophon était un grand homme; mais Alexandre ne s'estimait pas moins, et il avait raison. Sans parler de cet instinct qui annonce aux heros ce qu'ils doivent être, et qu'on doit peut-être regarder comme le germe de l'héroïsme, Alexandre avait droit de compter sur son courage et sur sa capacité à la guerre. Agé de dix-sept ans, il avait donné des preuves de l'un et de l'autre à la bataille de Chéronée, au gain de laquelle il contribua beaucoup; et depuis ce temps il n'avait pas cessé de s'appliquer à tous les devoirs d'un grand

[a] Xenoph. Retraite des Dix-mille.

capitaine, d'un grand politique et d'un grand roi. La manière dont il concerta son entreprise fit voir qu'il n'avait pas perdu son temps. Il régla les affaires de la Macédoine, et en donna le gouvernement à Antipater, le plus éclairé des ministres qu'avait formés Philippe. Il lui laissa des troupes assez considérables pour se défendre avantageusement s'il était attaqué, ce qu'il fit en effet contre les Lacédémoniens la quatrième année de l'expédition d'Alexandre. De plus ce prince sentit que les Grecs, naturellement remuants et amoureux de leur liberté, seraient tentés de profiter de son absence pour la recouvrer : il y mit ordre ; et, en fortifiant ses troupes de l'élite de leur jeunesse, il leur ôta la force des leurs ; et contraignit à élever le monument de sa gloire les mêmes mains qui, éloignées de lui, eussent peut-être été employées à porter de funeste coups à sa puissance. Telles furent les sages précautions d'Alexandre, lorsque profitant des travaux de son père et se livrant à l'exécution de ses projets, il entra avec confiance dans la carrière de conquêtes qu'Agésilaüs lui avait ouverte ; mais avec des espérances encore mieux fondées que ce roi n'avait dû en concevoir. Car, sans compter que les forces et les ressources du

roi de Lacédémone n'étaient pas comparables à celles du roi de Macédoine, maître alors de toute la Grèce, il faut observer que depuis ce temps la Perse était encore extrêmement affaiblie et déchue. Divisée par des révoltes continuelles, l'autorité n'avait fait que d'impuissants efforts pour les réprimer; et les innombrables armées du grand-roi n'avaient pu lui procurer que des accommodements honteux avec les rebelles, qui en diminuant les ressources de l'état, en manifestaient toute la faiblesse. Elle était à son comble, et ne pouvait se comparer qu'à la force du gouvernement politique et militaire d'Alexandre, qui partit de Grèce avec trente-six mille hommes endurcis à toutes les fatigues, ployés à toutes les manœuvres, audacieux dans tous les périls, pour aller combattre un fantôme de puissance, un roi environné d'une multitude d'hommes efféminés, guidés encore à la vérité par quelque lueur de courage, mais qui, semblable à celle des éclairs, ne suffisait pas pour les tirer de l'abîme de mollesse et des ténèbres de l'ignorance où ils étaient plongés sur l'art et la discipline militaire. Que devait-il donc arriver de cette expédition? Ce qui est arrivé, ce qu'Agésilaüs avait entamé, ce que Philippe allait en-

treprendre, ce qu'Alexandre exécuta : la destruction d'un empire appuyé sur un gouvernement vicieux, défendu par une multitude sans ordre, sans discipline, sans aucunes vertus militaires, et attaqué par un petit nombre d'hommes à la vérité, mais d'hommes soldats, et conduits par un héros également bon politique et grand capitaine. L'entreprise d'Alexandre était donc facile, et il ne se trompa pas sur cela ; mais de plus elle était juste, même dans le sens le plus rigoureux, puisqu'elle n'était qu'une application du droit et du principe de la légitime défense. En effet, il faut considérer Alexandre comme l'homme public de la Grèce ; et c'est en cette qualité qu'il était en droit de faire la guerre aux Perses, dont toutes les démarches depuis près de deux siècles ne tendaient qu'à la ruine et à l'asservissement des Grecs. Si l'on se rappelle les invasions de Xercès et les intrigues de ses successeurs, on sera pleinement persuadé de cette vérité.

Prétendrait-on que quand même Alexandre aurait été en droit d'attaquer les Perses pour satisfaire à la vengeance et aux intérêts de la Grèce, du moins il ne lui était pas permis de pousser la guerre jusqu'à la ruine totale de son

ennemi et à la conquête entière de ses états ? Un seul mot détruit cette objection. C'est que le droit de la guerre est sans bornes, et n'est autre chose lui-même que la destruction de tous les droits fondés sur des pactes ou des convenances quelconques. Un poète latin a dit sur cela en un vers, ce que Grotius et Pufendorff ont établi et prouvé quinze cents ans après. *Arma tenenti omnia dat qui justa negat.* [1] Darius n'a jamais demandé la paix à Alexandre ; s'il l'eût fait et qu'Alexandre ne l'eût pas accordée, celui-ci aurait manqué de générosité, non pas péché contre la justice. Mais il n'est rien arrivé de semblable à cela : Darius s'est défendu, sans demander merci. Alexandre n'avait de son côté qu'à combattre sans scrupule. S'il se fût contenté d'enlever une province à son ennemi, l'Asie mineure par exemple, on ne le taxerait pas aujourd'hui d'usurpation et d'injustice ; mais, dans le vrai, cette conquête bornée n'eût pas été plus équitable que la conquête totale qu'il fit du royaume des Perses. Quand deux nations sont en guerre, celle qui la reçoit et celle qui la fait acceptent et courent tous les dangers de la guerre, entre lesquels la ruine totale est com-

[1] Lucan. lib. 7, v. 48.

prise ; et le droit de la guerre permet aussi bien de conquérir le tout qu'une partie, comme il permet de tuer son ennemi aussi bien que de le mettre en fuite ou de le faire prisonnier. Enfin l'entreprise d'Alexandre n'était pas seulement facile et juste ; elle était encore nécessaire, et il est aisé de s'en convaincre.

Observons que par la haine invétérée et les artifices continuels des Perses les affaires étaient venues à un tel point entre eux et les Grecs, que la ruine des uns pouvait seule empêcher celle des autres ; et qu'ainsi rien n'eût été si dangereux pour la Grèce qu'une demi-expédition contre la Perse, quelque succès qu'elle pût avoir. Je suppose qu'Alexandre eût borné ses conquêtes à celle de l'Asie mineure ; je veux même que les Perses, reconnaissant leur faiblesse et sa supériorité, la lui eussent cédée solennellement en vertu d'un traité ; et je dis que ce traité n'eût été avantageux pour lui qu'en apparence, et qu'il aurait eu tôt ou tard à s'en repentir. En effet, peut-on croire que les Perses, envenimés depuis longtemps contre la Grèce et toujours occupés du desir de sa destruction, eussent dépouillé de bonne foi leur haine et abandonné intérieurement toutes leurs prétentions, parcequ'ils auraient été honteuse-

ment vaincus, et contraints d'en venir à une paix humiliante et dommageable pour eux? Ne doit-on pas présumer au contraire, que le desir de la vengeance aiguisant encore leur haine, ils eussent été, pour ainsi dire, continuellement à l'affut des occasions de la signaler et de la satisfaire? Peut-être même que le malheur dessillant leurs yeux, ils auraient fait effort pour secouer l'engourdissement où ils étaient. Peut-être ils auraient réformé leur gouvernement; peut-être à force d'être vaincus eussent-ils appris à vaincre; peut-être enfin, connaissant le prix de l'art et de la discipline militaire, eût-on vu bientôt revivre en eux ces anciens Perses à la vertu desquels ils devaient leur splendeur. Car c'est précisément lorsque les abus qui naissent de la forme vicieuse d'un gouvernement sont au plus haut période, c'est dans le moment où ils viennent de mettre un état sur les bords de l'abîme, qu'il se fait dans tous les esprits comme une crise universelle d'où résultent pour l'ordinaire des arrangements meilleurs, des vues plus saines, des efforts puissants et salutaires. Mais, sans s'appuyer sur une conjecture qu'on traitera peut-être de chimérique, quelque fondée qu'elle paraisse, en supposant, contre toute vraisemblance, que la Perse

aveuglée sans ressource n'eût pu ouvrir les yeux sur les causes de ses malheurs et sur les moyens de les réparer, du moins il faudra lui laisser le desir de se venger, et le pouvoir de le tenter avec des milliers d'hommes. Qu'eussent fait les trente-six mille hommes d'Alexandre, dispersés en deux cents lieues de pays, contre les attaques réitérées d'une hydre toujours renaissante ? Qu'eût fait cette armée invincible, exténuée, pour ainsi dire, par la division nécessaire qu'il en fallait faire pour la distribuer dans cette vaste étendue de conquêtes qu'elle avait à conserver ? Rassemblée, ne laissait-elle pas une vaste étendue sans défense ? et séparée, pouvait-elle éviter d'être accablée sous le poids d'une multitude inépuisable de combattants, et bientôt réduite à rien sans même jamais être battue et par ses seules victoires ? On aurait fait passer en Asie des troupes fraîches, j'en conviens ; et alors il eût fallu faire ce qu'Alexandre fit du premier coup, ou bien c'aurait été tous les ans à recommencer. La Macédoine n'était pas bien difficile à épuiser : il fallait choisir ou d'abandonner les conquêtes, ou de la ruiner et de la laisser sans défense ; et peut-être n'aurait-elle pas tardé à en avoir besoin. La Grèce ne se serait-elle jamais ennuyée

de verser son sang pour Alexandre ? n'eût-elle pas été avare des dernières gouttes, et n'eût-elle pas mieux aimé les répandre pour recouvrer cette liberté si précieuse que Philippe avait opprimée, et dont elle n'avait sûrement pas perdu le souvenir et l'amour ? Alexandre observa judicieusement toutes ces choses. Il comprit de plus, qu'il lui serait plus aisé de détruire la puissance de Darius que de l'affaiblir : il sentit que tant que ce monarque vivrait, l'extrême attachement des Perses pour leurs rois serait un obstacle éternel à la sûreté des conquêtes qu'il pourrait faire. Aussi la personne de Darius fut la proie qu'il suivit avec le plus d'acharnement ; et, sans prendre jamais le change sur ses vrais intérêts, son activité le mit à portée de saisir la circonstance qui lui livra par la mort de ce prince non-seulement ses états, mais aussi les cœurs d'une nation chez qui le titre de roi suffisait pour obtenir un attachement et un respect voisin de l'adoration. Il faut convenir que si jamais homme a pu être digne d'un tel sentiment, c'est Alexandre. On ne saurait le lui refuser en se rappelant les beaux jours de sa vie, où l'ambition ne faisait éclore en lui que des vertus. Comment ne pas admirer un homme qui, écartant toutes les idées fausses,

tous les préjugés dont un génie médiocre eût été accablé, n'envisage les affaires que sous un point de vue simple et vrai, ne voit dans un projet qui fait encore l'étonnement de l'univers qu'une entreprise facile, et qui, sans jamais prendre à gauche dans les moyens qu'il emploie, sait accorder toujours la précaution et le sang-froid, avec l'activité et la promptitude la plus incroyable ? Si tous les conquérants avaient connu aussi bien que lui l'importance de cette vérité, que pour assurer ses conquêtes dans un pays, il faut les étendre aussi loin que le pays même, les grandes révolutions ne seraient pas si rares. Et pour en rapporter un exemple incontestable et connu de tout le monde, si Henri V [1], sans perdre le temps à recueillir l'hommage équivoque de ses nouveaux sujets, n'eût pas laissé respirer le dauphin Charles, et l'eût poursuivi sans relâche au-delà de la Loire où il s'était retiré, il est à présumer que ces mêmes Anglais dont nous bornons la jalousie impuissante à des efforts inutiles, ne prendraient pas en vain et puérilement aujourd'hui le titre de rois de France. Henri V était un grand homme; mais il n'était pas Alexandre, et il n'aurait pas

[1] De Lancastre, roi d'Angleterre. V. Mézerai, Rapin Thoyras, etc.

pénétré la Bactriane et la Sogdiane avec cette persévérante activité qui est nécessaire pour établir une domination nouvelle. Alexandre, dans toute la première partie de son expédition, a montré la ténacité inébranlable et l'impétuosité salutaire dont son entreprise avait besoin; mais, dans ses dernières années, il a poussé ces deux qualités à un excès qui tenait de la démence.

Jamais on n'a vu d'exemple aussi mémorable de l'altération que la bonne fortune est capable d'apporter à la vertu. Celle d'Alexandre plia sous le faix de sa prospérité. Ce prince, un modèle de tempérance et de modération, s'abandonna à la mollesse et aux débauches les plus outrées en tout genre; [1] ses cinq dernières années ne sont qu'un tissu d'excès. On n'y voit plus que ce que le meilleur poëte lyrique de notre siècle reproche aux conquérants dans sa belle Ode à la Fortune,

> Des vœux outrés, des projets vastes,
> Des rois vaincus par des tyrans.

Le projet de passer pour un dieu et de se faire adorer comme tel, fut le moins insensé de ceux

[1] Militarium rerum quam quietis otiique patientior. Quint. Curt. lib. vj, cap. 2.

qu'il conçut alors : bien d'autres avaient fait cette fortune sans la mériter autant que lui. Sa manie la plus folle, et aussi celle qui lui tenait le plus au cœur, c'était la conquête de l'univers. Son plan, si l'on peut honorer du nom de plan une telle chimère, était de s'embarquer sur la mer Rouge, après avoir subjugué tout l'Orient maritime depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à la Syrie; de là il passait en Afrique, où ayant soumis Carthage, il se proposait de traverser les déserts de Numidie, de passer par Cadix dans les Espagnes ; et de-là, prévenant l'entreprise d'Annibal, il franchissait les Alpes, et rasant la côte d'Italie il revenait enfin chez lui par l'Epire, et s'y érigeait un trône universel[1]. Cela ressemble plus à un projet de voyage qu'à un projet de conquête ; aussi Alexandre alors n'était plus qu'*un voyageur armé*. Et c'est apparemment sous cette seule face que le regardait La Motte quand il l'a nommé ainsi. Il ne traversa les Indes, il n'y prodigua le sang de ses soldats, que pour

[1] Ipse animo infinita complexus, statuerat, omni ad orientem maritimâ regione perdomitâ, ex Syria petere Africam Carthagini infensus : inde, Numidiæ solitudinibus peragratis, cursum Gadis dirigere. Ibi namque columnam Herculis esse fama vulgaverat. Hispanias deinde, quas Iberiam Græci a flumine Ibero vocabant, adire ; et prætervehi Alpes, Italiæque oram, unde in Epirum brevis cursus est. Quint. Curt. lib. x, cap. 1.

s'ouvrir par la force un chemin jusqu'à l'Océan qu'il avait envie de voir. Il n'attaqua Porus que pour faire plaisir à Omphis, puissant prince indien qui s'était donné à lui, et à qui il avait laissé généreusement tous ses états : car il ne conquérait alors le monde que pour le parcourir. Porus vaincu et pris, il lui rendit entièrement son empire, et ne lui demanda que son amitié et le passage dans son pays. Je n'ai garde de blâmer cette générosité ; c'était un reste des premières vertus d'Alexandre. Mais s'il en conserva assez pour ne pas vouloir usurper la puissance d'un roi que rien ne l'avait obligé à regarder comme un ennemi, pourquoi le même esprit de justice et de raison ne l'avait-il pas détourné d'une entreprise injuste, téméraire et inutile ? C'est que ce n'était plus cet Alexandre dont la prudence et la politique accompagnaient les démarches. Il n'était plus lui-même que dans l'exécution ; et il faut avouer qu'il ne s'est jamais démenti de ce côté-là. Il exécutait avec un sang-froid et une capacité admirables, les entreprises les plus absurdes et les plus inconsidérées. Cette bataille contre Porus qu'il n'aurait jamais dû attaquer ni même connaître, est un chef-d'œuvre de science militaire. Son pas-

sage de l'Hydaspe en cette occasion, a été depuis le modèle de tous les passages de grandes rivières à la vue de l'ennemi. Annibal et César ne l'ont pas oublié, et le passage du Rhône par Annibal [1], n'est qu'une copie du stratagême d'Alexandre, que peut-être lui-même avait pris de quelque autre : car c'est ainsi que les grands hommes savent multiplier leurs talents, en profitant des lumières de ceux qui les ont précédés. Mais enfin, de quelques talents et de quelque capacité qu'il l'étayât, l'entreprise d'Alexandre n'en était pas moins folle ; il laissait pour ainsi dire à sa bonne foi, un pays immense nouvellement conquis et fécond en révoltes. Il est vrai qu'il y conserva toujours une partie de ses Macédoniens ; mais ce n'est pas là ce qu'il fallait. Six mille Macédoniens de moins faisaient un grand vide dans son armée, et n'étaient qu'un point dans l'Asie pour la tenir en bride. De plus, cette armée redoutable était bien différente au passage de l'Hydaspe, de ce qu'elle avait été au passage du Granique. Accablée de fatigues, couverte de cicatrices, rebutée de courir après des chimères, elle ne suivait pas Alexandre, il la traînait. Eblouie de son héroïsme, elle com-

[1] Polyb. lib. 4; Tit. Liv. dec. 5.

battait avec lui par enthousiasme, et le combat était toujours précédé et suivi de murmures.[1] Tous les yeux, tous les cœurs étaient tournés vers la Macédoine. On était las de vaincre. Et comment ne s'en fût-on pas lassé, puisque chaque victoire n'était qu'un pas vers de nouveaux périls ? Les hommes veulent bien servir l'ambition, mais non pas la folie. Ce n'est pas qu'ils gagnent beaucoup plus avec l'une qu'avec l'autre ; mais c'est que la seconde ne leur laisse seulement pas envisager de profit, tandis que l'autre leur en prodigue à pleines mains l'espérance. Alexandre périt à trente ans par la trahison des siens; je n'en suis pas étonné. Ce qui m'étonne, c'est que cela ne soit pas arrivé plus tôt. Il semblait être devenu l'ennemi de ses soldats : car n'était-ce pas l'être que de leur en susciter mal à propos à chaque instant? Je ne parle pas de ses débauches; de son orgueil, de cet emportement dans ses passions auxquelles il se livra, de la hauteur méprisable avec laquelle il osa abjurer pour ainsi dire sa patrie, en prenant les mœurs de ses nouveaux sujets. Toutes ces choses aliénèrent sans doute les Macédoniens; mais ce qui les désespéra davantage

[1] Quint. Curt. lib. 9.

fut, je crois, cet acharnement marqué de leur roi à les détruire, pour acquérir ce fantôme de gloire dont il se repaissait ouvertement. Il comptait la vie de ses soldats pour moins que rien, en proportion avec les trophées imaginaires qu'il se proposait. Cela devait les toucher de bien près: car après tout ces Macédoniens étaient des hommes. On eût dit qu'Alexandre dans les Indes, avait pris à tâche d'anéantir tous ces héros à qui il devait sa puissance. Il les menait dans des pays inconnus, souvent impraticables, à travers des nations, les unes féroces, les autres puissantes, toutes ennemies, et dont il ignorait la force et les intérêts. Ce n'était plus cet homme qui combinait si bien ses plans; le caprice était devenu le seul guide de sa conduite. Il a envie [1] de voir l'Océan; il équippe une flotte, il descend l'Hydaspe, il parvient à la mer. Ne croirait-on pas qu'il avait des pilotes, des matelots expérimentés, enfin qu'il savait ce qu'il allait trouver et ce qu'il faudrait faire? Point du tout: personne dans sa flotte ne savait ce que c'était que le reflux. On s'y exposa mal à propos, et on fut au moment de périr. La consternation que la témérité malheureuse traîne à sa suite,

[1] Quint. Curt. lib. 9.

s'empara de tous les esprits; l'ignorance était si profonde, qu'on attribua cette fuite des flots à la colère des dieux qui refusaient de souscrire à une entreprise insensée. On sacrifia; la mer revint : on cria miracle, et on se rembarqua avec ardeur. Le seul Alexandre, dont le génie était encore supérieur à ses extravagances, s'étonna, mais ne s'abattit point, et pénétra à force d'esprit, et à l'aide d'une expérience fâcheuse, ce qu'il aurait pu apprendre en un moment et sans risque d'un mousse indien. Mais les ressources que son génie lui fournissait, n'empêchaient pas son armée d'apercevoir qu'il était insensé de se mettre chaque jour dans la nécessité dangereuse de les épuiser, et bien fâcheux pour elle d'être, pour ainsi dire, à la merci des talents d'un homme qui ne faisait plus consister sa gloire que dans un excès chimérique de grandeur dont il s'était enivré. Aussi, ce monarque adoré si longtemps de ses soldats se les aliéna si bien, que les murmures et les séditions journalières qui s'élevaient parmi eux, l'obligèrent de prendre le parti de leur ôter la garde de son corps [1], pour la donner aux Perses à qui il ne feignit point de dire qu'il les estimait au-

[1] Id. lib. 10.

tant que ses Macédoniens. Pour peu qu'on se mette à la place de ceux-ci, et qu'on se rappelle ce qu'était un Barbare aux yeux d'un Grec, on sentira aisément combien ce coup d'autorité était mortifiant pour eux ; et combien une armée victorieuse devait être humiliée de se voir supplanter par ceux qu'elle avait fait fuir mille fois, et de céder honteusement ses charges et ses droits à une troupe d'esclaves. On vit alors que les Macédoniens haïssaient les vices de leur roi, mais qu'ils en admiraient les vertus, et que pour blâmer sa conduite ils n'en adoraient pas moins sa personne. Tout le camp retentit de gémissements : ils conjuraient tous en pleurant Alexandre [1] de leur donner la mort, mais d'épargner leur honneur ; de ne pas méconnaître leur attachement pour lui, et de leur conserver une place dans son cœur, plus précieuse pour eux que la vie. Alexandre s'attendrit, et peut-être fit-il réflexion qu'à le bien prendre il était seul coupable de la mutinerie qu'il venait de châtier si rigoureusement. Outre que le déréglement de ses mœurs et de sa conduite les avait comme precipités dans l'abîme où il les punissait d'être tombés, il avait encore à se reprocher le

[1] Quint. Curt. lib 10.

relâchement de la discipline que son exemple avait introduit. C'était son ouvrage ; il l'avait autorisé, et ordonné même quelquefois. On vit à Nyse, patrie de Bacchus, ces Macédoniens fameux par une tempérance respectable, s'abandonner aux excès de la débauche la plus outrée, et déserter les autels de Mars, le seul dieu qu'ils eussent servi jusqu'alors, pour se livrer aux emportements qu'inspire la divinité tutélaire de cette contrée. On vit encore, à son retour de l'Océan, cette armée devenue voluptueuse, joncher les chemins de guirlandes, et dans des chars parés des dépouilles de l'Orient, célébrant par la plus excessive débauche le dieu qu'Alexandre se piquait de remplacer dans les Indes, déshonorer la prétendue apothéose du nouveau dieu par les plus honteux emportements, qu'il se faisait un plaisir d'applaudir et une gloire de surpasser. Ce désordre dura sept jours entiers, et le premier en avait duré dix. Il est bien singulier que les vaincus ne se soient pas éveillés un seul moment pendant ces deux léthargies des vainqueurs. Mille hommes auraient détruit en un jour les trophées qu'avaient élevés aux Macédoniens huit ans de combats et de victoires ; et Alexandre, profondément assoupi dans l'abrutissement de

l'ivresse, ne serait sorti de ses bras que couvert de honte et chargé de chaînes. Mais sa réputation veillait pour lui; ses vertus passées le défendaient contre ses vices actuels: on ne le voyait pas tel qu'il était, mais tel qu'il avait été; et les Indiens furent aussi effrayés des hurlements des Macédoniens dans leur ivresse, que l'avaient été les Perses du cliquetis formidable de leurs armes.

Pour achever le portrait du héros de l'Asie, on trouvera peut-être que je devrais y faire entrer les traits de sa vie privée. Les mœurs peignent le caractère, j'en conviens: cela m'ouvrirait encore une belle carrière. Le supplice de son général le plus accrédité, le meurtre d'un de ses meilleurs amis, en opposition avec sa générosité vis-à-vis de l'infortunée famille Darius et sa tendresse constante pour Ephestion, me fourniraient un sujet de dissertation curieux et intéressant; mais, outre que ces choses ont été dites par beaucoup d'anciens et de modernes, je pense que je puis et que je dois même m'abstenir de les traiter. J'ai eu pour but, non pas de faire connaître Alexandre en tant qu'homme, de le montrer sous toutes les faces dont l'humanité est susceptible; mais de l'apprécier en tant que grand homme, et de le peindre roi ambi-

tieux, politique et conquérant. Je crois qu'en analysant le mérite et les actions de ces hommes dont la vie est pour ainsi dire l'histoire de l'univers, ce serait bien fait de ne pas mêler dans le même tableau les traits de la vie publique, qui appartiennent à la politique et à l'histoire, et les traits de la vie privée, qui intéressent la philosophie et la morale. Ces deux objets ne sont pas du même ton de couleur, et rapprochés se nuisent l'un à l'autre, parcequ'ils éveillent dans l'esprit des idées d'un ordre absolument différent. C'est par cette raison que je me borne à envisager Alexandre par le côté historique et politique. Si, après tout ce que j'en ai dit, il est nécessaire, pour me conformer à la coutume, que je rassemble en peu de mots l'opinion que j'ai de lui, je dirai qu'il me paraît, durant toute son expédition contre la Perse, le modèle des rois ambitieux. Dans son expédition des Indes, ce n'est plus qu'un fou : c'est pourtant toujours un héros, mais un héros de roman, qui ne se tire d'affaire qu'à force d'héroïsme. Si l'on excepte, comme je l'ai dit au commencement de cette dissertation, les conquérants législateurs qui ont servi les hommes en les assujétissant, je ne crois pas qu'aucun héros de l'antiquité puisse l'emporter sur Alexandre

qui a mérité si longtemps d'être heureux, et qui l'a toujours été.

L'histoire de ce siècle nous présente un héros qui à quelques égards peut lui être comparé. C'est le roi de Suède Charles XII; et les détails où je vais entrer sur la conduite, les actions et le caractère de ce prince, formeront un parallèle entre lui et le héros de Macédoine.

Réflexions sur Charles XII.

CHARLES XII a détrôné des rois, gagné des batailles, forcé des passages de rivières à la tête d'une armée peu nombreuse, mais brave, aguerrie, disciplinée, et par conséquent presque invincible; il l'a menée victorieuse à deux cents lieues de sa patrie; il a fait trembler par elle des puissances formidables et infiniment supérieures à la sienne. Qu'a fait de plus Alexandre, et qui ne croirait pas que l'ame du roi de Macédoine animait le roi de Suède et présidait à toutes ses actions? Aussi M. de Voltaire l'appelle l'Alexandre du Nord. Il s'en faut pourtant bien que le même génie éclairât ces deux hommes.

Leurs actions ont un air de ressemblance; mais c'est comme celle de ces portraits à qui la physionomie manque, qui ne représentent l'original qu'à de certains jours, sous un certain point de vue, et où l'on chercherait en vain l'ame de la figure.

Le roi de Suède, attaqué à quinze ans par trois princes puissants, se détermina avec joie à se venger, et saisit avec avidité l'occasion de se livrer tout entier à son penchant pour la guerre. Partisan zélé de la justice, il ne crut pas en enfreindre les lois, en se proposant d'humilier les ennemis qui l'attaquaient. Je ne sais s'il examina bien impartialement leurs prétentions. Les succès de Gustave Adolphe lui parurent un droit incontestable à la possession des provinces qu'il avait conquises; et la répétition qu'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, faisait de la Livonie, lui parut un attentat de la dernière injustice, qu'il ne pouvait ni ne devait souffrir. Cependant cette Livonie était à la Pologne avant que Gustave se la fût appropriée; et ce roi Auguste n'était monté sur le trône de Pologne qu'en s'engageant, par un serment usité dans toutes les élections, à maintenir tous les droits de la nation qui le choisissait pour son maître.

L'entreprise du czar Pierre sur l'Ingrie qu'il répétait aux mêmes titres, ne se présenta aux yeux de Charles XII importuné de l'éclat naissant d'Alexiovits, que comme un acte d'ambition; et son amitié pour le duc de Holstein son beau-frère lui persuada aisément que le roi de Danemarck, seul coupable de la rupture du traité d'Alténa, méritait que tout le poids de la vengeance tombât sur lui. Mais, après avoir avancé que la guerre d'Alexandre contre Darius n'était pas injuste, on me trouverait peut-être trop extraordinaire, si j'osais établir que celle d'un héros qui ne s'est jamais piqué que de justice et de valeur, était moins juste qu'elle ne lui parut. Ainsi je n'approfondirai pas davantage cette matière; et je vais détailler, non pas les actions du roi de Suède, mais ses entreprises et sa manière de les concerter. Sa première fut celle de Copenhague : il n'y perdit pas un moment, et fit usage, dès le premier jour, de cette promptitude dans l'exécution à laquelle il a dû tous ses succès. En effet, il a toujours eu cette partie dans le plus haut degré : il exécutait avec une diligence incroyable : il ne lui fallait que des projets bien arrangés pour réussir; mais il conquérait au jour la journée, s'il est permis

de parler ainsi. Tous ses desseins ne venaient que l'un après l'autre ; il lui manquait un plan général, et sans doute aussi un génie d'une trempe assez forte pour le concevoir. Par exemple, après l'humiliation du roi de Danemarck qu'il contraignit en six semaines à s'accommoder avec le duc de Holstein, après la levée du siége de Riga que le roi de Pologne fut obligé d'abandonner honteusement, après la glorieuse bataille de Narva où avec huit mille Suédois il passa sur le corps à cent mille Russes, quels avantages n'était-il pas en droit de prétendre ? Qui pouvait résister et au courage et au bon ordre de ses troupes, et à la réputation que des succès si rapides et si incroyables lui acquirent à juste titre ? Le but que Charles XII ne devait jamais perdre de vue, s'il songeait à élever sa puissance sur les ruines de celle d'Alexiovits dont la gloire et le mérite lui faisaient ombrage, n'était-il pas de poursuivre le monarque des Russes sans relâche, de ne lui pas laisser le temps de se reconnaître, ni de rassurer ses peuples et d'aguerrir ses troupes ? La manière dont ils reçurent la nouvelle de Narva, et les prières publiques qu'elle occasionna chez eux, ne sont-ils pas de bons garants de la consternation générale où les plongea cette fameuse

journée ? Pourquoi le roi de Suède a-t-il borné le profit d'un succès aussi prodigieux que celui de Narva, à la levée du siége de cette bicoque ? La personne du czar lui était échappée. Ce czar était son Darius, non par le caractère, mais par les circonstances ; il fallait donc le poursuivre avec opiniâtreté. C'est dans ces occasions que les moments décident du salut des empires. Alexiovits était à la tête de quarante mille hommes qu'il amenait à Narva ; il fallait tâcher de le joindre ou de l'attirer ; et cela n'était pas si difficile qu'on se l'imagine peut-être. Aurait-il laissé ravager son pays par un homme qu'il connaissait encore assez peu pour avoir osé l'attaquer le premier ? Par-là du moins il augmentait la réputation de son ennemi et l'abattement de ses peuples. D'ailleurs on ne peut guère éviter toujours un ennemi qui ne cesse jamais de nous suivre ; cela ne peut se faire qu'en fuyant. Et pourquoi fuir sans donner bataille ? N'est-ce pas la ressource qui reste quand on l'a perdue ? Le czar était trop habile et trop courageux pour tenir cette conduite. Il était de son intérêt de combattre les Suédois. En supposant qu'ils fussent encore victorieux, c'était au moins un moyen sûr de les affaiblir même par leur victoire ; et d'aguer-

rir les Moscovites par leur défaite. Il se serait donc vraisemblablement opposé à Charles XII; il aurait essayé de l'arrêter. Si le roi de Suède était battu, que risquait-il? Ne pouvait-il pas se retirer sur Narva? et cette mauvaise place n'était-elle pas un abri sûr contre des gens qui n'avaient pu la réduire avec cent cinquante pièces de canon, pendant un siége de près de trois mois? Mais si, comme il est apparent, le bon ordre, la valeur éprouvée, la science militaire et la capacité l'avaient emporté sur une multitude moins courageuse que brutale, et plus ignorante encore; enfin si les Suédois avaient battu les Moscovites, si la mort ou la prise du czar avait mis le sceau à cette victoire, comme il pouvait fort bien arriver, soit dans l'action, soit dans la poursuite; jusqu'où Charles XII n'était-il pas en droit de porter ses espérances et ses conquêtes?

Ce ne fut point le danger de la bataille, ce ne fut point l'inquiétude de la retraite, ce ne fut point la difficulté de joindre et de combattre le czar dans une saison avancée, sous un climat rigoureux, ce ne fut aucun obstacle qui arrêta Charles XII: il n'était pas de caractère à s'en étonner, encore moins à y céder. Il ne prit haleine, que parceque le dessein d'aller en avant

ne lui vint pas dans la tête, parcequ'il n'avait pas encore conçu le dessein de détruire le czar, ou du moins il n'avait fait que l'entrevoir, sans l'étayer d'un plan fixe qui développât tous les périls, toutes les ressources, et qui combinât toutes les probabilités. Il ne voulait que se battre : il venait de le faire contre les Moscovites ; il était content de ce côté-là, et ne songeait qu'à se procurer le même passe-temps avec son autre ennemi, le roi Auguste. C'était le malheur du roi de Suède, de n'avoir ni ambition ni politique, et de faire un métier où ces deux qualités réunies sont absolument nécessaires. Je crains d'avancer un paradoxe en disant que Charles XII n'était pas ambitieux. Je veux dire qu'insensible à ses propres intérêts qu'il ne connaissait guère, il ne se souciait que d'accroître sa réputation et non ses états. Il voulait être craint et respecté ; mais l'agrandissement de sa domination n'entrait pour rien dans ses projets. Il y a des gens qui aiment le jeu pour jouer, et non pour gagner. C'était ainsi que Charles était avide de combats. Il s'en amusait, il en aimait la gloire et ne songeait pas au profit. Voilà ce qui lui fit perdre le czar de vue, pour ne penser qu'au roi de Pologne après Narva. Mais le loisir qu'il laissa à Alexiovits, amena des circons-

tances qui rendirent ce parti nécessaire, et qui auraient dû lui faire sentir la faute de son inaction. Ses deux ennemis se liguèrent ensemble contre lui, d'une façon qui n'aurait pu manquer de lui être funeste, si sa diligence et sa capacité à la guerre n'eussent prévenu le malheur que sa mauvaise politique lui avait préparé. L'empereur des Russes devait envoyer cinquante mille hommes en Saxe, où Auguste se chargeait du soin de les discipliner ; et celui-ci s'engageait en même temps à les remplacer par cinquante mille Allemands qui devaient passer au service d'Alexiovits. Rien n'était mieux concerté ; mais le comte Piper, ministre du roi de Suède, qui heureusement n'était pas du même caractère que son maître, éventa le secret des deux monarques. Charles XII averti se livre à toute son impétuosité : c'était précisément la vertu que l'instant exigeait. Il passe la Duna à la vue des Saxons, il les bat, il s'ouvre par la Courlande le chemin de Lithuanie, et pénètre avec plus de rapidité qu'un foudre jusqu'à Birzen, où ses deux ennemis avaient conclu et médité sa perte quelques mois auparavant. Ce fut alors qu'il conçut le dessein d'arracher à Auguste la couronne de Pologne ; et il la lui arracha en effet, après

bien du sang répandu. Ce n'était pas un obstacle pour Charles XII.

Qu'eût fait en cette occasion, non pas Alexandre, mais Parménion ou le comte Piper? Précisément le contraire de ce que fit Charles XII. Celui-ci perdit plus de deux ans à faire tomber la couronne qu'il tenait dans sa main, sur la tête d'un homme qu'il connaissait à peine, et dont il prit à cœur l'élévation, sur une sympathie puérile de mœurs qu'il crut avoir avec lui; et le seul fruit qu'il retira d'une expédition si pénible, fut la satisfaction arbitraire de présider incognito à l'élection et au couronnement de Stanislas Leczinski et de Charlotte Opalinska sa femme. Un grand homme, ou seulement un homme sensé, aurait gardé la Pologne pour lui; ou du moins, se déclarant protecteur de la république jusqu'à ce que les troubles appaisés permissent une élection libre, il aurait élevé des forteresses du côté de la Saxe et de la Russie, pour défendre un pays trop ouvert, et le garantir de la tyrannie de deux princes armés contre sa liberté. Il fallait ensuite marcher en Saxe, la conquérir s'il pouvait, au lieu de la faire contribuer; et de là, sans perdre un instant, attaquer avec vigueur Alexiovits au cœur de ses états. Je crois qu'alors la Moscovie,

épouvantée à juste titre, aurait eu de la peine à se défendre.

Je dois prévenir ici une objection qu'on doit me faire, et je rappellerai avec plaisir cette maxime judicieuse du rival de Sophocle et d'Euripide :

Pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.[1]

Je n'affirme pas que le dessein de détrôner le czar eût réussi : Charles avait manqué un moment bien décisif pour cela ; mais je dis que cela n'était peut-être pas si difficile qu'on se l'imagine ; enfin je dis qu'une conduite précisément opposée à celle que tint le roi de Suède, était la seule qui pût conduire ce projet à sa fin.

Tandis qu'il se repaissait de chimères, le grand Alexiovits mettait à profit tous les instants. Il civilisait, il aguerrissait ses peuples ; il fondait des villes, il excitait le travail et l'industrie : déjà les arts y fleurissaient, l'abondance en était le fruit. Le czar n'avait secouru le roi de Pologne que faiblement ; et s'il avait manqué en cela aux lois exactes d'une alliance, il avait du moins suivi celles de la politique. Il voulait avoir des hommes

[1] Mithridate, acte 3, sc. 1.

pour sujets, et se livrait tout entier aux soins de cette importante métamorphose. Il n'avait garde de réveiller l'oisiveté de Charles XII à son égard, et lui laissait l'avantage imaginaire de faire des rois et de donner la loi dans l'Europe, tandis qu'il s'assurait la gloire solide d'une élévation durable, et qu'il se mettait en état de repousser puissamment l'orage qui tardait à fondre sur lui. Tous les moments ajoutaient à la force du czar; et Charles n'en perdait aucun qui ne préparât insensiblement sa ruine. Déja le czar avait pris d'assaut ce Narva où il avait échoué si honteusement pour sa nation; déja il avait de bons ingénieurs, de bons officiers et de bons soldats. Il était dans cette florissante situation, lorsque Charles s'ébranla sérieusement pour l'attaquer. Quelle différence de ce moment à celui de la bataille de Narva! Le roi de Suède quitta la Saxe au mois de septembre 1707, après s'y être amusé un an à recevoir les ambassadeurs de toutes les cours de l'Europe, et prit le grand chemin de Moskow. Son étoile marchait encore devant lui: tout ce qui osa l'attendre ou l'attaquer fut battu et dispersé. Le czar ne s'en alarmait pas. Laissons faire les Suédois, disait-il; je finirai par les détruire à force d'en être battu. Il raisonnait

juste, et il avait précisément ce génie qui manquait au roi de Suède. Celui-ci avançait toujours avec ardeur, sans échec, mais sans prévoyance. Il se trouva bientôt dénué de vivres, hors d'état de poursuivre son projet, et obligé de laisser prendre haleine à son ennemi. Toujours fidèle à son ignorance en politique, il crut tirer de grands avantages de son alliance avec Mazeppa, et tourna vers l'Ukraine rempli de cette illusion. Mais le temps qu'il perdit à se tirer des pays presque impraticables qu'il lui fallut pénétrer pour y parvenir, laissa au czar toujours agissant avec autant de promptitude que de sagesse, le loisir de prévenir les effets de cette union, et d'en détruire les espérances avant qu'elle fût formée. Charles ne trouva, au lieu de Mazeppa puissant, riche et suivi d'une nombreuse armée, qu'un fugitif échappé au supplice, sans troupes, sans vivres et sans argent. Charles alors ne démentit pas l'héroïsme dont il faisait profession : armé d'un courage et d'une fermeté vraiment admirables, il s'obstina à ne voir dans ses ennemis que les Moscovites de Narva ; et, sans diminuer rien de ses espérances, il crut n'avoir perdu qu'un hiver, et continua à regarder l'empire du czar comme une proie qui ne pouvait lui échap-

per. C'est dans cette persuasion qu'il donna cette célèbre bataille de Pultova dont personne n'ignore l'événement et le détail. Je ne m'y arrêterai pas, d'autant plus que ce ne sont pas les actions, c'est le caractère du roi de Suède que je veux développer. Cette journée de Pultova fut une seconde bataille d'Arbelles, avec cette différence que l'Alexandre y éprouva le sort de Darius. Je ne doute pas qu'il n'en fût arrivé autant au roi de Macédoine, s'il se fût conduit en Asie comme le roi de Suède se conduisit dans le Nord. Celui-ci, sans se reposer un moment, et sans cesser de fatiguer ses troupes moins infatigables que lui, passa sept ans entiers dans l'inaction; car, selon ses vrais intérêts, ne rien faire contre le czar Pierre c'était ne rien faire du tout. Cette oisiveté était glorieuse, j'en conviens. Pendant ce sommeil politique, toutes les vertus de Charles brillaient avec éclat. Sa générosité, sa capacité à la guerre, sa fermeté, son activité, son attachement à la discipline, son indifférence singulière pour lui-même dans les plus grands périls et dans les fatigues les plus outrées, tant de qualités rares que ce héros réunissait brillèrent alors dans tout leur jour, et ont laissé de profondes traces d'admiration dans tous

les cœurs. Voilà, si je ne me trompe, ce que desirait uniquement Charles XII. Amoureux de sa réputation, il était content d'étonner l'univers, et ne se souciait pas qu'il lui en revînt plus que de la gloire. C'est ce désintéressement accompagné de l'ignorance ou du mépris de la politique, et peut-être de tous les deux ensemble, car l'un ne va guère sans l'autre; c'est cette indifférence pour ses propres intérêts, qui a enfin amené Charles au point de perdre en un seul jour le fruit des neuf années les plus éclatantes qui aient jamais illustré la vie d'aucun héros.

Je ne suivrai pas celui-ci plus loin que Pultova; c'est ici que, dépouillé des apparences de conquérant, il cessa d'attirer l'attention sous ce titre spécieux; et d'ailleurs ses malheurs ne fourniraient pas de nouvelles réflexions sur son caractère: on lui retrouverait les mêmes défauts et les mêmes vertus. Partout audacieux, constant jusqu'à l'opiniâtreté, il conserve la hauteur d'un conquérant au milieu des disgraces d'un fugitif. Toujours dénué de politique dont il avait plus de besoin que jamais, toujours ardent, vigilant, actif, et cependant toujours ignorant le prix du temps: avec cette différence qu'ayant alors en tête le point de vue fixe de son re-

tour, il ne sut pas sacrifier en apparence quelques moments, par un manège adroit qui l'eût beaucoup plus avancé que la hauteur avec laquelle il heurta toujours de front ses protecteurs, et qu'en Pologne et en Saxe, au sein de la prospérité, il perdit les instants les plus précieux, faute de savoir à quoi les employer. Rien n'est plus vrai et plus extraordinaire en même temps, que cette alliance d'activité et d'oisiveté qui formait le caractère de Charles XII. Il y a des poètes pleins de feu et d'imagination dans les détails, qui manquent de génie et d'invention dans les plans. Voilà à peu près comme était Charles XII dans son métier de conquérant, à l'égard de l'emploi du temps : il l'employait et le perdait à la fois. Le czar Pierre devait être le point fixe et unique de son attention ; mais, pourvu que Charles combattît et vainquît, il était content : il ne lui fallait que des ennemis à dompter, des rois à faire ou à humilier ; mais il n'était pas fait pour conquérir des états. Sans ambition intéressée et sans politique, il semble formé sur le modèle des héros de la fable ou de nos romanciers.

Alexandre est le parfait modèle des héros ambitieux : il a passé la meilleure partie de sa vie

sans en avoir les vices, et en a toujours eu toutes les qualités. Le roi de Suède est un homme plus extraordinaire : le roi de Macédoine est un plus grand homme. Charles XII est plus vertueux : Alexandre a plus de vices et plus de vertus. Celui-ci avait le génie trop vaste : l'autre n'avait qu'un esprit fougueux. Le premier est un conquérant : le second n'est qu'un batailleur. Alexandre est un grand homme qui a fait des folies : Charles est un fou qui a fait de grandes choses.

QUELQUES VIES

DE

TROUBADOURS,

TIRÉES DES MANUSCRITS

DE M. DE SAINTE-PALAYE.

1746.

QUELQUES VIES
DE
TROUBADOURS.

AVERTISSEMENT.

Il y a présentement cinquante ans que feu M. de Sainte-Palaye, avec qui j'ai été intimement lié jusqu'à sa mort, m'engagea d'écrire sur ses manuscrits quelques vies de nos Troubadours, et de traduire en vers quelques-unes de leurs chansons provençales dont il me facilita l'intelligence.

Je fis ce qu'il desirait. J'écrivis dix ou douze pièces pareilles à celles qu'on va lire, et je traduisis celles des chansons qui me parurent les plus propres à faire connaître un temps dont on a quelque-

fois trop bonne opinion, et des poètes dont plusieurs étaient moins dépourvus de connaissances qu'on ne le croit communément.

C'est dans cette vue que j'offre aujourd'hui au public ce que je retrouve de ce petit travail dans mes porte-feuilles. Le reste s'est perdu dans mes voyages à diverses Cours de l'Europe.

GUILLAUME BALAON.

Guillaume Balaon était gentilhomme, et chatelain du pays de Montpellier. Il passa sa vie à aimer et à faire des vers; du moins il ne nous est connu que par ses amours et ses poésies. Il était bien fait de sa personne, agréable dans ses manières, et renommé par son talent parmi les Troubadours. Il était sans doute d'un naturel assez tranquille, car il ne paraît pas qu'il ait été vagabond comme l'étaient la plupart de ses camarades Trouvaires. Il s'éloignait d'eux encore en une chose, c'est qu'il était constant et n'aima jamais qu'une seule dame. Il ne faut pourtant pas croire qu'il se soit exempté de payer totalement le tribut à la nature des hommes en général, et particulièrement des poètes. Balaon fut extrêmement capricieux, comme on va le voir par le récit d'une aventure dans laquelle consiste toute sa vie, dont le bonheur ou le malheur furent déterminés par les circonstances de cette affaire.

Balaon fut amoureux d'une dame du Gevaudan, nommée Guillelma de Javiac. Il fit beaucoup de vers pour elle, et se donna tant de soins pour lui plaire qu'enfin il y parvint. Il en fut

aimé, et obtint d'elle tout ce qu'on peut demander à une femme dont on a déja touché le cœur. Il avait un ami preux et vaillant chevalier comme lui, qui se nommait Pierre Bariac. Ce Bariac était amoureux aussi bien que Balaon, et sa maîtresse, nommée madame Ivernetta, demeurait dans le même château que madame Guillelma dont elle était amie. Cette société galante était fort douce; mais la douceur en fut troublée par un accident qui est assez ordinaire dans ces sortes de liaisons. L'ami de Balaon et madame Ivernetta sa dame se brouillèrent. Celle-ci était prompte et haute apparemment; à la première querelle elle donna au pauvre Bariac son congé. Bariac était véritablement amoureux, ce congé le désespéra; mais son ami Guillaume dont nous écrivons la vie lui fit d'un grand secours, et fit si bien qu'il appaisa la sévère Ivernetta. La paix se fit, et la réconciliation fut accompagnée de circonstances si délicieuses, que Bariac jura à Balaon que le moment des premières faveurs qu'il avait obtenues de sa maîtresse n'avait pas été si doux que celui de ce voluptueux raccommodement. Ce discours tourna la tête à Balaon; il se trouva malheureux de ne pas connaître ce plaisir que son ami venait d'éprouver, et il vou-

lut absolument éclaircir s'il était réellement plus agréable de recouvrer sa dame que de l'acquérir. Il n'y avait pour cela qu'un moyen ; avant de se raccommoder il fallait se brouiller. Balaon n'hésita pas ; il feint d'être irrité, et sans vouloir aucune explication, il cesse non seulement d'aller voir sa dame, mais de lui donner de ses nouvelles, et semble avoir oublié qu'elle soit au monde. La pauvre malheureuse qui l'aimait sincérement, lui fit porter ses plaintes par cent messages redoublés, et lui écrivit les lettres les plus passionnées. Les messagers furent renvoyés, les lettres ne furent point lues ; Balaon se tenait sur son fier. La tendre Guillelma ne se rebuta pas ; elle fit partir un de ses gentilshommes qu'elle chargea de demander à Balaon le motif des duretés qu'il lui faisait éprouver, et de lui dire que quoique son cœur ne pût rien lui reprocher, si par hasard et innocemment elle avait fait la moindre chose qui pût lui déplaire, elle était prête à se soumettre à toutes les peines qu'il voudrait lui imposer, et ne lui demandait que la permission d'aller se jeter à ses pieds. Le chevalier député fut fort mal reçu de Guillaume. Celui-ci refusa follement et de pardonner, et même d'énoncer le sujet de son courroux. Il se

contenta de dire que sa dame n'était que trop coupable, que sa faute n'était pas telle qu'il pût y avoir grace, et que d'ailleurs le caractère de Guillelma ne laissait pas d'espoir qu'elle se corrigeât jamais. Ce fut avec cette réponse impertinente que l'ambassadeur de Guillelma revint à Javiac. Le procédé était si injurieux, que la dame en fut assez piquée pour que la tendresse fît place au dépit, et elle résolut de ne plus songer à un homme qui se rendait si indigne de son attachement. La résolution était très sensée. Il arrive quelquefois aux amans d'en faire de cette espèce, et à qui rien ne manque que d'être constantes. Guillelma cessa de se plaindre, cessa d'écrire, et Balaon fut assez longtemps sans entendre parler d'elle. Il s'en ennuya bientôt; il craignit même qu'elle ne s'en tînt pas à faire semblant de l'oublier. Il l'aimait dans le fond, et puis l'amour propre ne voulait pas perdre une conquête. Notre troubadour ayant fait ses réflexions, monte à cheval sous prétexte d'un pélerinage, et arrive à Javiac où il se loge chez un bourgeois, ne voulant pas se montrer à la cour de madame Guillelma dont il voulait épier la conduite et démêler les sentiments. Mais la dame sut son arrivée, et à cette nouvelle tout son

beau projet d'indifférence s'évanouit: elle crut toucher au moment qui devait lui rendre son amant et son bonheur. Les instants lui parurent chers; et dès le soir même, sitôt que tout le monde fut couché dans son château, elle sortit suivie d'une de ses demoiselles, et alla droit à la maison où Guillaume était logé. Elle se fit ouvrir la chambre : il était couché; elle se jeta à genoux auprès de son lit, lui demanda les larmes aux yeux pardon de la faute qu'elle n'avait pas faite, et ôta sa ceinture pour le baiser. Il fallait qu'alors les dames portassent une ceinture bien mal placée, puisqu'elles ne pouvaient baiser un homme sans la détacher; et je ne m'étonne pas que la mode ne s'en soit pas conservée.

Il se pourrait faire aussi qu'il y eût une transposition erronnée dans le manuscrit; et en ce cas il faudrait dire, non pas que Guilleltna ôta sa ceinture pour baiser Balaon, mais pour paraître avec respect devant quelqu'un à qui elle venait demander grace. C'est une coutume de l'antiquité, dont il pourrait s'être conservé quelque trace jusqu'à ce temps-là. A Rome, lorsque les clients arrivaient en présence de leur patron, ils laissaient flotter leur robe qu'ils attachaient avec une ceinture lorsqu'ils marchaient dans la ville

pour leurs affaires particulières ; et il me semble que dans l'Odyssée, quand Télémaque arrive chez Ménélas, Hélène qui en est avertie, et qui était habillée à son aise dans sa maison où elle s'occupait à broder, détache sa ceinture et laisse flotter sa robe pour aller au devant du prince d'Ithaque. Je ne saurais me persuader que dans le treizième siècle les femmes portassent une ceinture si mal placée qu'elles ne pouvaient baiser un homme sans la détacher.

Quoi qu'il en soit, la pauvre Guillelma en fut pour sa peine, et se vit obligée de rattacher sa ceinture ; car Balaon, que moins d'amour aurait sans doute mis à la raison, reprit son orgueil quand il se vit plus adoré que jamais. Il repoussa dédaigneusement sa maîtresse, et refusa non seulement de lui pardonner, mais de lui parler. Guillelma sortit outrée, se repentant beaucoup de la démarche qu'elle venait de faire, et se promettant bien de ne plus s'abaisser à la lâcheté de courir après un homme qui la méprisait si injustement. Balaon resté seul n'eut pas plutôt fait réflexion sur ce qui venait de se passer, qu'il sentit l'extravagance et l'odieux de sa conduite. Il espéra de réparer sa faute, et s'étant levé dès que le jour parut, il alla au château

attendre le réveil de sa dame, et lui fit demander à la voir. Mais la blessure était trop nouvelle: Guillelma refusa de le voir, et lui fit dire de sortir de chez elle. Le pauvre Balaon, bien honteux et bien affligé d'avoir été l'artisan de son malheur, sortit en pleurant du château de sa dame et retourna tristement au sien. C'était bien là le moment de faire des élégies; aussi en fit-il sans le savoir: car, quoique les troubadours eussent quelque connaissance des ouvrages des anciens, ils n'ont suivi aucun des genres ni employé aucun des noms déterminés par l'antiquité. Mais enfin Balaon fit des vers tendres et plaintifs. Il ne nous reste de lui qu'une seule pièce qui paraît composée dans ce temps-là. On n'en donne pas la traduction, parceque, comme elle ne fait que rappeler toutes les circonstances de sa vie, et entr'autres l'événement de la ceinture ôtée à si bon marché, on a craint que cela ne fit une répétition ennuyeuse.

Il y avait alors dans le pays un gentilhomme considérable, nommé le seigneur Bernard d'Anduze. Cétait le plus galant, le mieux fait et le mieux venu des dames qu'il y eût dans tout le pays. Il entendit parler de l'aventure de Balaon et de Guillelma, et aussitôt il partit dans le des-

sein de finir une mésintelligence qui les rendait malheureux. La galanterie alors était en grande considération, et ce Bernard d'Anduze était un bien honnête homme de quitter ainsi ses affaires pour aller faire un raccommodement. Bernard alla d'abord chez Balaon, et se fit conter par lui toute son aventure, l'assurant qu'il le servirait avec chaleur. Guillaume ne lui déguisa rien, quelque honteux qu'il fût de raconter tant d'extravagances qu'il avait faites. Il le conjura de ne point perdre de temps, et lui confia ses poésies plaintives, le priant de les offrir comme un gage de sa douleur et de son repentir. Bernard partit et s'en alla au château de Javiac. Il commença par faire à Guillelma une peinture pathétique du désespoir où était réduit Balaon; ensuite il lui présenta les vers du malheureux amant. Il y avait près d'un an que la grande brouillerie était commencée. L'absence n'avait pas éteint l'amour de Guillelma; ainsi le temps n'avait usé que son courroux. Elle ne se rendit pourtant pas d'abord aux raisons de Bernard; mais il lui fit des instances si pressantes, et lui représenta si bien que, comme son amant n'était pas coupable de trahison, mais de folie, il était plus à plaindre que punissable; que d'ailleurs, comme

elle n'avait aucun tort dans cette affaire, le pardon qu'elle accorderait ne ferait que lui assurer à jamais l'amour et le respect de Balaon ; enfin il sut si bien lui dire tout ce qui pouvait faire impression, qu'enfin elle promit de pardonner, mais à une condition qui va paraître assez singulière. Ce fut que le coupable s'arracherait un ongle, et même l'ongle le plus long, qu'il apporterait en guise de tribut, et qui serait accompagné d'une chanson où il avouerait son crime et marquerait son repentir. Voilà quel fut le traité de paix que produisit la négociation de Bernard d'Anduze.

Il n'est pas aisé de deviner ce que veut dire l'article de l'ongle arraché, et quel motif put déterminer Guillelma à choisir ce genre de punition. Un auteur moderne a fait sur cela une conjecture qui est assez plausible. Il imagine qu'un ongle pouvait être regardé comme un grand sacrifice de la part d'un troubadour, qui sans doute était joueur de luth et de guitare, instruments où les ongles servent de touches : ainsi cette attention à proscrire l'ongle le plus long marquerait que le pauvre Balaon fut par là privé du plus essentiel de tous ses ongles relativement à son talent de musicien. Peut-être ce grand ongle donnait-il de l'ame au

jeu, en multipliant le son; et par exemple je croirais bien qu'il faisait un grand effet dans les arpégements. En supposant cette conjecture, on pourra trouver le motif du choix que fit Guillelma de ce genre de peine. Nous avons vu au commencement de la vie de Balaon, qu'il séduisit sa maîtresse par son talent de poète, et apparemment aussi par celui de musicien: car alors, ainsi que dans les premiers beaux jours de la Grèce, les vers se chantaient et s'accompagnaient presque toujours. Madame Guillelma qui se souvenait de l'impression que les talents de Balaon avaient faite sur elle, et qui venait récemment d'éprouver combien il était capricieux, put craindre que quelque nouveau caprice ne le détachât d'elle, et que ces mêmes talents ne favorisassent son inconstance en lui facilitant de nouvelles conquêtes. Soit que Guillelma voulût s'assurer son amant en le privant des agrémens qui pouvaient le lui faire perdre; soit qu'elle voulût seulement mettre l'amour de Balaon à une épreuve d'obéissance bizarre et douloureuse, l'ongle arraché fut le seul moyen de réconciliation que Bernard d'Andúze put obtenir.

Il se hâta d'aller rendre à Guillaume le succès de la médiation. Guillaume fut enchanté. Là chan-

son fut bientôt faite : ce n'était pas le plus difficile. L'opération ne tarda pas davantage. Un chirurgien fut promptement appelé, et madame Guillelma fut obéie à la rigueur. Aussitôt les deux amis partirent et s'en allèrent à Javiac. Balaon fut présenté par Bernard. L'amant, son ongle et sa chanson furent reçus par la dame avec beaucoup de témoignages de tendresse. Cette aventure corrigea Balaon et le rendit sage. Guillelma fut constante, et ils s'aimèrent désormais plus qu'ils n'avaient fait auparavant.

Il ne reste rien de Balaon que cette chanson qui accompagna le grand ongle ; et elle ne mérite pas d'être rapportée.

GUILLAUME DE SAINT-DIDIER.

GUILLAUME de Saint-Didier fut un riche châtelain dans l'évêché du Puy, bon chevalier d'armes et troubadour fort considéré. Il avait apparemment plus de lecture et de connaissances qu'on n'en avait de son temps: car il traduisit, dit-on, les Fables d'Esope en vers provençaux, et fit aussi un traité de la *méthode ;* mais ces deux ouvrages sont perdus.

On a peu de détails sur sa vie, et le seul qui mérite d'en être rapporté est celui d'une aventure d'amour comique et singulière, qui fait connaître que les mœurs du temps et du pays où il vivait ne méritent pas les éloges qu'on en fait quelquefois.

Il s'attacha à la belle Azalaïs de Claustra, fille du dauphin d'Auvergne et femme du vicomte de Polignac. Elle le laissa soupirer longtemps sans succès; mais enfin, touchée de sa constance, la dame fort capricieuse de sa nature lui déclara qu'elle consentirait à le prendre pour son chevalier et à lui *faire plaisir d'amour*, pourvu que le vicomte son mari le lui commandât lui-même.

A ce propos qui avait l'air d'un persiflage, Saint-Didier pensa perdre tout espoir; mais à force de s'ingénier, il s'avisa d'un stratagême qui réussit. Il était ami du vicomte qui aimait fort les vers, et sur-tout ceux de son bon ami Saint-Didier. Il se plaisait à les apprendre, à les chanter, et il les chantait avec beaucoup d'expression. Ce fut ce qui inspira à Saint-Didier le stratagême dont il se trouva bien. Il composa la pièce suivante, où c'est la chanson personnifiée qui s'adresse elle-même à la dame:

Du franc amour je suis le messager:
C'est votre serf qui devers vous m'envoie
Pour vous prier que par douceur et joie
Son mal cuisant vous daigniez alléger.
Grand est l'excès de l'ennui qui le grève,
Ne lui faisant jour ni nuit paix ni trève;
Et tant l'amour a sa tête égaré,
Qu'à travers champs s'en va tout effaré,
Parlant à soi; si qu'à chacun ce semble
Que ce sont deux qui devisent ensemble.
Plus que jamais il deviendra meilleur
Si vous daignez lui faire un peu de grace;
Car, tout ainsi qu'en attrait enchanteur
Il n'est beauté que la vôtre ne passe,
Il n'est constance à l'égal de son cœur.

Saint-Didier se hâta de communiquer cette

pièce au vicomte de Polignac, en lui faisant une fausse confidence sur son objet. Le vicomte trouva la chanson charmante, l'apprit tout au mieux, et n'eut rien de plus pressé que d'aller la chanter à sa femme qui en comprit le vrai sens beaucoup mieux que lui. Elle lui obéit avec une ponctualité exemplaire ; et lorsque Saint-Didier vint la sommer de sa parole, elle ne trouva plus de raisons pour se defendre, ou plutôt elle n'en chercha plus. Ce fut alors qu'il composa la pièce suivante :

Dès que mon œil vit son joli corsage,
Incontinent liberté me quitta ;
Je suis premier, tenu dans le servage,
Qui d'être serf ne se déconforta,
Et de s'enfuir jamais ne souhaita.
Prèmier encore armé de toutes pièces,
A qui de rien ses armes n'ont servi
Contre un archer qui fait telles prouesses
Qu'on ne se peut démener contre lui.
Un beau semblant est l'arc dont il nous blesse,
Un doux parler le trait qui m'a percé.
Donc, répondrai par franchise et simplesse
A cil vainqueur par qui suis abaissé ;
Car ce joug-là n'a ni poids ni rudesse ;
De le porter ne suis embarrassé,
Et n'en attends que plaisir et liesse.

Les amours de Saint-Didier avec Azalaïs durèrent longtemps ; mais enfin la jalousie vint troubler cette douce union, et la rompit d'une manière aussi bizarre que comique, qui ne donne pas une grande idée des mœurs de ce temps-là.

La comtesse de Roussillon demeurait dans le même pays que nos deux amants. C'était une femme fort aimable, en qui se réunissaient les agrémens de la figure et les graces de l'esprit. Saint-Didier s'attacha à elle, il la voyait souvent, il faisait des vers pour elle ; et passait dans tout le pays pour son chevalier. Il faut convenir que c'était avec justice ; car le correctif bizarre qu'il mettait à ses galanteries, sans doute pour rassurer la vicomtesse de Polignac, n'était guère vraisemblable, supposé qu'il fût sincère. En effet, après avoir dit en parlant de la comtesse de Roussillon, qu'elle est la plus accomplie qui soit sous le ciel, qu'il n'est heureux que depuis qu'il la connaît, que le plaisir de la voir lui tient lieu de tous les biens, il finit par protester que tout cela est sans préjudice de la fidélité qu'il garde à sa dame (la vicomtesse de Polignac). Elle n'en crut rien : son orgueil fut blessé de cette rivalité de gloire et d'amour, et elle résolut de se venger de Saint-Didier d'une manière éclatante.

Elle choisit Hugues Maréchal pour être le ministre de sa vengeance. Il était l'ami de tous les deux, et le confident de leurs amours ; c'est à lui que sont adressés les envois de la plupart des chansons de Saint-Didier, sous le nom de Bertrand qu'ils avaient pris tous les trois [1].

La vicomtesse le fit venir, et après lui avoir détaillé les sujets qu'elle avait de se plaindre de son amant : C'est vous, dit-elle, que j'ai choisi pour me venger. Je vous connais ; je sais que je ne puis trouver de chevalier qui me convienne mieux, et dont la préférence doive plus piquer Saint-Didier. Je vous prends pour mon chevalier ; je veux aller en pélerinage à Saint-Antonin en Viennois, passer chez Saint-Didier, et coucher avec vous dans sa chambre et dans son propre lit. Malgré les droits de l'amitié, Hugues n'aperçut dans cette proposition que le bonheur qu'elle lui annonçait, et il se disposa à partir avec la vicomtesse, qui se mit en chemin avec ses demoiselles et plusieurs chevaliers. Elle descendit au château de Saint-Didier qui alors était absent. On la reçut avec les honneurs dus à son rang, et avec le zèle qu'inspiraient

[1] Il paraît très singulier qu'une femme se déguisât sous ce nom ; mais c'est ce que le manuscrit porte expressément.

les sentiments publics du maître pour elle. Elle exécuta pleinement son projet. Son intention n'avait pas été que l'aventure fût secrette; elle fut divulguée dès le lendemain, et Saint-Didier ne tarda pas à en être instruit. Il en fut très-mortifié : la perfidie était accompagnée des circonstances les plus piquantes et les plus humiliantes pour l'amour propre. Cependant il ne laissa pas à ses ennemis le plaisir de jouir de sa confusion. Il feignit de tout ignorer, ne témoigna aucun ressentiment, et se dévoua entièrement au service de la comtesse de Roussillon, qui le consola bientôt du mauvais tour qu'on lui avait joué.

GUILLAUME DE LA TOUR.

Guillaume de la Tour naquit dans un château de Périgord nommé la Tour. Ce n'était qu'un jongleur, mais il faisait des vers; et les siens ont quelquefois de la délicatesse, comme il paraît dans la petite pièce suivante :

Le dieu d'amour, ainsi qu'un maître sage,
Veut éprouver par les soins soucieux
Les doux amis qui sont dans son servage;
Et quand il voit par cet apprentissage
Qu'ils sont loyaux et point fallacieux,
De leurs ennuis ce dieu les dédommage
Par gais plaisirs et biens delicieux.

L'homme prudent sans cesse se méfie;
Et pour cela que des amants trompeurs
Le nombre est grand, les dames que l'on prie
Font soupirer longtemps des serviteurs
Qui n'ont jamais été faux de leur vie.
Mais du trésor qu'elles donnent enfin
Le prix n'est su que du cœur qui le goûte :
Plus on l'achète, et plus il est divin;
Le los d'amour ne vaut que ce qu'il coûte.

De la Tour fut bien traité par la dame à qui

cette chanson était adressée, mais son bonheur avec elle ne dura pas longtemps : elle était coquette, et elle l'abandonna bientôt.

Il vivait en Italie à la cour du marquis d'Est qui lui donna en fief un droit assez bizarre, et qui fait voir que dans ces temps-là on faisait entrer ridiculement dans la féodalité tout ce qui passait par la tête d'un seigneur. Le fief de Guillaume de la Tour fut *le droit de dire du mal des méchants.* Il en usa, il en abusa, et outrepassa de beaucoup les limites de sa seigneurie. Il était d'un naturel ardent à tous égards, et ne savait se contenir dans aucunes bornes. Il enleva à Milan la femme d'un barbier, jeune, jolie, et dont il était passionnément amoureux. Il s'en était fait aimer, et il l'emmena à Côme où elle le suivit volontiers.

Mais un amour aussi vif que réciproque eut un sort bien funeste. Cette maîtresse tant aimée mourut ; et la douleur de son amant fut si excessive, que son esprit en fut considérablement altéré. Il s'imagina qu'elle contrefaisait la morte pour se séparer de lui. Il allait tous les soirs la tirer de sa tombe, examinait curieusement son visage, l'embrassait et la baignait de ses larmes. Il la priait avec instance de lui dire si elle

était morte ou en vie ; si elle vivait, qu'elle revînt avec lui ; et si elle était morte, qu'elle lui dît au moins quelle peine elle souffrait en purgatoire, et qu'il lui ferait dire tant de messes et ferait tant d'aumônes qu'il la délivrerait.

Les nobles hommes du pays l'arrachèrent malgré lui du lieu funeste qui entretenait sa douleur, et le forcèrent à sortir de leur ville ; mais ce remède fut inutile. La plaie était trop profonde. Il alla partout chercher des devins et des devineresses. Le malheureux leur demandait avec confiance de rendre la vie à sa femme. Un d'entr'eux, pour se moquer de lui, lui promit que s'il disait pendant un an chaque jour le pseautier, cent cinquante *Pater noster*, autant d'*Ave maria*, et qu'il donnât à jeun et sans parler l'aumône à sept pauvres, sa femme ressuciterait infailliblement au bout de l'année. Il observa ponctuellement les conditions prescrites, et il n'est pas besoin de dire quel fut le succès. Désespéré de se voir trompé dans son attente, il s'abandonna à sa douleur, et mourut.

Exemple bien rare d'une fidélité à toute épreuve, qu'on aurait grand tort de lui disputer sous prétexte de l'aliénation de son esprit, puisqu'il avait auparavant établi dans un tenson, la ma-

xime dont il fut si malheureusement le martyr.

Les deux interlocuteurs sont Sordel et Guillaume de la Tour.

SORDEL.

Lorsque l'ami voit périr son amie,
La seule en qui tout son plaisir trouvoit,
Que cuidez-vous qu'il fasse en cet endroit?
Doit-il survivre ou bien quitter la vie?

LA TOUR.

Je l'aime tant celle qui m'a pour sien,
Que pour tout l'or je ne vivrais sans elle.
Mieux vaut la mort que tristesse éternelle:
Ainsi l'ami de mourir fera bien.

SORDEL.

Que sert sa mort à sa dame si chère?
André de France en fut-il mieux par-là?
L'homme sensé doit-il oncques rien faire
Dont sans nul bien dommage arrivera?

LA TOUR.

Quand on n'a plus nul espoir de liesse,
Vaut-il donc mieux vivre en tel déconfort,
Toujours grevé de peine et de détresse,
Que les finir à l'aide de la mort?

SORDEL.

Après la mort, n'est bien ni jouissance
De celle-là qu'il ne peut plus tenir:
Adonc vaut mieux chasser la souvenance,
Et rechercher quelque nouveau plaisir.

LA TOUR.

S'éjouissant il grevera sa peine,
Et de bon cœur jamais ne chantera ;
Ains doit la mort finir le deuil qu'il mène,
Et tout loyal amant l'approuvera.

RAYMOND DE MIRAVAL.

RAYMOND DE MIRAVAL, que Nostradamus appelle Raymond de Mirevaux, est parmi nos troubadours un de ceux qui fait le plus d'honneur à son siècle. Il vécut parmi les troubles qu'occasionnèrent les Albigeois; il était lui-même de cette secte persécutée, et fut compris dans le désastre du comte Raymond de Toulouse. Il y perdit le peu qu'il avait, et ce peu étoit de la dernière modicité; car Miraval, pauvre chevalier de Carcassonne, n'avait en propriété que le quart du château de Miraval, et ce château en total ne contenait que quarante hommes. Quelque peu considérable que fût ce bien, notre poète perdit tout en le perdant; mais pour cela il n'abandonna ni sa religion ni son ami le comte de Toulouse. Il y avait entr'eux une liaison étroite, et ils s'appelaient mutuellement du nom commun d'*Audiarts*, qui revient à celui d'auditeur, signifiant par-là sans doute, qu'ils étaient toujours prêts à s'entendre l'un l'autre avec plaisir. Le roi d'Arragon, le vicomte de Béziers, Bertrand comte de Saishac ou de Saissac, et enfin tous les

grands barons du pays, avaient aussi beaucoup de considération pour Miraval : considération d'autant plus flatteuse qu'il ne la devait qu'à son mérite. Il en avait à plusieurs égards. Ses vertus jointes à ses talents lui acquirent l'estime et l'amitié de toutes les dames et de tous les seigneurs du pays.

Il ne fut pas ingrat à sa patrie. Il la célébra hautement dans un tenson adressé à Bertrand de Borne, un de ses camarades troubadours. Il y fait une comparaison fort bien suivie de la nation provençale et de la lombarde. Par celle-ci il faut entendre l'italienne qui portait alors le nom de lombarde, et par l'autre il faut entendre cette partie de la France qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées. L'ancien provençal était le langage commun dans toute cette étendue de pays. Miraval fait une peinture vive et exacte des peuples dont il fait le parallèle, et les traits du portrait sont encore aujourd'hui même assez ressemblants au caractère des deux nations.

Ce n'est pas la seule de ses pièces où il ait fait entrer des choses flatteuses pour sa patrie. Il y en a deux adressées à un jongleur du canton de Bayonne apparemment; du moins il le nomme Bayona. Toutes les deux sont pour ainsi dire une

énumération des grands seigneurs du pays qui aimaient les arts, et chez qui il conseille à son jongleur de chercher fortune. [1] *Je te vois pauvre*, dit-il à Bayona dans la première, *et mal-vêtu ; mais je te tirerai de ta misère avec un sirvante qui te vaudra mieux que robes et deniers.* Ce commencement nous apprend une chose ; c'est que les jongleurs ne composaient pas, qu'ils avaient recours au talent des troubadours, et que c'étaient les ouvrages de ceux-ci que chantaient les autres dans les cours où ils s'établissaient. Cela est encore confirmé par le commencement de la seconde pièce de notre poète, adressée au même jongleur : *Quoi !* lui dit-il, *tu me demandes encore un sirvante ? Mais voilà le troisième que je fais pour toi ; les deux autres t'ont déja valu beaucoup d'or et d'argent, des habits et des harnois de guerre ; avec cela tu n'es pas content, et tu veux faire encore de nouveaux fonds.* Il résulte de ces deux passages, que les jongleurs ne chantaient que les ouvrages des troubadours, ou du moins que s'ils se mêlaient quelquefois de composer, ils avaient besoin, pour commencer à se faire connaître, de s'étayer des poésies de quelque troubadour accrédité.

[1] Manuscrit G, 703.

[2] Manuscrit G, 703.

Miraval fit grand bien à son protégé Bayonnais. *Vas*, lui dit-il, *vas dans le Carcassonnais. Je ne te nommerai pas tous les preux barons que tu y trouveras, il me faudrait pour cela quarante sirvantes. Tu y seras bien récompensé, et ils sont tous si courtois qu'on ne sait à qui donner la préférence. Vas voir Pierre Roger. S'il ne te donne pas ton salaire, je m'engage à te le payer double. Poursuis, et vas chez Olivier qui te donnera une robe fine de drap de Carcassonne.* (Il fallait que les manufactures de Carcassonne fussent à-peu-près sur le même pied où nous les voyons aujourd'hui.) *Ne t'arrête pas*, continue Miraval, *et vas trouver Montesquiou qui te fera sûrement bon visage, car il n'y a pas au monde un homme plus affable. Vas aussi chanter des sirvantes et plus de chansons encore à Bertrand de Saissac.* (Ce Saissac était sans doute un seigneur fort considérable.) Car, ajoute le poète, *dis-lui qu'il ne s'offense pas si je ne l'ai pas nommé le premier; quoiqu'il n'aime pas trop à donner, tu ne sortiras pas de chez lui les mains vides. Pour l'amour de moi je suis sûr qu'il te donnera un beau cheval; et Aimeri de Narbonne concourra aussi à te tirer de la pauvreté.* Tout ce détail est un tableau qui paraît

fidèle. Les louanges n'y sont point fades et ont l'air de la vérité. D'ailleurs elles sont données avec assez d'art, et le petit trait de satire sur l'humeur peu libérale du seigneur de Saissac ne manque pas d'agrément. Miraval savait donner à ses idées une tournure gracieuse; il avait de l'élégance et de la justesse; il est sans obscurité et sans diffusion; enfin c'est véritablement un homme d'esprit. Il paraît dans plusieurs de ses pièces qu'il était nourri de bonnes lectures, en dépit de son siècle et de ses contemporains. Il semble avoir imité plusieurs fois les poètes latins, où s'il ne les a pas imités il s'est rencontré avec eux. L'un ne lui fait pas moins d'honneur que l'autre; et il ne serait pas honteux d'être ignorant, à un homme qui sans étude et de son chef penserait ce qu'ont pensé Horace, Tibulle, Properce et Ovide. Un tel homme, dont l'esprit contiendrait pour ainsi dire tout l'esprit du siècle d'Auguste, ferait bien de l'honneur à son siècle et à sa nation. Si on aime mieux accorder à Miraval cette supériorité, que le mérite plus conforme à la vraisemblance d'avoir su rechercher, connaître et mettre à profit les anciens, je ne m'y opposerai pas. Voici, pour en pouvoir juger, quelques endroits de ses ouvrages où il a

marché sur les traces des auteurs que je viens de nommer.

Mes airs sont aisés et jolis ;
Mes vers sont légers et polis,
Et vers l'amant qui les appelle
Poussent le cœur le plus rebelle.
Chacun fait sonner mes chansons :
Ainsi, par mes propres leçons
Redoublant ma peine cruelle,
Au faux amant qui ne vaut rien
J'apprends à conquérir mon bien [1].

Voilà ce qu'ont dit Ovide et Tibulle, et ce qu'ils n'ont peut-être pas dit avec plus de grace que Miraval.

Dans une autre pièce il s'approprie fort agréablement une des plus jolies pensées de Properce ; il parle de sa maîtresse.

C'est d'elle que je tiens ma joie ;
C'est elle encore qui m'envoie
L'honneur, le bien et le savoir ;
C'est elle encore qui m'octroie
Tout l'esprit que je puis avoir [2].

Si cela n'est pas aussi précis et aussi élégant que le latin, cela est plus naïf ; et cette qualité

[1] Heu mihi ! præceptis torqueor ipse meis. OVID. Amor. ij, 18.
[2] Ingenium nobis ipsa puella facit. PROPERT. ij, 1.

qui est le mérite distinctif de l'ancien temps et de son langage, a un mérite aussi réel que l'élégance qu'on y a substituée.

Miraval a encore donné la même tournure de naïveté à un précepte de l'Art d'aimer d'Ovide; mais il a fait plus, il a mis en image ce que le poète latin avait mis en précepte, et cette adresse donne une grace merveilleuse à son expression.

D'amour je sais bien la game :
Si le mari de ma dame
Dit qu'il fait nuit à midy,
Soudain je dis comme luy ;
Car, pour acquérir la femme,
Il faut flatter le mary [1].

Voici une allusion à ce que dit Horace des musiciens de son temps, qui refusaient de chanter quand on les en priait. Miraval l'emploie en comparaison qui est exacte et ingénieuse.

Plus je souffre et plus je m'écrie,
Moins ma dame veut m'écouter :
Tel le jongleur, plus on le prie,
Moins on peut l'entendre chanter [2].

Si notre poète n'a connu ni Horace ni Ovide,

[1] Nec dubites illi verba secunda loqui. OVID. Ars am. lib. j.
[2] Nolunt cantare rogati. HORAT. lib. j, sat. 3.

il est étonnant que leurs idées se soient si bien présentées à lui. Quant à la ressemblance entre les jongleurs français et les chanteurs latins, il ne faut pas s'en étonner. Le fonds des hommes est le même dans tous les temps, et leurs défauts sont aussi anciens que le monde. Au reste, ce vice des jongleurs n'est pas le trait le plus remarquable d'analogie entre le temps de Miraval et celui des poètes latins qu'il a imités. Voici quelques vers où il se plaint de la décadence de l'amour, occasionnée par l'avarice des dames qui vendent leurs faveurs.

Le pauvre Amour est, par faute des dames,
En décadence et sans gloire aujourd'hui :
Pour vils présents elles vendent leurs flâmes :
Le don des cœurs, sans ces trafics infâmes,
Ne leur est plus que froideur et qu'ennui.

Ne semble-t-il pas entendre Tibulle qui a fait souvent les mêmes plaintes, et particulièrement dans la quatrième élégie de son premier livre [1] ? Ils étaient tous deux également en droit de se plaindre, et leurs aventures ont quelque chose de fort semblale. Tous deux aimèrent et furent trompés par leurs premières maîtresses.

[1] Heu ! male nunc artes miseras hæc sæcula tractant ;
Jam tener assuevit munera velle puer.

La conduite des dames de nos troubadours avait beaucoup d'analogie avec celle des maîtresses des poètes latins qui nous sont parvenus. Le désir d'être chantées et d'acquérir de la réputation par les vers de leurs amants leur est commun, aussi bien que l'usage de ne pas faire grand cas de ceux-ci quand une fois elles étaient connues et recherchées. Il semblerait qu'elles n'eussent cajolé les poètes que pour s'attirer, en faisant célébrer par eux leurs charmes, la facilité de leur manquer de reconnaissance. Le poète était bien reçu tant que ses chansons servaient à prôner ou à feindre le mérite ; et dès qu'en conséquence de cela les amants illustres ou riches se présentaient, ceux-ci recueillaient les fruits que le suivant d'Apollon avait semés. Voilà ce qui arriva à Catulle, à Horace, à Tibulle ; et Miraval en cela a suivi scrupuleusement ses modèles. Toutes ses maîtresses se sont moquées de lui. Il fallait qu'il eût un grand fonds de vertu, car il n'en fut pas moins le serviteur du beau sexe ; et tous les tours qu'on lui joua ne le firent jamais écarter de la discrétion et du respect.

Il aima d'abord la Loba de Puegnautier, fille de R. de Puegnautier, cette belle Carcassonnaise pour qui Peire Vidal, autre troubadour, fit tant

de folies. Les plus grands barons du pays, Olivier de Saissac, Pierre Roger de Mirepoix, Aimeri de Montréal et le comte de Foix, en étaient amoureux aussi bien que Miraval et que Vidal.

Miraval ne fut pas effrayé d'avoir tant de rivaux. Il chanta la dame de son mieux. Elle aimait la louange : elle le reçut bien. Elle lui fit de belles promesses; elle lui donna même un baiser pour gage d'un attachement réciproque : mais ce n'était qu'un leurre, il ne fut jamais heureux avec elle. La coquette en aimait un autre; elle accordait au comte de Foix tout ce que Miraval espérait en vain. Elle ne s'en trouva pas bien; son intrigue avec le comte éclata au bout de quelque temps, et elle fut deshonorée : car, dans ce pays-là, *on regardait comme femme perdue toute femme qui avait un haut baron pour amant.* Les soupçonnait-on de s'être abandonnées par ambition ou par intérêt plutôt que par amour? Cela serait bien à la louange des mœurs de ce temps-là.

Miraval se consola avec une autre maîtresse : mais il était piqué; il voulait se venger, et se vengea d'une manière qui ne lui fait pas honneur. Dans le temps que l'intrigue de la Loba faisait le plus grand bruit et la perdait de réputation dans

le pays, il affecta d'en dire du bien, de prendre son parti et de la justifier avec chaleur. Elle fut si touchée de cette conduite, qu'elle lui donna un rendez-vous dans lequel, après les remercimens les plus tendres, elle lui accorda tout ce qu'un amant peut désirer.

Miraval, devenu méchant par esprit de vengeance, profita de l'occasion, et n'en profita que pour en abuser. Il quitta la dame avec mépris, et publia par-tout l'aventure qui acheva de la perdre.

Cette conduite indigne d'un honnête homme ne resta pas impunie. Le reste de la vie de Miraval ne fut plus qu'un tissu de malheurs. Trompé par toutes ses maîtresses, trahi par ses amis, il tomba dans une profonde mélancolie, et ne cessa pourtant pas de faire des vers, tantôt sur ses bonnes fortunes éphémères, tantôt sur les événemens du temps où il était particulièrement interessé.

La croisade contre les Albigeois était alors dans sa plus grande chaleur. Le fanatique ou l'hypocrite, armé des foudres du Vatican, avait les plus grands succès: les croisés mettaient tout à feu et à sang avec une cruauté qu'ils croyaient méritoire. Le comte de Toulouse se tenait en-

fermé dans sa capitale d'où il n'osait plus sortir : une foule de malheureux venaient y chercher asyle ; et Miraval vint comme les autres auprès de cet infortuné prince, à qui la célèbre bataille de Muret fit bientôt perdre toute espérance. Dépouillé de ses états il ne lui resta de ressource que la fuite ; et il se réfugia en Arragon, ainsi que le comte de Foix qui avait subi le même sort. Miraval les y suivit, et il mourut à Lérida chez des religieuses de Cîteaux.

RICHARD DE BARBESIEU.

La vie de Richard de Barbesieu ne contient pas d'événement fort intéressant, et ses ouvrages ne portent aucune lumière sur l'histoire de son temps. Il ne paraît pas qu'il ait joué un grand rôle, ni qu'il ait été distingué par d'autre mérite que son talent poétique. Sa naissance ne l'avait pas mis à portée de se faire un nom à d'autres égards. Il était pourtant gentilhomme et bon chevalier d'armes; mais il n'était pas seigneur de Barbesieu, comme son nom semblerait l'indiquer; il était seulement chevalier vavasseur du château de Barbesieu en Saintonge et dans l'évêché de Saintes. Il était pauvre et timide, par conséquent modeste, peu intrigant et peu vanté. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il faut savoir se faire valoir pour réussir dans le monde, et cette adresse manquait à Richard; aussi n'eut-il pas celle de faire fortune. Cependant il vécut aimé et considéré dans son pays des dames et des chevaliers. Il avait tout ce qu'il faut pour plaire dans ces sociétés amoureuses et guerrières : du courage, de l'esprit, de la galanterie. Il ne parlait pas avec

grace, et sa timidité nuisait à ses expressions ; mais il pensait avec finesse et il écrivait avec élégance. Ses ouvrages sont marqués à un coin qui leur est propre. Richard, qui avait plus de lecture que la plupart des troubadours ses camarades, a mis aussi dans ses vers plus de poésie qu'eux dans les leurs. Il les a enrichis par des comparaisons et des images. Il a même peut-être abusé de cet artifice, dont l'usage bien entendu fait le vrai mérite et le plus doux charme des vers. Les images et les comparaisons que Richard emploie sont trop fréquentes ; et à ce défaut qu'il a de les prodiguer, il joint encore quelquefois celui de n'être pas assez difficile sur leur justesse. Cependant ce ne doit pas être un honneur médiocre pour lui d'avoir su démêler la route et d'avoir essayé d'y marcher. Il a même réussi fort souvent, et quelquefois ses comparaisons sont exactes et ingénieuses. En voici une où, comparant à un oiseau de proie bien dressé le véritable amour qu'il appelle l'amour loyal, il le peint fort bien, toujours respectueux autant qu'ardent, et toujours soumettant ses desirs aux volontés de l'objet qui les cause.

L'amour loyal ressemble droitement
A cil oiseau dressé parfaitement

Qui, toujours l'œil sur sa proie attaché,
Humble et soumis attend l'ordre en silence,
Puis tout soudain avec ardeur s'élance
Dès qu'en plein vol par son maître est lâché.

Dans une autre pièce qu'il écrivit dans un de ces temps de malheur qui obscurcissent souvent les beaux jours des amants, il peint fort heureusement, et par une image agréable, ce sentiment de douleur mêlé d'espoir qui est le vrai caractère des afflictions amoureuses :

Au temps de la triste froidure,
L'oiselet plaintif et pantois
Attend que la tendre verdure
Rende la vie à la nature ;
Et fasse l'ornement des bois.
Ainsi dans les rigueurs mortelles
Que l'amour me fait endurer,
J'ose quelquefois espérer
La fin de mes peines cruelles.

Voilà, ce me semble, une jolie idée, et digne d'un siècle plus éclairé que celui où a vécu notre troubadour. C'est qu'il était lui-même plus éclairé que son siècle, et, comme je l'ai dit, il s'était élevé par la lecture au dessus de son temps et de ses contemporains. Je n'avance pas ceci sans preuve,

et la meilleure qu'on puisse alléguer, c'est le propre témoignage de Richard qui cite Ovide dans une de ses pièces. [1] Il fallait pour cela que les ouvrages d'Ovide lui fussent connus; car je crois que dans cette enfance des muses françaises, on n'était pas encore assez habile pour citer des auteurs qu'on n'avait pas lus. *Je veux souffrir*, dit Richard, *je veux souffrir les maux d'amour, conformément à ce que dit Ovide, que le souffrir mène au jouir.* Peut-être a-t-il eu en vue ce vers de l'Art d'aimer :

Ut voto potiare tuo, miserabilis esto. Lib. j.

Une autre preuve que Richard avait aussi quelque teinture de la fable, c'est que dans une pièce dont on verra la traduction à la fin de sa vie, il se compare à Dédale. Mais il faut convenir que ses connaissances étaient vraisemblablement fort embrouillées, puisque, dans le même endroit, il dit que Dédale s'éleva dans les airs se disant Jésus. L'erreur est aussi plaisante que grossière. Apparemment il confondait Dédale avec Simon le magicien. Il faut accuser de cette absurdité l'ignorance profonde du siècle où a vécu Richard, et savoir gré à celui-ci d'avoir su que Dédale et Ovide avaient été au monde.

1 Manuscrit 174.

Il connaissait encore fort bien les diverses propriétés des animaux ; et toutes ses pièces sont pleines de l'usage qu'il a fait de cette connaissance. On en verra quelques exemples dans une traduction qui suivra sa vie, et qui trouve naturellement sa place à la fin d'une aventure, unique événement de sa vie que le temps nous ait conservé.

Richard, brave, spirituel et galant, joignait à ces avantages celui d'une figure agréable. Avec tout cela il ne fut pas heureux en amour. Il aima une dame noble, belle et jeune, fille de Geoffroi Rudel, prince de Blaya, et femme de Geoffroi Tonay, vaillant baron des Marches de Saintonge. *Miels de Donna* est le nom qu'il lui donne dans toutes les poésies qu'il a composées pour elle. Il en fut fort bien traité d'abord. Elle vit son amour avec plaisir, et le reçut volontiers pour son chevalier. Enfin il y a apparence qu'il n'eût jamais eu sujet de se plaindre, s'il eût voulu se contenter des faveurs innocentes qu'il obtenait. Mais la dame ne voulait absolument rien accorder de ce que son honneur voulait qu'elle refusât. C'était, dit-on, la mode du temps : aussi les intrigues galantes n'intéressaient point la réputation des femmes, et

tout cela se passait publiquement sous les yeux et de l'aveu des maris et des familles. Il ne faut pourtant pas croire que cela se passât toujours exactement de la sorte: On sait bien qu'il n'y a pas de règle sans exception ; mais enfin la vertu et la bonne foi étaient alors plus généralement établies que le vice et le mystère qui les ont remplacés.

La dame de Tonay était fort attachée à son honneur : elle aimait Richard, mais elle voulait être vertueuse. Un homme qui savait Ovide par cœur, ne pouvait guères s'accommoder de ces préjugés. Il demanda vivement ce que résolument on ne voulait pas donner, et fut refusé avec dureté. Il se trouva bien malheureux ; et pourtant il commençait à prendre son mal en patience, lorsqu'une dame de la même contrée le fit prier de venir la voir dans son château. Il y alla, et en fut parfaitement bien accueilli. Elle ne tarda pas à lui témoigner une inclination particulière; et un jour elle lui dit qu'il lui paraissait bien étonnant qu'un homme fait comme lui, et d'un mérite aussi reconnu, fût attaché si honteusement à une femme ingrate dont il ne pouvait obtenir les faveurs. Ce discours fut répété plusieurs fois avec artifice ; et enfin la dame y ajouta

que pour elle elle s'estimerait bien heureuse, si un homme tel que Richard la mettait à portée de lui accorder ce qu'il ne pouvait obtenir ailleurs. Vraisemblablement elle affecta dans cette conversation un air d'embarras qui sied fort bien à de tels aveux, et pourtant elle ne manqua pas de faire remarquer à Richard qu'elle avait sur la dame de Tonay la supériorité du rang et celle de la beauté. Tant d'avances séduisirent Richard et lui tournèrent la tête. Il promit à cette nouvelle dame de quitter son ancienne maîtresse. Il aurait bien voulu avoir quelque gage certain du succès de ce dernier engagement ; mais la dame ne voulut entendre à rien, jusqu'à ce que la femme de Geoffroi eût été authentiquement abandonnée. Richard n'y hésita pas. Il alla trouver la dame de Tonay, et malgré ses prières et ses larmes il lui donna obstinément le plus dur congé. Cela fait, il se hâta de rejoindre l'objet de son nouvel amour, et la pressa vivement de lui tenir parole; mais la dame le traita comme Hermione traita Oreste quand par ses ordres il eut tué Pyrrhus. Elle le reçut avec beaucoup d'aigreur, lui fit des reproches sanglants du procédé qu'il venait d'avoir avec une femme aimable et respectable, et le renvoya en lui disant qu'un homme aussi

faux et aussi méchant n'était digne que de la haine et du mépris de toutes les dames. Richard consterné retourna à sa première dame et lui cria merci; mais elle le renvoya, et ne voulut plus en entendre parler. Alors accablé de désespoir, il quitta le monde et se retira dans le plus épais d'une forêt, où il se bâtit une petite chaumière dans laquelle il s'enferma, résolu de n'en jamais sortir s'il ne rentrait pas en grace auprès de *Miels de Donna*.

Richard passa ainsi deux ans dans l'horreur de cette proscription volontaire. Au bout de ce temps, les chevaliers du pays vinrent le trouver, et le pressèrent de reparaître dans le monde; mais il s'obstina à ne point sortir de sa solitude tant que durerait la colère de sa dame. Alors celle-ci fut extrêmement sollicitée en faveur de Richard, dont enfin elle promit la grace à condition que cent jeunes dames et cent jeunes chevaliers s'aimant par amour, viendraient à genou lui crier merci pour son amant. Ce fut à cette occasion qu'il composa la chanson que nous avons annoncée, et dont voici la traduction.

Je vous salue, ô fine fleur du Puy!
Loyaux amants, vous dont le ferme appui
Seul me soutient dans la triste détresse

Où m'a plongé la dame ma maîtresse,
Rien n'eût sans vous soulagé mon ennui;
Triste et reclus j'aurois gémi sans cesse,
Et rais d'espoir jamais ne m'auroit lui.
Tel l'éléphant que la douleur accable,
Si par grands cris et par efforts puissants
N'est secouru lors de ses maux pressants,
Reste sans force étendu sur le sable
Sans recouvrer l'usage de ses sens.
C'est par excès d'ardeur audacieuse
Que j'ai failli. Tel se disant Jésus
On vit jadis le hardi Dedalus,
Qui s'élançant d'un aisle ambitieuse
Se consumoit en regrets superflus.
Par faux semblant et vilaine imposture
J'ai mérité le tourment que j'endure:
Je suis coupable; aussi dois-je souffrir,
J'en suis d'accord, et content de mourir.
Mais du phénix que n'ai-je la nature!
Unique oyseau, qui s'en va renaissant
De cil bucher où l'on le vit gissant.
Non moins que lui consumé par la flamme
Si j'y savois renaitre comme luy,
Peut-être lors finiroit mon ennuy,
Et rentrerois en grâce avec ma dame.
Cours, ma chanson, et sois mon truchement
Près celle-là que j'aime uniquement:
Miels de Donna, c'est le nom de la belle;
Dis qu'à ses pieds je vais mourir fidelle,
Tel que le cerf qui finissant ses tours,

Las de tromper la mort qui le harcelle,
Tombe en pleurant, sans espoir de secours,
Au pied de ceux qui poursuivoient ses jours.

Telle fut la chanson que Richard fit porter à sa dame par les couples amoureux qui, selon la condition prescrite par elle, allèrent lui demander une grace que vraisemblablement elle n'avait pas envie de refuser. Elle fut obtenue. Richard revint auprès de sa maîtresse. Il fut désormais plus sage, ou elle le fut moins ; mais enfin depuis ce temps ils furent heureux.

FIN DU TOME I DES MÉLANGES.